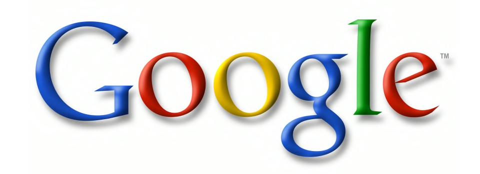
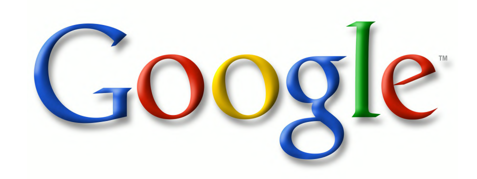
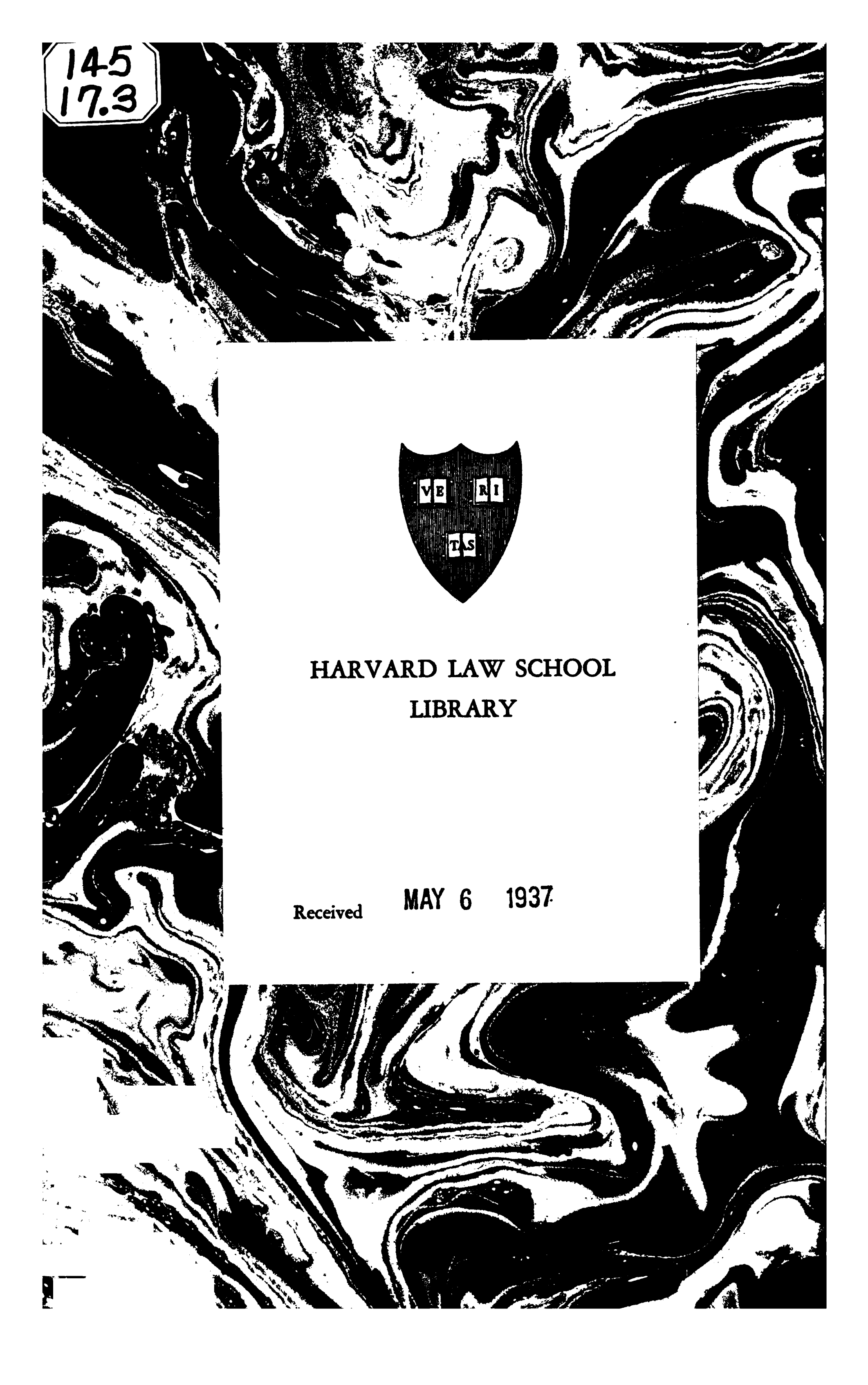






145
17.3
VE RI TAS
HARVARD LAW SCHOOL
LIBRARY
Received MAY 6 1937



LA GUERRE

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

PAR

M. HENRI DUMESNIL

Publiée sous les auspices de la Société des Amis de la Paix

AVANT-PROPOS

DE

M. FRÉDÉRIC PASSY

UNE GRAVURE D'APRÈS RAPHAEL

> « C'était pitié de voir tomber les morts. »
> La Fontaine.

PARIS

LIBRAIRIE PICHON & Cie — RUE CUJAS, 14 | LIBRAIRIE GUILLAUMIN & Cie — RUE RICHELIEU, 14

ET H. BELLAIRE

AU SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE LA PAIX

RUE DES SAINTS-PÈRES, 71

M DCCC LXXII

A M. L. Courtépée
Souvenir d'un ami du Vendredi
Dumesnil

LA GUERRE

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

Paris — Imprimerie Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.



Raphaël — Imp. Chalain r. de l'Hôtel Colbert 11 Paris — Alphonse Leroy

LA PAIX.

D'après une fresque de la Salle Constantin au Vatican.

PAR RAPHAEL.

LA GUERRE

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

PAR

M. HENRI DUMESNIL

Publiée sous les auspices de la Société des Amis de la Paix

AVANT-PROPOS

DE

M. FRÉDÉRIC PASSY

UNE GRAVURE D'APRÈS RAPHAEL

« C'était pitié de voir tomber les morts. »
La Fontaine.

PARIS

LIBRAIRIE PICHON & Cie — RUE CUJAS, 14
LIBRAIRIE GUILLAUMIN & Cie — RUE RICHELIEU, 14

ET H. BELLAIRE
AU SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE LA PAIX
RUE DES SAINTS-PÈRES, 71

M DCCC LXXII

AVANT-PROPOS.

Habent sua fata libelli.

Ce volume est placé sous le patronage des Amis de la Paix. Un tel patronage, à l'époque où l'auteur a pris la plume, aurait été pour lui, on peut le dire, une recommandation quelque peu enviée. Il est moins populaire aujourd'hui, et peut-être y a-t-il quelque mérite, sinon même quelque courage, à y tenir encore. C'est la marque d'une conviction durable, tout au moins, et la preuve que cet écrit n'était pas de ceux, comme il y en a trop, qui ne visent qu'à une chose : prendre le vent de l'opinion, de quelque côté qu'il souffle, comme la voile indifférente à son œuvre.

M. Dumesnil espérait, en écrivant, seconder, dans une certaine mesure, un mouvement auquel applaudissaient à la fois et son intelligence et son cœur. Il voudrait, en imprimant, contribuer à modérer, si ce n'est pas impossible, un retour en arrière, qu'il ne comprend que trop, hélas! mais dont les entraînements lui paraissent, comme à d'autres, pleins de dangers. Son manuscrit était, pour parler comme Montaigne, « *un livre de bonne foy.* » La publication de son volume sera, ce que devrait être toute publication : un acte de foi.

Cet acte de foi, j'ai tenu, pour si peu que j'y puisse, à honneur de m'y associer; et c'est pour cela que mon nom figure ici au-dessous de celui de l'auteur. Ce n'était que mon devoir, d'ailleurs. Au temps où l'on pouvait encore, sans trop d'illusion, se flatter de prévenir, en ne s'y épargnant pas, et la guerre nationale et la guerre sociale, sa compagne, j'avais, comme secrétaire de *la Ligue internationale et perma-*

nente de la Paix, été chargé de faire appel aux écrivains disposés à contribuer à cette œuvre de patriotique et d'humaine prévoyance. J'avais pris, en la même qualité, une part importante à la rédaction du programme qui a servi de point de départ à leurs travaux; et j'avais, par une confiance qui m'était un grand, mais bien lourd honneur, été désigné comme l'un des juges du concours. C'est à moi qu'est revenue, à ces titres divers, la tâche de recevoir les envois; c'est moi qui, au milieu de tant de bouleversements et de désastres, ai dû prendre, selon les circonstances, les soins nécessaires pour préserver ce dépôt plus d'une fois menacé; c'est moi enfin qui, parmi les retardements et les difficultés de tout genre, ai eu à préparer l'analyse, l'appréciation et le classement des quarante mémoires de toute provenance, de toute langue et de toute dimension, dont nous avons encore, grâce à ce *crime de la guerre* contre lequel ils étaient dirigés, à rendre compte aux auteurs et au public. C'est



Imp Chatain r de l'Hotel Colbert 11 Paris — Alphonse Leroy

LA PAIX.

D'après une fresque de la Salle Constantin au Vatican.

PAR RAPHAEL.

moins une dissertation aride. L'érudition y est saine, le style excellent, la pensée bien conduite, et les citations aussi heureuses qu'abondantes. Ce n'est pas tout le programme sans doute, mais c'est un des côtés les plus importants du programme ; la marche et le développement de l'idée de la paix dans le monde.

« Étant donné le cadre, un peu selon son goût personnel ou selon la direction antérieure de ses recherches peut-être, que s'était tracé notre collaborateur, il était difficile de le remplir avec plus de distinction, de force et de mesure. Il ne faut pas chercher, il est vrai, dans ce travail, cette verve ardente et passionnée qui remue, pour trop peu de temps parfois, les indifférents et embrase les tièdes ; mais on y trouve, à toutes les pages, la conviction limpide et sereine qui porte dans les esprits droits et dans les cœurs sincères une foi sérieuse, capable d'agir à son tour. Il n'est pas fait pour enlever, comme certaines œuvres populaires, le rapide et contagieux enthousiasme des masses;

mais il paraît éminemment propre à continuer, — ce qui n'est pas de moindre importance, — cette conquête progressive des esprits distingués sans laquelle nul progrès définitif, quoi qu'en pensent les impatients, n'est possible. »

Tel est, dans sa brièveté, le témoignage rendu, dans notre *Rapport*, à l'étude de M. Dumesnil. Tel est, au moment où cette étude va franchir le seuil redoutable de la publicité, celui que de nouveau, et plus explicitement encore, je suis heureux de lui rendre. Puisse ce témoignage, comme je le souhaite, n'être pas vain, et la publication de M. Dumesnil avoir la bonne fortune de compter, à son tour, devant ceux qui poursuivront après nous l'œuvre sainte de guérir le monde du culte impie de la force, parmi les plus purs anneaux de cette chaîne d'or dont nous connaîtrons mieux, grâce à lui, et la force et l'éclat.

FRÉDÉRIC PASSY.

Décembre 1871.

AU LECTEUR.

Les événements accomplis depuis une année, et qui nous frappent tous au cœur, ne sont pas le sujet de ce travail; les tableaux de la barbarie étalés sous nos yeux par la guerre, autant à la honte de la civilisation qu'au détriment de notre patrie, ne font qu'ajouter un épisode de plus à l'histoire de l'état permanent d'hostilité qui existe entre les nations. La possibilité de mettre fin à ce vieil antagonisme, à ces luttes perpétuelles, est précisément le problème dont la solution est cherchée dans la présente étude, et non pas l'examen de faits particuliers, bien qu'ils aient parfois une immense portée.

Le dernier ébranlement dont l'Europe est

encore agitée, a-t-il été souhaité par les peuples, est-il la conséquence normale des lois qui président à leurs destinées, ou bien seulement le résultat de l'ambition et aussi de la démence du très-petit nombre d'hommes qui les gouvernent? Quelle que soit l'opinion de chacun à cet égard, il semble, en ce qui concerne la France, que le poids de ses malheurs ne doive pas retomber sur la conscience publique. Nos désastres sont nés d'un souffle isolé, si l'on peut ainsi dire, du caprice d'un pouvoir absolu servi par des facultés débiles, et non pas de la volonté du pays.

Il a été trompé, une fois de plus, par le plébiscite de 1870, voté au nom de la paix et de la liberté, et, s'il est solidaire de cette lutte funeste et paye chèrement la faute de s'être livré à de mauvaises mains, la famille des Bonaparte demeure seule responsable d'avoir attiré sur nous, par une agression folle, la suite des calamités qui ont couronné son œuvre de guerres inutiles et d'hécatombes humaines, à savoir : trois invasions, deux amoindrissements du territoire, une augmentation énorme de la dette publique, et, comme dernière con-

séquence, la lutte dont Paris vient d'être le théâtre et où il a failli périr.

Les germes du conflit avec la Prusse ont été semés par Napoléon Ier, dont les succès militaires, qu'on a coutume de nommer notre gloire, ont soulevé contre nous la haine et le désir de la vengeance, car la guerre appelle la guerre; aussi, malgré le temps écoulé, l'Allemagne avait préparé sa revanche, épiant l'occasion; elle lui a été fournie par Napoléon III, et son aveuglement prodigieux a soulevé la tempête. Après cette collision formidable, sont venues nos discordes civiles qui n'ont pu se produire dans des proportions jusqu'alors inconnues, qu'à la suite d'un concours de circonstances développées par la lutte avec l'étranger : le siége de Paris, l'armement général, la cessation du travail, l'affolement des esprits.

Tels sont les fruits amers du despotisme impérial; il a fait un appel imprudent à la violence d'où sont venues toutes nos ruines, toutes nos douleurs; nous ne saurions en perdre le souvenir. On éprouve en effet une tristesse mêlée de honte et de dégoût, en voyant que le sort des peuples dépend, encore

aujourd'hui, des résolutions prises par quelques individus, au point de vue étroit de leur propre intérêt ou de celui d'une dynastie. Il faut espérer que des épreuves si rudes ôteront à jamais à la France l'envie de confier encore ses destinées à une race fatale et sanglante que l'histoire nous montre, depuis près d'un siècle, soulevant, à elle seule, presque tous les conflits qui ont eu lieu en Europe, et la couvrant d'un linceul de dévastation et de mort; elle a été, de notre temps, le principal agent de la guerre, c'est pourquoi ceux qui détestent l'abus de la force ont le devoir de rappeler son rôle et de signaler son influence néfaste. C'est ce que nous avons voulu faire ici sans sortir de notre sujet, et sans chercher autrement à mettre le pied dans le domaine de la politique.

Ce travail était achevé et sur le point de paraître, avant la guerre; depuis lors, la thèse étant générale, aucun changement n'y a été apporté, mais, à la vue de tant de crimes, le mépris qu'on a pour la violence augmente en proportion des douleurs éprouvées, et l'auteur obéit à ce sentiment en persistant aujour-

d'hui, — peut-être d'une façon inopportune, — à soumettre ce livre au public. Après l'invasion, et le cortége affreux des maux qui la suit, il n'est sans doute pas inutile d'appeler la réflexion, l'examen, sur les questions bien graves de la paix et de la guerre, afin qu'elles soient éclairées par la raison, et que le fantôme de mort qui plane incessamment sur le monde s'évanouisse à jamais, comme ces ombres effrayantes dont la superstition peuple les ruines dans les ténèbres et qui s'effacent dès que la lumière apparaît.

A la fin de la lutte, le vainqueur reconnaissait « la frivolité sans pareille de cette guerre sanglante [1]... » Quel aveu! et, pourquoi ne pas le dire? quelle condamnation des auteurs de la guerre! Si l'un a été frivole — jusqu'à la démence, — l'autre n'a-t-il pas été impitoyable en écrasant toute une nation pour une cause « frivole »? L'aveu est bon à retenir, et con-

[1] Dépêche télégraphique de l'empereur d'Allemagne au roi de Bavière, *Journal des Débats*, 1er mars 1871. On retrouve presque les mêmes expressions dans une autre dépêche à l'empereur de Russie, *Journal de Saint-Petersbourg*, 1er mars, citée par les *Débats* du 4.

tient un utile enseignement, en laissant voir aux peuples les véritables motifs qui parfois président à leurs égorgements. Ils devraient en profiter pour remplacer la politique de la guerre par celle de l'apaisement, répudier les aventures et chercher des institutions sages. Il serait digne de la France, qui, malgré son humeur belliqueuse, a forgé un si grand nombre d'idées pour le bien de l'humanité, de donner à la civilisation ce nouvel exemple de son entendement, de la sûreté de sa vue et de ses prévisions des besoins futurs des sociétés modernes.

Le rang et l'influence d'un pays ne dépendent pas uniquement des événements militaires, dont les créations sont à la fois le résultat et le jouet du hasard, — l'édifice du premier empire, à peine construit et si vite écroulé, en fournit la preuve; — on peut donc supposer que des gages donnés au maintien de la paix ne pourraient que rendre meilleure notre situation dans l'avenir. Cette manière de comprendre la revanche, loin d'être inférieure à celle qui pourrait résulter d'un nouvel appel aux armes, témoignerait au contraire de la vi-

gueur d'esprit, de la noblesse de sentiment qui sont l'essence de la vie d'une grande nation.

Mais qu'est-ce que tout cela, pour ceux qui, ne croyant pas aux forces morales, les seules qui méritent d'être respectées, prêtent déjà l'oreille afin d'entendre si le vent d'est n'est pas de nouveau chargé des bruits du canon? — Des chimères, à peine des utopies, rien de plus; nous n'avons pas l'espoir de détruire cette opinion.

Pourtant souvenons-nous d'Athènes : son territoire n'était pas grand; malgré cela, les Athéniens ont civilisé le monde par leur puissance intellectuelle bien plus que par les armes, et ils font encore l'admiration de tous les peuples à travers les âges, tandis que les Romains, qui représentent le développement le plus complet de la force dans le monde ancien, n'ont jamais pu atteindre, malgré leurs triomphes militaires et toutes leurs conquêtes, un degré de perfection égal à celui où les Grecs sont parvenus au point de vue des œuvres de la pensée et des arts, c'est-à-dire de ce qui est vraiment respectable et grand dans les labeurs de l'humanité.

O misère, ignorance et force! trio antique et lugubre, Parques vivantes, qui, pareilles à celles du Styx, tenez les foules humaines asservies sous le joug, vous êtes le seul ennemi, et c'est vous qu'il faut combattre, par le travail, la culture de l'esprit, la raison, le respect du beau et du juste. Quels efforts a-t-on faits contre vous? Autrefois presque rien, aujourd'hui peu de chose. Du budget des États tombent quelques miettes pour les besoins les plus sérieux, en comparaison des sacrifices imposés par la guerre. S'agit-il d'armer, de refaire le matériel qui tue plus sûrement et plus loin, — et cela arrive sans cesse, — on jette sans compter les trésors et la vie!

Serons-nous la nation qui, par une initiative pleine de sagesse, osera faire le contraire, et, abandonnant la vieille ornière ensanglantée, tracera un chemin nouveau pour la marche du monde, à l'exemple de celui qu'on vient d'ouvrir dans les entrailles mêmes des Alpes, et qui semblait, hier encore, impossible à créer? Un tel changement fait concevoir l'espérance de résultats prodigieux en face desquels il importe peu que l'entreprise soit la-

borieuse et longue ; la distance du but n'est rien en comparaison de sa grandeur.

Et qui sait? Nous trouverons peut-être dans cette voie, dès les premiers pas, une figure qu'il est dans nos vœux de rencontrer, l'amie de ceux qui ont souffert et dont le voile s'étend sur toutes les misères : La consolation. . . .

Si nous pouvons être consolés!

Juillet 1871.

INTRODUCTION.

« C'était pitié de voir tomber les morts. »
LA FONTAINE.

La guerre est-elle un mal nécessaire, fatal, inévitable, dont l'avenir ne sera jamais délivré?

Telle est la question que l'auteur se propose d'examiner dans le cours de ce travail. Il mettra sous les yeux du lecteur les sources où il a puisé la conviction profonde, et qu'il croit raisonnée, que la guerre doit finir. S'il pouvait contribuer, — ne fût-ce que pour un grain de sable, — à répandre cette croyance, à la faire pénétrer dans la conscience publique où, en définitive, se forme l'opinion, laquelle ne manque pas à s'imposer bientôt et à diriger les événements, son but le plus cher serait atteint.

En cherchant à suivre dans l'histoire le double sillon de la paix et de la guerre, à rassembler quelques-unes des pensées des grands hommes, des philosophes, des écrivains éminents de tous les temps et de tous les pays qui se sont montrés opposés à l'emploi de la force, et ont le mieux défendu cette grande cause de l'humanité, *la Paix*, il a l'espérance de soutenir des intérêts sérieux, d'être utile, non pas spécialement aux esprits cultivés, à ceux qui possèdent tous les éléments nécessaires à l'examen de ce grave problème, mais il croit servir l'idée de la Paix, surtout auprès de ceux, — et c'est le plus grand nombre, — qui, n'ayant pas le loisir d'étudier la question par eux-mêmes, sont encore sous l'empire de cette opinion, ou plutôt de ce préjugé ancien, que la guerre est une loi de la nature, qu'elle sera toujours, parce qu'elle a toujours été, et qui se contentent de cet argument banal où ils s'arrêtent, faute de mieux.

Une connaissance plus exacte des faits, en répandant quelque lumière sur ce sujet qui touche au vif les sociétés modernes, pourrait

rendre favorable à la paix le groupe nombreux des indifférents; ce serait un grand pas de fait pour détruire ce dernier et puissant vestige de barbarie qui désole encore le monde.

Porté par une sorte d'instinct, par un penchant naturel, au mépris de la force et de la violence, l'auteur a confirmé cette répulsion par l'étude de l'histoire et par celle des jugements qui émanent des hommes dont le génie a servi de guide à leurs semblables; il s'appuiera sur leur pensée en la faisant reconnaître, il montrera l'horreur que leur inspire la guerre, et comment, à travers les siècles, ils sont animés d'un même souffle pour la déplorer et la flétrir. Il n'a donc qu'à se tenir le plus possible effacé dans leur ombre, en se bornant au simple rôle de vulgarisateur. Si l'idée qu'il soutient n'est pas arrivée à sa maturité [1],

[1] « Avant l'expérience actuelle, je n'aurais pas pu croire qu'une nation civilisée pouvait être animée d'un esprit d'injustice, d'oppression, de conquête, de haine, de dévastation, de carnage tel que celui que manifeste l'Allemagne après cinquante-cinq ans de paix ininterrompue. Malheureusement il en est ainsi, et je suis obligé de reconnaître

malgré l'appui qu'elle reçoit de tant d'esprits supérieurs, et n'est au fond qu'une utopie, — comme on le dit habituellement, — il faut convenir qu'elle est au moins aussi généreuse qu'innocente, et que les seuls risques qu'elle présente, c'est d'apporter une grande somme de biens en évitant des maux immenses. Mais pour nous, ce n'est pas une utopie, et nous essayerons de le démontrer.

A-t-on compté le nombre des vérités dont le point de départ a été longtemps considéré comme une simple rêverie [1]? Il suffit que l'opinion s'empare d'une idée pour la faire triompher; une foule de préjugés, très-obéis autrefois, ne sont que d'anciens usages aban-

que les idées favorables que j'avais entretenues sur les influences morales de la civilisation, sont très-prématurées. » Lettre de M. Littré au *Daily News*, 13 février 1871.

[1] Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux !
Les sots la traitent d'insensée,
Le sage lui dit : Cachez-vous.
Mais, la rencontrant loin du monde,
Un fou, qui croit au lendemain,
L'épouse; elle devient féconde,
Pour le bonheur du genre humain.
Béranger.

donnés. « L'usage, dit un écrivain éminent, est un empire tout volontaire, changeant avec les goûts des peuples, changeant avec le temps, toujours observé parce qu'il n'est écrit nulle part comme un commandement[1]. »

Qu'il en soit de même de l'opposition à l'emploi de la violence; que le sentiment public proscrive la guerre de nos coutumes, de *nos usages*, et prête le secours de son empire incontesté, même à une utopie, dont les résultats seraient excellents.

Il semble à peine nécessaire de faire toutes réserves pour ce qui concerne les armées actuelles; on n'a pas à les juger ici. Mais, pour éviter toute équivoque, l'auteur s'empresse de reconnaître leurs qualités : l'abnégation, le courage, le mépris de la mort.

En agitant une question philosophique, un problème social, il s'en prend au ressort qui les fait mouvoir, et il n'a garde de mettre en jeu l'honneur du soldat qui meurt

[1] M. Thiers, Rapport sur la loi de l'instruction secondaire.

héroïquement pour une cause, que le plus souvent il ignore; on doit l'admirer et le plaindre, car, instrument passif, il est presque toujours sacrifié [1] par suite d'une fiction qui utilise ses vertus au profit de la force [2]. Il n'en est pas de même du principe qui détermine son action; en lui défendant, au nom de la discipline, de raisonner, on reconnaît qu'il n'est pas responsable des faits qu'il accomplit; la responsabilité remonte plus haut, et, à ce degré, elle peut être examinée et discutée comme toute chose au monde. C'est là aussi que nous la prendrons corps à corps, car la politique qui commande à la force; qui ordonne l'emploi des armées, est guidée presque toujours par

[1] « Encore de la 32me! j'en ai tant fait tuer en Égypte, « en Italie, et partout, qu'il ne devrait plus en être ques- « tion. » Paroles de Napoléon Ier visitant le champ de bataille d'Iéna, devant un monceau de cadavres appartenant à la 32me demi-brigade.

Mémoires du général Rapp, cités par M. Lanfrey, *Histoire de Napoléon Ier*, tome III, page 498.

[2] « C'est bien *servir* en effet qu'obéir et commander dans une armée ; il faut gémir de cette servitude, mais il est juste d'admirer les esclaves. »

A. de Vigny, *Servitude et grandeur militaires*, page 19.

des intérêts de dynastie, de prétendu équilibre, d'ambition, d'esprit de conquête, de commerce et de tant d'autres causes, mais bien rarement elle s'en sert au profit de la justice et de la raison.

CHAPITRE PREMIER.

AGES PRIMITIFS. — ORIGINE DE L'IDÉE DE LA PAIX. — ESCLAVAGE.

La force a occupé la première place dans les actions des hommes, jusqu'à présent; elle gouverne encore le monde, et, sous mille formes diverses, elle a été, elle est toujours l'*ultima ratio*, la dernière raison, la loi souveraine de l'humanité; nous le voyons par la *Guerre*, qui n'est autre chose que la force organisée; elle est si ancienne dans les profondeurs de l'histoire, qu'on peut la faire remonter à l'apparition de l'homme sur la terre; nous en trouvons la trace, avant toute écriture, dans les monuments ou les vestiges des temps les plus reculés, et aussitôt que le monde a des annales, chaque page est remplie de meurtres et de combats.

Tant à cause de sa longue durée que de son domaine universel, on a cru généralement qu'elle était un fléau fatal et inévitable, semblable à un accident de la nature, comme la peste ou la famine, et on se bornait à la déplorer à l'égal des autres calamités envoyées aux hommes par le destin implacable, oubliant ainsi qu'elle se trouve plutôt en nous-mêmes, dans nos instincts féroces, dans nos passions, dans nos convoitises de possession et de jouissance [1], que dans les attributs et le vouloir de la divinité, qui nous a faits libres.

C'est à tort qu'on nomme la guerre un fléau, sinon afin d'exprimer qu'elle surpasse, en les rassemblant, tous les maux qui nous affligent: elle verse le sang pour tuer et mutiler de mille manières, détruit les villes aussi bien que les moissons, traîne à sa suite l'incendie, la famine, le vol, les maladies et toutes les horreurs que l'imagination peut rêver; ceux qui survivent à sa rage sont chargés d'infirmités ou accablés de misères. Mais ses œuvres de mort et de ruines résultent de notre volonté, de notre

[1] « Et belli rabies, et amor successit habendi. »
VIRGILE, *Énéide*, liv. VIII.

fureur. Elles sont dans notre main, comme la guerre elle-même, tandis qu'un fléau émane de la nature dont l'ordre habituel paraît troublé par une cause inconnue et en dehors de notre action.

Pourtant, le triste spectacle de la destruction de l'homme par son semblable, si commun qu'il fût dans l'antiquité, a fait naître, dès longtemps, l'idée contraire à celle de la violence, et a donné l'espoir qu'un jour, cet être qui pense, ne mettra plus son courage, sa science et toutes les forces de son esprit au service de la mort. Jusqu'ici, cette conception était restée purement individuelle, elle n'avait pas cours dans les opinions généralement reçues partout; imaginée par des idéologues et des rêveurs solitaires perdus dans les espaces des contrées et du temps, il a fallu des milliers d'années pour qu'elle arrivât à sa maturité et fût acceptée; c'est à ce point que nous semblons être parvenus et nous sommes à l'époque où elle commence à pénétrer dans la conscience publique.

La guerre est condamnée par l'opinion, qui la regarde comme un mal, et se demande si ce

mal est nécessaire. Pour nous, il n'est pas nécessaire; la guerre, pouvant être remplacée par d'autres moyens, a fini son œuvre horrible d'exaltation bestiale et de sang, qui a coûté tant de larmes et produit tant de misères.

Tout en reconnaissant, avec raison, qu'elle a été parfois, au début des sociétés, un véhicule pour la marche de la civilisation et des idées, l'humanité, qui avance sans cesse, qui ne vit plus aujourd'hui dans les mêmes conditions qu'à ses premiers âges, devra chercher et trouvera des moyens d'action autres que ceux de la violence, comme elle a remplacé ses communications anciennes par la vapeur et par l'électricité, comme elle éteint la douleur physique elle-même à l'aide d'un parfum impalpable!

Le monde, si vieux qu'il soit, ne fait que toucher à son âge de raison, et le temps qui change toutes choses, les religions, les mœurs, les empires, de même qu'il transforme sans cesse la matière pour entretenir le grand foyer de la vie, n'était pas arrivé encore à l'état où la solidarité des intérêts entre les nations ferait naître et appliquer l'idée de la paix, en substituant les relations bienveillantes, l'échange des

productions de toutes sortes, aux sentiments mauvais, à la haine, à la destruction sauvage qui furent la loi des siècles passés.

Sans nous arrêter aux récits des temps fabuleux racontés poétiquement dans les diverses mythologies, et qui sont les échos des plus anciennes traditions, où nous voyons partout les luttes et les combats entre les dieux et entre les hommes ; en négligeant aussi les mystères de l'âge de pierre[1] récemment reconnu, mais qu'on n'a pas encore su pénétrer complétement, et ceux de ces étonnantes habitations lacustres dont les premiers vestiges ont été nouvellement retrouvés[2], on peut dire, en laissant de côté ces points obscurs, que le meurtre d'Abel, placé par l'Écriture à la création même du premier couple humain, ouvre le livre de

[1] La science a mesuré l'action très-lente de l'oxygène ainsi que celle des autres substances avec lesquelles le silex se trouve en contact. — Il résulte de cette observation, que l'examen de la couche qui recouvre le caillou taillé permet d'apprécier approximativement l'époque de sa mise en œuvre ; c'est ainsi qu'on a pu calculer la durée de la période qui nous sépare de l'*âge de pierre,* et le faire remonter, au minimum, à huit mille années, et, selon d'autres opinions, à un temps beaucoup plus reculé avant l'ère chrétienne.

[2] En 1854.

l'histoire par le symbole de la force, par cet abus de la violence, qu'un être fort exerce envers un plus faible, et rien ne saurait mieux peindre d'un trait les horreurs du sang versé, que cette mort d'un innocent, du frère par son frère ! Début monstrueux qui semble attester par les luttes fratricides qui se sont succédé dans la suite des siècles, que les hommes ont commencé par être presque semblables aux animaux sauvages [1], sauf le germe de perfectibilité qui était l'essence de leur nature, et que la guerre, devenue une science raffinée avant bien d'autres plus utiles, n'est que la suite du premier instinct brutal, du grossier emploi de la force, dont nos primitifs ancêtres usaient pour satisfaire leurs appétits et leurs passions.

Si l'homme était apparu sur la terre dans l'état de développement que plusieurs races ont su atteindre par leurs efforts et la longue suite des temps, s'il avait su raisonner avant d'agir, la guerre sans doute n'aurait pas pris

[1] « Tunc variæ venere artes : labor omnia vicit
Improbus, et duris urgens in rebus egestas. »
VIRGILE, *Géorgiques*, liv. Ier.

naissance; elle n'a pu se produire et s'étendre qu'en partant de la barbarie et avant que la notion de la justice ait été trouvée, puis appliquée à l'existence des sociétés. Quoi qu'il en soit, cet abus de la force, cette coutume abominable de répandre le sang humain s'est perpétuée, elle a grandi et dure encore après tant de jours écoulés, sans que les changements de forme et d'actions que l'art de la destruction a subis en suivant les progrès de la civilisation, lui aient rien fait perdre de son horreur.

Le crime de la guerre, c'est le mot justement employé par la Ligue internationale de la Paix, s'accomplit encore maintenant dans des proportions gigantesques, parce que l'homme a plus de moyens à son service, plus de puissance; voilà tout ce que le monde semble avoir gagné sur le vieil élément de la barbarie; mais si l'art de tuer et de détruire s'est perfectionné, l'idée opposée semble aussi avoir fait du chemin; lentement elle s'est infiltrée goutte à goutte dans le sein des peuples, et nous la voyons pénétrer dans l'opinion publique avec laquelle il faut désormais compter; bientôt, nous avons l'espérance qu'elle sera triom-

phante. Ce jour-là seulement, — et notre génération ne le verra probablement pas, — les nations qui auront répudié la guerre pourront dire justement qu'elles sont civilisées. Tous leurs efforts doivent donc se réunir pour effacer ce grand malheur social ; elles doivent se liguer contre cet ennemi commun de leur repos et de leur prospérité ; il est en leur pouvoir de le détruire.

Déjà le mouvement est donné, on s'émeut, on se groupe pour panser les plaies des champs de bataille, pour en diminuer les tortures, en portant un secours plus rapide aux blessés. Panser la blessure, c'est très-louable, admirable même ; mais ne pas la faire, n'est-ce pas mieux, surtout plus rationnel et plus simple ? Voudrait-on, par hasard, tout à la fois conserver la guerre et éviter ses maux et ses souffrances ? C'est là que serait l'utopie, puisque la guerre ne va qu'avec son cortége de dévastation et de mort. Ces actes d'humanité prouvent qu'on commence à sortir du domaine de la théorie pure, de l'idée spéculative qui jusqu'ici déplorait vainement le mal, pour se placer sur le terrain de l'action ; il y a mieux à faire : supprimer la guerre,

c'est-à-dire la cause, le principe même du mal, et, quand on sera bien décidé à le vouloir, le rêve des vieux idéologues, de certains esprits supérieurs, qu'on regarde comme bizarres et dont les conceptions font avancer le monde, sera enfin réalisé.

Il faut, pour arriver à ce grand résultat, le concours de la volonté des peuples, et la véritable difficulté consiste à l'obtenir. Tel est le problème à résoudre[1]; car depuis si longtemps les hommes ont pris l'habitude de souffrir en patience et de se courber d'accord tous ensemble, qu'on se demande par quels moyens ils sauront prendre possession d'eux-mêmes, tant ils sont faits au joug, ainsi que le dit judicieusement La Boétie[2],

[1] Leibnitz écrivait à l'abbé de Saint-Pierre : « Il n'y a « que la volonté qui manque aux hommes pour se délivrer « d'une infinité de maux. Pour faire cesser la guerre, il « faudrait qu'un autre Henri IV, avec quelques grands « princes de son temps, goûtât votre projet (de la paix perpétuelle). Le mal est qu'il est difficile de le faire entendre « aux grands princes; un particulier n'oserait s'y émanciper, et j'ai même peur que de petits souverains n'osent « pas le proposer aux grands. »

Aujourd'hui, cette grande audace est le fait de tous.

[2] Né en 1530 — mort en 1563. C'est à lui que Montaigne a consacré ses belles pages sur l'amitié.

l'ami de Montaigne, en son livre excellent *De la servitude volontaire* :

« Pauvres gens et misérables, peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal, et aveugles en votre bien, vous vous laissez emporter devant vous le plus beau et le plus clair de votre revenu, piller vos champs, voler vos maisons, et les dépouiller des meubles anciens et paternels !...

« Vous nourrissez vos enfants afin qu'il (le maître) les mène, pour le mieux qu'il fasse, en ses guerres, qu'il les mène à la *boucherie*, qu'il les fasse les ministres de ses convoitises, les exécuteurs de ses vengeances....

« Mais certes, s'il y a rien de clair et d'apparent dans la nature, et en quoi il ne soit permis de faire l'aveugle, c'est cela : Que nature, le ministre de Dieu et la gouvernante des hommes, nous a tous faits de même forme, et comme il semble, à même moule, afin de nous entre-cognoître tous pour compaignons, ou plutôt frères; et si, faisant le partaige des présents qu'elle nous donnoit; elle a fait quelques advantages de son bien, soit au corps ou à l'esprit, aux uns plus qu'aux autres, si n'a

(-t-) elle pourtant entendu nous mettre dans le monde comme dans un camp clos, et n'a pas envoyé ici-bas les plus forts et les plus advisez, comme des brigands armés dans une forêt, pour y gourmander les plus foibles; mais plutôt faut-il croire que faisant ainsin aux uns les parts plus grandes, et aux autres plus petites, elle vouloit faire place à la fraternelle affection, afin qu'elle eût à s'employer, ayant les uns la puissance de donner ayde, et les autres besoin d'en recevoir. »

Voilà de belles paroles qui devançaient leur siècle; nous ne sommes pas encore parvenus à cette «*fraternelle affection*» qui doit être le but nouveau de l'entente entre tous les membres de la famille humaine, s'appuyant sur la justice [1] et qui remplacera les maux de la guerre. Tous désirent que ce grand résultat soit obtenu, et cependant, pour un grand nombre de bons esprits, le succès reste douteux. On aime la paix comme un idéal qu'il

[1] SAINT AUGUSTIN dit : « Encore qu'il ne se trouve pas ici-bas de parfaite justice, il ne s'ensuit pas cependant qu'elle soit impossible. »

Traité de l'esprit et de la lettre, chap. XXXVI.

Ne peut-il pas en être de même pour la paix?

ne nous serait pas donné d'atteindre. On dit : La guerre est un mal, assurément, qui oserait le nier? Mais ce mal est nécessaire, puisqu'il a toujours duré quoique horrible et barbare. C'est une loi de la nature : la lutte n'est-elle pas partout entre toutes les espèces comme dans le cœur de l'homme? Telle est la source de la guerre, et nous ne vivons nous-mêmes que de la mort.

Cela est vrai dans le passé, mais il faut constater que nous ne nous mangeons plus entre nous, comme l'ont fait probablement nos ancêtres, et comme le font encore actuellement certains sauvages de l'Océanie. Les hécatombes humaines instituées autrefois en l'honneur des divinités [1], ainsi que l'attestent le sacrifice d'Isaac, le meurtre de la fille de Jephté, celui d'Iphigénie, des quatre jeunes gens immolés aux mânes de Pallas [2] et tant d'autres, n'existent plus [3], sauf chez les peu-

[1] « Tantum relligio potuit suadere malorum! »
LUCRÈCE, liv. Ier.

[2] Quatuor hic juvenes. . . . . . .
Viventes rapit, inferias quos immolet umbris.
VIRGILE, *Én.*, liv. X.

[3] Voir MONTAIGNE, *Sacrifices humains*, liv. II, ch. 12.

plades barbares du centre de l'Afrique où les derniers voyageurs ont encore vu des rivières faites de sang humain pour célébrer l'avénement d'un prince. Enfin, nous ne terminons plus nos différends d'homme à homme par le pugilat. Donc, il y a eu bien des changements accomplis depuis la barbarie première [1], et il ne faut pas s'arrêter à l'objection tirée de la durée antérieure de la guerre pour en faire un argument absolu, et décider, à cause de cela, qu'elle durera toujours. Un abus, quand même il est plus enraciné que tant d'autres qui ont fini par disparaître, doit-il être considéré comme éternel?

Le monde, pour qui sait regarder, n'est que changement, c'est sa loi, comme le mouvement est la loi de la vie, et j'allais dire de l'univers. S'il était immobile et comme figé, il se trouverait aujourd'hui dans un état semblable à celui qu'il avait au jour de l'apparition du premier homme; les fils d'Adam auraient vécu exactement comme leur père, sans rien dé-

[1] Quîs neque mos neque cultus erat, nec jungere tauros.
VIRGILE, *Énéide*, liv. VIII.

couvrir ni trouver, sans faire un pas en aucune chose, et ainsi de même pour chaque génération, en sorte que la nôtre serait pareille à la première; or il n'en est rien.

Notre globe, lui aussi, n'a-t-il pas subi ses révolutions, ses différentes phases, ses déluges qui ne sont que des transformations, des changements successifs ? Le soldat de Josué, armé d'un arc, et l'ichthyosaurus ne se voient pas plus dans la vie présente que le monde antédiluvien. Toutes ces formes anéanties sont maintenant rangées et étiquetées sur les tablettes des muséums, et à côté sont les armures et les engins de guerre, relativement nouveaux, dont on ne se sert plus; les soldats aujourd'hui ne portent plus le harnais du moyen âge, c'est-à-dire des jours derniers, de la mode passée.

Nous devons trouver dans tous ces exemples la preuve du chemin parcouru, il est inutile d'insister sur ce point; la démonstration du mouvement, ou si l'on veut, de la transformation incessante des choses, est acquise dans l'ordre des sciences physiques par des faits qu'on ne saurait contester, aussi bien que la fixité des principes qui les composent.

Quant à l'ordre moral, sujet jusqu'ici à des interprétations diverses, à des systèmes particuliers, plutôt qu'à la méthode expérimentale dont la règle est certaine, il nous fournit également des exemples, pour ainsi dire palpables, des modifications qui atteignent les sociétés jusque dans leurs bases les plus profondes.

Que sont devenues les diverses religions qui ont régné aux premiers âges? Où sont allés les premiers dieux, les idoles, les sibylles et leurs oracles, les présages, les devins, les augures, les sorciers, l'astrologie, la cabale et toutes les superstitions qui ont rempli l'imagination des hommes et sur lesquels étaient basées leurs croyances? La torture et les supplices, qui servaient d'auxiliaires et d'escorte à la justice, n'ont-ils pas été abolis à leur tour après avoir été considérés pendant des siècles comme ses soutiens indispensables? L'inquisition elle-même a fini par disparaître [1].

[1] Seulement le 9 mars 1862, en Espagne, d'une manière officielle. Napoléon, en 1808, l'avait abolie une première fois, mais elle avait été restaurée après l'occupation française.

Mais je choisirai, pour preuve des changements survenus dans le monde, une institution considérable qu'on peut, jusqu'à un certain point, comparer à la guerre, d'où elle est née, et qui a existé aussi depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours : l'*Esclavage*. Cet autre mal fut le fondement des sociétés antiques durant un grand nombre de siècles, il nous a été légué par elles, et nous venons de le voir finir sous nos yeux, au moins chez les peuples civilisés.

Non-seulement les patriciens de l'Asie, de la Grèce ou de Rome, mais le dernier parmi les hommes libres s'imaginait, de bonne foi, que l'État ne pouvait pas vivre sans esclaves. La pensée qu'il n'y en aurait plus un jour ne leur était pas venue ; ils ne la soupçonnaient même pas [1]. Pourtant, l'esclavage a péri, comme périra avec le temps tout ce qui n'est pas dans la raison et dans la justice ; aujourd'hui, les peuples qui jouissent de quelques lumières l'ont repoussé et flétri, nous assistons

[1] Aristote, dans sa *Politique,* dit : « La nature a créé « les hommes inégaux, les uns pour être libres, les autres « pour être esclaves. »

Platon a émis à peu près la même opinion.

à ce spectacle, nous sommes les témoins de ce grand fait de l'émancipation d'une portion notable du genre humain, et c'est l'œuvre la plus considérable qui ait été accomplie par notre siècle, dans le domaine moral ; le succès ne date que d'hier, l'abolition de la guerre pourra dater de demain. Ce sera l'ouvrage de la génération qui suivra la nôtre, et bientôt après, on s'étonnera qu'il ait fallu un si prodigieux nombre d'années pour mettre fin à la cause de tant de malheurs qui, loin de paraître nécessaire à l'existence des sociétés, sera regardée alors comme un obstacle aussi inutile que sanglant, n'ayant fait que retarder immensément la marche de la civilisation générale, sans profit pour personne.

L'opinion contraire n'aura plus pour défenseurs que ceux qui croient encore à la fatalité, comme le faisaient les anciens. Mais où sont les partisans du *Fatum* qui déterminait toutes choses ? L'idée est devenue étincelle; l'électricité,—éclair obéissant,—la porte dans l'espace plus rapide que les vents ; la profondeur des mers, pas plus que ses flots immenses soulevés par la tempête, ne saurait l'arrêter, elle vole, elle devance le temps, pour

ainsi dire, et rassemble le genre humain dans un mutuel et constant échange d'efforts, de sentiments, d'actions, de tout ce qui fait la vie.

Que ce triomphe console les mânes de Prométhée[1] !

Pourtant l'esclavage, que nous voyons disparaître, fut, à son heure, un progrès chez les anciens. Nous avons dit qu'il a pris sa source dans la guerre; en effet, le vainqueur a peut-être commencé par manger le vaincu, ainsi que cela se pratique encore à présent dans quelques îles de l'Océanie; mais on peut croire, tout au moins, que le combattant le plus fort faisait périr son ennemi; plus tard, il s'est aperçu qu'il pouvait en tirer parti et qu'il valait mieux conserver ce butin vivant pour le faire travailler à son profit que de l'anéantir. Il faut admettre aussi que le sentiment de la compassion, qu'on trouve même chez des natures

[1] Eschyle (525-456 av. J.-C.) a pris Prométhée pour héros de trois de ses ouvrages; il en fait un des bienfaiteurs des mortels : « Oui, j'ai dérobé l'étincelle féconde, la « source de la flamme.... — Il aima trop les hommes. »

Prométhée enchaîné, acte 1er.

Prométhée est aussi le sujet de l'un des dialogues de Lucien, qui ne craint pas d'accuser Jupiter de son injustice.

grossières, a eu sa part dans cette rédemption de la vie des vaincus. On les chargea des travaux les plus rudes, de la culture des terres et des plus durs métiers [1]. Donne-moi la vie, et je te servirai, je travaillerai pour toi. — Tel fut le cri du faible, et l'engagement qu'il prit en suppliant le fort. Ce dernier consentit le marché parce qu'il y trouvait un avantage, et le pacte de l'esclavage fut consommé [2].

Il devint la règle de toute l'antiquité, et la race des esclaves fut bientôt plus nombreuse que celle des hommes libres, car elle s'augmentait sans cesse à la suite de chaque conquête, qui appliquait de nouveau la loi de la servitude aux captifs et aux prisonniers de guerre [3]. Un tel sort, si triste qu'il soit, est

[1] Pour empêcher les esclaves de manger de la farine, en faisant le pain, on leur passait le cou dans un collier en bois, assez étendu pour leur ôter la possibilité de porter les mains à leur bouche.

J. POLLUX, VII, 20. Cité dans les commentaires de *la Paix*, d'Aristophane, t. 3, p. 155.

[2] J.-J. ROUSSEAU dit : « L'état de maître et d'esclave, qui est le dernier degré de l'inégalité, vient du changement du pouvoir légitime en pouvoir arbitraire. »

Discours sur l'inégalité entre les hommes.

[3] Peuple! oubliez-vous que nos ancêtres ont conquis ce

préférable à la mort, et nous n'entendons pas, dans l'histoire de ces temps, une seule voix qui se soit élevée contre l'esclavage. La Bible en parle souvent, sans le flétrir, à côté des récits de combats, de massacres et d'invocations au Dieu des armées, — bien que cette qualification soit contestable,— quand déjà les sectateurs de Bouddha, deux cents ans avant Moïse, avaient prêché « l'horreur du meurtre, « la compassion pour tout être sensible [1]. »

Enfin Moïse [2], lorsqu'il a promulgué les commandements aux Hébreux, a dit : « Tu ne « tueras point [3], » mais il se tait au sujet de l'esclavage. La défense de donner la mort à son semblable peut, il est vrai, contenir implicitement celle de ne pas le réduire en

pays, et que votre race n'a obtenu la vie qu'à condition de nous servir? (VOLNEY, *les Ruines*, ch. XV.)

[1] Voy. les *Ruines* de VOLNEY, chap. XXII, § 12.

[2] 1725-1605 av. J.-C.

[3] Vme Commandement. « On a vu des temps où l'homme, en égorgeant l'homme dont les croyances différaient des siennes, se persuadait offrir un sacrifice agréable à Dieu.

« Ayez en abomination ces meurtres exécrables.

« Comment le meurtre de l'homme pourrait-il plaire à Dieu, qui a dit à l'homme :

« Tu ne tueras point? »

LAMENNAIS, *Paroles d'un croyant*, XXVIII.

servitude, de même qu'on pourrait voir aussi dans ce texte le germe de l'idée contraire à la guerre, mais il est certain qu'il ne prêche pas clairement l'abolition de l'esclavage [1], dont la source remontait, comme nous l'avons dit, aux prisonniers, aux guerriers vaincus. Socrate lui-même et ses disciples ne se prononcent pas contre cette institution. Le grand philosophe se contente d'appeler les esclaves : « des infortunés que la nécessité même a condamnés au malheur [2]. »

Bientôt pourtant, une sorte de compassion se manifeste faiblement en faveur de ces misérables : « Un comique grec ose avancer qu'un esclave pourrait bien être un homme ; Cicéron pense qu'il est honorable de se montrer doux envers les esclaves ; Grégoire le Grand [3]

[1] Cependant il est dit dans l'Exode : « Si vous achetez un esclave hébreu, il vous servira pendant 6 ans, et au 7e, il sortira libre sans vous rien donner ; si un homme donne un coup dans l'œil à son esclave ou à sa servante, et qu'ensuite ils en perdent l'œil, il les renverra libres pour l'œil qu'il leur a fait perdre. De même s'il leur a fait sortir une dent de la bouche. » Chap. XXI, 2, 26, 27.

[2] *Entretiens de Socrate*, par XÉNOPHON, liv. II. v.

[3] Il n'était pas encore pape, au Ve siècle, lorsque, passant dans le marché de Rome, il vit des esclaves ex-

veut que l'on affranchisse, au nom de l'égalité chrétienne, tous les captifs que l'on pourra sauver [1]. » Déjà saint Chrysostome [2], au quatrième siècle, avait assigné « la cupidité et les brutales violences de la guerre comme étant les origines de l'esclavage [3]. » Telles sont les premières lueurs qu'on peut apercevoir parmi l'indifférence générale dans les époques lointaines; elles éclairent le mouvement qui s'est produit plus tard contre l'esclavage; mais il faut encore bien des siècles pour que l'idée suive son développement.

La plus grande partie du moyen âge a seulement changé quelques-unes des conditions de la servitude en attachant l'homme à la glèbe, c'est-à-dire en lui donnant le même sort qu'à la terre, comme faisait la *mancipation* (res mancipi) du droit romain. Pourtant,

posés en vente. « Il fut pris de pitié, et aussitôt alla prier le pape d'envoyer des ministres prêcher Jésus-Christ dans leur patrie, pour les racheter de l'esclavage. » (Vie des Saints.)

[1] M. Ph. Chasles, *Journal des Débats*, 26 janvier 1862.

[2] Érasme a écrit sa vie en latin.

[3] Homélie xxii, sur l'Épître de saint Paul aux Éphésiens.

vers la fin de cette période nébuleuse de l'histoire, nous rencontrons, surtout pour ce qui concerne la France, des traces qui annoncent l'*Émancipation* future.

Louis le Gros, vers 1125, donna la liberté à beaucoup de serfs de ses domaines. Le pape Alexandre III déclara, au nom d'un concile, en 1167, « que tous les chrétiens doivent être exempts de la servitude. » Saint Louis affranchit des serfs royaux : « Ils appartiennent à Jésus-Christ autant qu'à nous, disait-il, et dans un royaume chrétien, nous ne devons pas oublier qu'ils sont nos frères[1]. » En 1314, Louis X, le Hutin, déclare dans ses Chartes, que tous les serfs qui restaient encore en France, devaient être affranchis, « parce que c'est le royaume *des Francs;* » mais il ne put forcer les seigneurs à suivre son exemple.

C'est seulement sous Charles VII[2] que la servitude fut abolie, et on peut dire qu'elle ne fut détruite, en fait, que par Louis XII[3],

[1] JOINVILLE, t. II, p. 149.
[2] Vers 1440.
[3] Vers 1500. Voy. VOLTAIRE, *Histoire universelle,* t. XX.

qui protégea les laboureurs contre les rapines des gens de guerre.

A partir de la Renaissance, l'abolition de l'esclavage, bien qu'elle fût encore loin d'être pratiquée, ne paraît plus être une nouveauté extraordinaire ; on l'admet en principe, et le pape Léon X proclama solennellement, que « non-seulement la religion, mais aussi la nature répugnait à l'esclavage [1]. » Le même sentiment est exprimé par l'évêque Las-Casas, qui accompagna Christophe Colomb au nouveau monde, où il demeura pendant cinquante ans, protégeant les pauvres Indiens le mieux qu'il put. Michel Cervantes, qui fut lui-même esclave [2] des Algériens, après la bataille de Lépante, fit entendre également sa voix contre la servitude.

Enfin Penn [3] lance le courant moderne qui

[1] « Judicavit non modo religionem, sed etiam naturam reclamitare servitutis. » Cette sentence a été rendue au sujet des indigènes de l'Amérique; les Dominicains prétendent qu'on pouvait les faire esclaves, tandis que les Franciscains n'étaient pas de cet avis.

J. DUMESNIL, art. sur le Bullarium Romanum. *Revue britannique*. Décembre 1868.

[2] De 1575 à 1580.

[3] Célèbre quaker et philosophe, né à Londres en 1644.

devait triompher; il fonde la Pensylvanie où il n'admet pas d'esclaves, et lui donne une constitution qui eut la gloire de servir de base à celle des États-Unis; et cela, au temps même où Bossuet émettait sur l'esclavage et sur la guerre une opinion qu'on pourrait qualifier de monstrueuse, si elle n'était pas l'écho des préjugés encore admis à cette époque : « Aucun bien, aucun droit ne se peut attacher à lui (à l'esclave); de condamner cet état, ce serait entrer dans les sentiments outrés, c'est-à-dire dans les sentiments de ceux qui trouvent toute guerre injuste; ce serait non-seulement condamner le droit des gens, *où la servitude est admise*, comme il paraît par toutes les lois, mais ce serait condamner le St-Esprit, qui ordonne aux esclaves, par la bouche de saint Paul, de demeurer en leur état, et n'oblige point leurs maîtres à les affranchir[1]. »

Heureusement cette doctrine n'a pas prévalu, et c'est au moment même où elle était soutenue par l'éminent prélat, dont la pensée et les jugements offrent parfois des contra-

[1] Bossuet. V[e] avertissement aux Protestants, lesquels ne prêchaient pas la même doctrine. Art. 50.

dictions graves, et qui ne sont pas toujours à la hauteur de la forme magistrale, de la pompe superbe dont il savait les recouvrir, que l'opinion commence à se prononcer de plus en plus contre l'esclavage. Bientôt Clarke, Franklin et Jackson se dévouent à cette idée. Wilberforce soutient l'abolition de la traite, et la fait adopter par le gouvernement anglais.

La France suivit cet exemple : Mirabeau[1], à l'Assemblée nationale, parle contre l'esclavage et trace un tableau saisissant, terrible, de la traite des nègres ; écoutons-le : « ....Ont-ils du moins une somme suffisante d'air respirable (dans le navire)?..... les infortunés je les vois, je les entends; altérés de respiration, leur langue brûlante et pendante peint leur douleur, et ne peut plus l'exprimer.... Écoutez ces hurlements..., voyez les derniers efforts de ces malheureux qui se sentent suffoquer..., vous n'entendez plus que le silence; la mort de la moitié de ces victimes va faire la place des autres.... Suivons donc

[1] Discussion à propos de la députation de Saint-Domingue.

ce navire, ou plutôt cette longue bière flottante traversant les mers qui séparent les deux mondes [1]. » etc., etc.

La Convention, en 1793, proclama l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises ; il est vrai d'ajouter qu'il fut rétabli par Napoléon en 1802 [2], et, après diverses mesures transitoires, il n'a disparu complétement qu'en 1848, tandis qu'il n'est encore aboli qu'en partie dans les colonies espagnoles [3].

Telle est, ainsi qu'on peut la résumer en quelques mots rapides et incomplets, la marche générale et la fin d'une institution qui fut la règle et la base des sociétés pendant l'antiquité.

Nous essayerons de suivre de même, et avec un peu plus de développement, l'histoire de la guerre, ainsi que la filière par où a passé successivement l'idée qui lui est opposée, et dont le triomphe nous semble prochain. Les

[1] *Opinions et discours*, t. V, p. 118.

[2] Lanfrey, *Histoire de Napoléon*, 2e volume, p. 441.

[3] Voir un projet de loi pour l'abolition de l'esclavage, *Gazette de Madrid*, de mai 1870.

noms cités plus haut sont presque tous inconnus des peuples, et cependant, pour la plupart, ils sont modernes et sont ceux de grands hommes qui ont amené un changement prodigieux dans le sort d'une partie de l'humanité. Il nous a plu de les redire pour tâcher de les répandre et pour les placer avant « tant de *destructeurs de nations*, tant de princes sans mérite, lesquels ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie, quand nous ignorons les plus importantes de celles d'Ésope ou d'Homère. »

Ainsi s'exprime la Fontaine, dans la vie qu'il a donnée d'Ésope le Phrygien [1], qui fut esclave et l'un des premiers à blâmer la guerre.

[1] Sixième siècle avant J.-C.

CHAPITRE II.

L'ANTIQUITÉ JUSQU'AU CHRISTIANISME.

Nous avons vu les premières traces du respect de la vie humaine se produire chez les Indous et chez les Juifs, sous la forme d'une loi religieuse; c'était en même temps le signe et, pour ainsi dire, le symptôme de l'apparition de la justice, dont les premières manifestations étaient imposées aux hommes, encore à demi barbares, comme des commandements divins. Ainsi partout, le code moral et religieux a commencé par servir de règle pratique aux actions humaines.

Cependant, malgré la sage défense inscrite

dans la Genèse [1], renouvelée par Moïse et par plusieurs autres législateurs, l'emploi de la force resta en usage [2], et les religions elles-mêmes l'ont souvent mise en œuvre à leur profit, mais elle se modifia un peu; au lieu d'être spontanée, irréfléchie, éclatant à tout instant, comme la colère de l'homme, elle entra dans une phase différente et ne fut invoquée qu'en la subordonnant à l'idée de la justice, à ce principe nouveau et meilleur qui devenait une garantie, une sauvegarde qui s'étendait des individus isolés aux sociétés elles-mêmes.

L'idée du juste, une fois jetée dans le monde,

[1] « Que mon âme n'ait aucune part à leurs conseils, et « que ma gloire ne soit point ternie en me liant avec eux, « parce qu'ils ont signalé leur fureur *en tuant des hommes*, « et leur volonté criminelle en renversant leur ville. »

« Que leur fureur soit maudite, et que leur colère soit « en exécration, parce qu'elle est dure et inflexible. »

Genèse, chap. L, 6, 7.

[2] Les Psaumes de DAVID, notamment, sont tous remplis d'actions de grâces à l'occasion des victoires que ce roi remporta sur ses ennemis. On y trouve cependant ce passage : « Seigneur, tirez-moi des mains de ces « méchants, de ces *hommes altérés du sang de l'innocence*. « Ils ont la force en mains. Les voilà prêts à se jeter sur « moi. Ils ne font que tourner autour de moi, aboyant « comme des chiens qui poursuivent leur proie. Levez-« vous, mon Dieu, et me *faites justice*. » PS. LVIII.

s'est développée, et avec elle s'ouvre une seconde période de l'ère de la force qui, dans les âges primitifs, fut utile à l'homme pour défendre sa vie contre les animaux et pour assurer son existence; elle la dirige en partie, —jusqu'à ce qu'elle lui soit entièrement substituée, ce que nous attendons encore. — C'est le temps d'Hercule [1], à la tête petite et aux muscles puissants, dont la massue victorieuse délivre la terre des monstres, et accomplit de grands et utiles travaux. En récompense des services qu'il avait rendus au monde, l'antiquité en fit un demi-dieu qui devint, en quelque sorte, l'image de la force matérielle employée à faire le bien; n'est-ce pas déjà comme le glaive placé à côté de la justice et qui lui sert de sanction en exécutant ses décrets?

Milon de Crotone, bien longtemps [2] après Hercule, fut encore honoré en pleine Grèce, à cause de sa force, cette nécessité des sociétés naissantes; mais, à côté de ces héros, nous trouvons Orphée, qui, lui aussi, est le sym-

[1] Probablement la personnification, en un seul type, de plusieurs héros qui se sont signalés dans diverses contrées.

[2] Sixième siècle av. J.-C.

bole poétique d'une autre force, toute morale et charmante, celle des arts, qui adoucit les caractères les plus rudes, fléchit la colère des Dieux et, d'après les récits poétiques de la mythologie, touche même les animaux sauvages.

Les chants et les études d'Orphée annoncent le progrès de la civilisation, c'est-à-dire l'adoucissement des mœurs et l'apparition de la justice, puissance immatérielle tirée de la conscience, et qui intervient pour empêcher la lutte d'homme à homme, de famille à famille, pour prévenir les actes de violence, en venant par degré, balancer, puis remplacer la force d'Hercule, jusque-là triomphant seul, malgré son manque de cervelle [1]. La guerre cesse alors d'être la brutalité pure et commence à se mettre au service du droit, en devenant parfois le refuge de la dignité, encore bien que le plus souvent la justice ne fût qu'un prétexte pour cacher l'exercice de la

[1] L'art, dans tous les temps, a toujours représenté Hercule comme ayant le crâne très-petit:

« . . . . De cervelle point. »

LA FONTAINE.

violence; mais sa fonction, son seul but avouable désormais, jusqu'à nos jours, sa raison d'être, c'est de se faire l'auxiliaire, la servante de la justice, et les anciens l'ont comprise ainsi, comme le prouve le vieil adage : « *Cedant arma togæ.* »

Comment donc se fait-il que la justice, qui sert de base aux rapports des particuliers entre eux, n'ait pas encore été appliquée aux affaires, aux relations des gouvernements les uns vis-à-vis des autres, puisqu'ils représentent l'ensemble des intérêts de chaque nation ? C'est là un non-sens ou une énigme dont on n'a pas encore trouvé le mot.

Les souverains et les peuples qui se sont gouvernés eux-mêmes, dans l'antiquité comme de nos jours, n'ont pas encore songé à établir entre eux, pour régler leurs rapports, l'usage de la justice ; à peine s'il existe quelques principes généraux reconnus par toutes les nations sous le nom de droit des gens, de droit international, et qui ont été imposés par le courant des idées, par la force des choses, par les changements survenus dans les mœurs et dus aux progrès, bien lents, accomplis par l'humanité ;

pour le reste, ils en sont toujours à la loi du plus fort et à ses hasards; loi brutale, stupide, qui ne prouve rien, en dehors de la morale et de toute idée de religion ou de raison.

Mais, quand bien même la guerre a une juste cause, quand elle n'est pas née de la vengeance, de l'ambition, de la haine, et en supposant qu'elle soit toujours mise en œuvre uniquement au profit du droit, son action n'engendre pas moins des maux épouvantables, puisqu'elle procède par la dévastation, la famine, le pillage, — sans parler du meurtre, — et qu'elle traîne à sa suite toutes les misères dont les hommes ont à souffrir [1].

Pourtant, nous l'avons vu avec La Boëtie [2], ils supportent tout, parce qu'ils sont courbés dans la servitude volontaire et ne pensent pas à secouer le joug auquel ils sont habitués :

[1] « Lorsque tout est en feu pour la guerre, la loi, l'agriculture, les arts languissent. Un conquérant, enivré de sa gloire, ruine presque autant sa nation victorieuse que les nations vaincues. »

FÉNELON, *Télémaque*, liv. V.

[2] Voir p. 34.

« *abjecta servantium patientia*, » qui soulevait de dégoût l'âme de Tibère[1] ! A peine si dans l'antiquité on rencontre quelques esprits indépendants, des poëtes, des philosophes, en dehors du vulgaire, communiquant difficilement leurs idées et par des moyens restreints, qui osent blâmer la guerre et déplorer les malheurs qu'elle entraîne.

Homère, lui qui a chanté tant de combats, a célébré aussi les bienfaits de la Paix : « ... Ils dissipèrent *le nuage odieux de la guerre*, ils se jetèrent dans les bras de la Paix et consacrèrent son retour par un sacrifice. » Puis, vient Ésope; il fut un des premiers à regarder au fond des choses, à les juger d'après le bon sens et la raison. Disant à son maître que la langue est la pire chose qui soit au monde, il la nomme: « la source des divisions et des *guerres ;* par « elle on détruit des villes. »

Après ce faiseur d'apologues, qu'on peut

[1] « L'expérience générale a démontré que les hommes sont disposés à souffrir les maux tant qu'ils sont supportables, plutôt que de se faire justice eux-mêmes en abolissant les formes (de gouvernement) auxquelles ils sont accoutumés.»
Déclaration d'indépendance des États-Unis (1776), rédigée par JEFFERSON.

mettre au rang des sages, nous rencontrons Aristophane[1], qui a écrit deux comédies pour engager les Athéniens à ne pas continuer la guerre du Péloponnèse : *les Acharniens*, et *la Paix*. Dans la première, le personnage principal de la pièce dit, en parlant de l'origine de cette guerre :

« Quelques jeunes gens ivres vont à Mégare et enlèvent la courtisane Symétha. Les Mégariens, irrités, enlèvent à leur tour deux courtisanes d'Aspasie. Dès ce moment la guerre éclate dans toute la Grèce, au sujet de trois filles de joie. Voilà pourquoi Périclès [2], nouveau dieu de l'Olympe, fait gronder son tonnerre et met la Grèce en feu. Il rend un décret qui interdit aux Mégariens la terre, la mer, nos marchés et nos ports ; bientôt la famine les tourmente ; ils sollicitent, par l'entremise des Lacédémoniens, la révocation du décret rendu à cause des prostituées. Nous sommes toujours restés sourds à leurs prières, alors ils recoururent aux armes.....

[1] Ve siècle av. J.-C. Contemporain de Socrate, Platon, Euripide, etc.

[2] Qui était, comme on sait, l'amant d'Aspasie.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

« Par Neptune ! tout ce qu'il dit est juste, il ne ment en rien.

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

« Que ce soit juste, est-ce une raison pour le dire ? Il se repentira d'avoir osé parler ainsi.

DICÉOPOLIS.

« O Paix ! douce compagne de la belle Vénus et des Grâces qu'elle chérit, ai-je pu ignorer si longtemps combien tu es bonne ? Puissé-je m'unir éternellement avec toi !... »

Dans la comédie intitulée *la Paix*, le même auteur met en scène la Guerre elle-même, qui s'exprime ainsi : « Mégare, ô Mégare, comme tu vas être broyée ! Jamais salmis n'aura été mieux retourné.....

« O Sicile, toi aussi, tu dois périr ! Tes malheureuses cités seront réduites en poudre... »

Aristophane déplore très-vivement les calamités de la guerre et vante la paix, non-seulement dans les pièces où nous avons puisé ces citations, mais aussi dans plusieurs autres de ses ouvrages, notamment dans les *Chevaliers* et dans *Lysistrata*.

Aristote se prononce aussi contre la force, ou plutôt, pour être exact, il doute que le droit du plus fort soit supérieur à tout et définitif, si bien qu'en le reconnaissant comme puissance de fait, il semble ne pas admettre son principe. Quand on ose poser une telle question, on est bien près de l'avoir jugée dans sa conscience; nous devons le croire surtout à cause de la situation qu'Aristote avait auprès d'Alexandre qu'il a accompagné pendant ses premières conquêtes. Voyant de près les horreurs de la guerre, il a peut-être puisé dans le spectacle du carnage et de l'anéantissement des empires, le doute qu'il émet sur la légitimité de la force.

Puis, le temps venait où le spiritualisme allait prendre un plus grand rôle dans les affaires et les destinées humaines : d'une part, l'influence de Pythagore, de Socrate, de Platon, d'Épicure et de tous les philosophes; de l'autre, celle des Hébreux, appuyée sur leurs traditions, gagnait chaque jour du terrain chez différents peuples. A l'extrême Orient, sur la pente opposée à l'Europe, par laquelle la civilisation s'est répandue en partant des plateaux de l'Asie,

Confucius [1], presque à la même époque, recommande « la pratique de l'humanité ou de la bienveillance universelle pour les hommes [2] ; » il dit encore : « Que le prince qui gouverne avec sagesse soit loué ; il maintient la *Paix*, la tranquillité, et distribue l'abondance [3].... La justice, et non la valeur, mérite la première place [4]. »

On ne connaît pas encore entièrement la première pensée non plus que les mœurs des Égyptiens, dont on vient de déchiffrer le langage ; ils cachaient au vulgaire, avec un soin jaloux, dans le fond des temples mystérieux, leurs sciences déjà avancées, et la race sacerdotale, gardienne de ce précieux dépôt, n'était guère disposée à laisser pénétrer des secrets qu'elle considérait comme étant son privilége.

Cependant, nous ne devons pas oublier que Pythagore et Platon, ainsi que plusieurs Hébreux, ont visité l'Égypte, se sont fait initier, avec beaucoup de peine, à ses mystères, et qu'ils

[1] 551-479 av. J.-C.
[2] *La Grande Étude*, chap. III.
[3] Liv. II, chap. XVII.
[4] *Pensées morales*, CCXXI.

ont puisé dans les vieilles traditions de ce pays, des connaissances qui leur furent utiles dans la recherche de la vérité.

S'il y avait peu d'indépendance et de grand jour dans le génie des Égyptiens enfermé dans le cercle des idées théologiques, la Grèce, au contraire, aimait la liberté, la lumière, la discussion, et son caractère expansif lui avait conquis le premier rang dans les choses de l'intelligence, où d'ailleurs elle excellait. Par ses Écrivains, ses Poëtes, ses Artistes merveilleux, elle était un enseignement toujours ouvert à tous, où l'on venait puiser comme à une source bienfaisante. Nous ne pouvons pas suivre ici, ni analyser tous les auteurs grecs, cette tâche serait au-dessus de nos forces et nous entraînerait trop loin, mais on sait le rôle considérable qu'ils ont exercé sur le développement de la civilisation.

Les Œuvres admirables produites par la Grèce se sont répandues dans toutes les directions, comme le bon grain, et ont porté la bonne pensée qui, germant à son tour dans d'autres temps et dans d'autres pays, a maintenu la tradition des maximes philosophiques et pré-

paré le sillon pour le jour où la moisson sera mûre, de telle sorte qu'un enfant obscur de la Gaule, autrefois barbare, quand la civilisation brillait déjà d'un vif éclat en Orient, a pu reprendre, après tant d'autres, la chaîne des idées de la Paix, en cherchant à y ajouter un nouvel anneau. Ainsi, pour ce qui nous occupe, Rome dont la puissance s'est faite et a grandi par la violence, après avoir emprunté à la Grèce la plus grande partie de sa civilisation, de sa littérature, de ses arts, nous montre aussi le filon de l'idée contraire à la guerre.

Cicéron, au plus fort des luttes intérieures, et bien qu'il ait exercé le commandement militaire, s'élève dans ses ouvrages philosophiques contre l'abus de la force. Le plaidoyer *contre Verrès* est rempli de l'expression énergique de l'horreur que lui inspirent tant de rapines accompagnées de meurtres; et au traité *des Devoirs*, il se préoccupe du bien-être du plus grand nombre, ajoutant que « tel « doit être le but d'un bon gouvernement; » une pareille pensée est rare pour l'époque.

Sénèque se montre encore plus hostile envers la force qu'il méprise, et qui lui inspire

du dégoût. Il nous en donne la preuve dans ce curieux passage sur les combats de gladiateurs, — encore une parcelle de barbarie qui est éteinte, pour le dire en passant : — « Aussitôt qu'il y en a un qui a tué son homme, on le met aux mains avec un autre qui le tue ; et jamais on ne laisse le victorieux en repos, jusqu'à ce qu'un autre l'ait dépesché. Enfin, le peuple ne s'en va point que tout ne soit mort.

« Tout passe par le fer et par le feu..... Tue, brusle, frappe ; pourquoi est-il si couard à s'enferrer ? Que n'est-il plus hardy à tuer ? Que ne meurt-il volontiers ? Ils reçoivent des coups s'ils refusent d'aller aux playes ; et faut que tout nuds, ils cherchent l'épée l'un de l'autre, et tâchent de la rencontrer. Le spectacle est-il cessé, pour faire quelque chose, on égorge des hommes : et cependant, vous ne prenez pas garde que vous baillez un exemple qui peut tourner à votre préjudice. Vous avez à remercier les Dieux de ce que vous enseignez d'être cruel à un qui ne le peut apprendre [1]. »

[1] SÉNÈQUE, Ép. VII. Traduction de Malherbe, édit. de 1639.

Plus loin, il dit encore : « Mais ces biens indivisibles, *la Paix et la Liberté*, tous entiers, appartiennent à un particulier aussi bien qu'au général. C'est pourquoi le sage considère qui est celui par qui il en a la jouissance, par qui il n'ait point d'alarmes, par qui il n'est point appelé aux guets, ny aux gardes, ni cottisé pour les impositions que les nécessités de la guerre font mettre sus... Le sage donc advouera qu'il a beaucoup d'obligation à ceux qui, par leur administration, et sage conduite, lui font avoir ce profond repos[1]. »

Les écrivains satiriques pensent, au fond, comme les philosophes, et voilà Juvénal qui plaisante, avec la hardiesse qu'on lui connaît, les priviléges de l'état militaire en usage de son temps ; ce n'est pas un signe qu'il fût partisan de la guerre : « Parlons des avantages communs au casque et à l'épée : première immunité qui n'est pas la moindre : un citoyen n'oserait frapper un soldat..... il y a mieux : qu'un soldat batte un citoyen, — ce dernier ne souffle mot..... — Te plaindre d'un soldat, c'est te mettre sur les bras la cohorte entière...

[1] Ép. LXXIII, ut supra.

Il est plus facile de trouver un faux témoin contre un particulier, qu'un témoin véridique contre l'honneur ou la fortune d'un porte-glaive. . . Il faut aux prétoriens des insignes, des colliers d'or [1]. »

Tandis que les peuples de la Grèce ou de Rome, dont la puissance est à ce moment prépondérante par le génie et par les armes, achèvent ou poursuivent leur carrière, les Hébreux, dont jusqu'alors le rôle avait été de peu d'importance dans les affaires du monde, vont entrer en scène et exercer une influence morale considérable, la plus grande qu'on ait vue, sur les destinées de l'humanité.

Les traditions et les livres religieux des Juifs n'étaient guère sortis de la Judée. La parole des prophètes de ce pays n'était entendue que du peuple d'Israël, non des autres, et leurs sentences, remplies des formes imagées, encore aujourd'hui en usage chez les Orientaux, étaient toujours mêlées de confusion ou voilées de mystère.

Dans la doctrine de Jésus-Christ, au contraire, l'idée de la rédemption humaine, comme

[1] Satire XVIe.

celle de son amélioration, ayant pour base l'amour du prochain, est clairement exprimée; n'est-ce pas ce qui résulte de cette parole admirable : « Aimez-vous les uns les autres, » qui, si elle était écoutée, bannirait à jamais la guerre, car Jésus n'a point tracé de frontières entre les natïons, et il veut que tous les hommes se donnent le nom de frères; la charité et l'amour remplaçant la haine, la fraternité humaine fondée, ce qui, pour le dire entre parenthèse, frappait aussi l'esclavage; voilà ce qui ressort, à chaque mot, de l'enseignement du Christ et ce qui assura son triomphe au milieu des sociétés courbées sous la force : bonté et tendresse, à la place de force et de violence, telle est la Révolution profonde qu'il vient apporter dans les idées et dans les mœurs de son temps.

La philosophie, qui raisonne plus qu'elle n'est sensible, avait déjà trouvé, tout en cherchant le bien et lavérité, ce bel axiome : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait à vous-même; Jésus va plus loin et dit : « Faites à autrui ce que vous souhaitez qu'on fasse pour vous. » Ainsi, il

s'avance vers le cœur et par le cœur même; c'est pourquoi, en le touchant, il a du même coup gagné les âmes et fondé sa puissance toute morale, qui bientôt, seule et sans armes, va triompher des persécutions et dominer les trônes, fournissant une preuve éclatante que la pensée prévaut sur le glaive, que la tête doit vaincre le bras, lui commander et non pas obéir. La maxime de la philosophie est passive, et par suite, comme entachée de l'égoïsme humain; celle de Jésus vise un but plus élevé, elle naît d'une tendresse active, et de là vient sa supériorité.

Un si grand amour du prochain, ou de l'humanité, — ce qui revient au même, — devait amener une autre formule qui fût nécessairement la condamnation de la guerre; nous la trouvons, en effet, dans cette autre parole célèbre : « Celui qui se servira du glaive, périra par le glaive, » qu'on ne doit pas entendre dans le même sens que le commandement de Moïse : « Tu ne tueras point, » mais qui semble plutôt s'appliquer à l'art des combats, à la guerre et non au meurtre individuel, à l'assassinat, que la loi juive paraissait vouloir condamner spécialement.

Au point de vue du problème que nous étudions, Jésus-Christ est avec nous, puisqu'à chaque instant il se prononce pour la Paix[1], pour la donceur, pour le pardon de l'injure.

Comment se peut-il faire qu'au mépris de sa volonté, les nations qui se disent Chrétiennes, qui croient suivre sa loi, osent invoquer son nom pour obtenir la victoire dans leurs luttes fratricides, et que dans chacun des camps qui vont se combattre, on le prie, avant d'en venir aux mains, de bénir des armes qu'il a proscrites, afin qu'elles répandent plus furieusement et le sang et la mort?

Ce fait, si commun autrefois, si habituel aujourd'hui, est plus qu'une contradiction avec les idées religieuses, c'est une monstruosité à laquelle on ne peut rien comprendre, ou que nos instincts féroces seuls rendent explicable, mais qui révolte au plus haut degré tout sentiment de justice et de raison. — Que le guerrier, que le combattant, qui peut être de bonne foi dans sa cause, quand par hasard il lui est donné

[1] SAINT PAUL dit : « Evangelii pacis, » se basant sur ces mots : « Bienheureux les pacifiques...... l'empire de la terre appartient à ceux qui sont doux, » etc., etc.

de la connaître, — implore le secours du ciel, passe encore, on peut l'admettre ou l'excuser, par suite d'une habitude qui semble naturelle à force d'ancienneté, de vouloir que la Divinité s'occupe sans cesse des actions des hommes; mais voir les ministres de différentes religions prêter leur concours à une invocation de cette sorte, est un spectacle affligeant, où il est permis de trouver une offense plutôt qu'une prière envers celui qui règle la marche de l'univers.

Ce terrain est brûlant et nous entraînerait loin, nous n'avons pas de polémique à soulever sur ce sujet; aussi bien, tenons-nous à la parole du maître, elle est claire et consolante; des raisons politiques et d'autres ont pu la travestir ou la voiler, mais c'est elle seule qu'il faut croire : Aimons-nous les uns les autres; c'est le cri poussé par les apôtres quand ils répandaient la nouvelle doctrine, et ce cri rassemblait les populations en foule autour d'eux, qui n'étaient pas puissants et encore moins guerriers; en répétant cette parole de place en place, ils ont conquis le monde antique, vaincu des sociétés bien organisées, par le seul pouvoir de l'idée, par le seul ascendant

de la force morale, de la persuasion, légion indomptable de l'esprit nouveau.

C'est ainsi que l'expansion de l'amour du prochain, lorsqu'il sera vraiment mis en pratique, non plus seulement entre les membres d'une même nation, mais entre les peuples, aura bientôt à lui seul plus d'empire sur les hommes que toutes les armées, que tous les canons réunis pour les épouvanter, et au besoin pour les détruire !

En suivant la loi de l'humanité, en conformant leurs actions aux sentiments fraternels, les peuples s'épargneront cette longue suite de malheurs qui a survécu vingt siècles à Jésus-Christ, lequel a prêché l'abolition de la guerre.

En attendant ces jours qui paraissent prochains, si l'on ne considère que les atomes qui nous servent à mesurer les âges, mais que sans doute nous n'aurons pas la consolation de voir, nous devons suivre la force sur sa route, constater son déclin moral quand l'heure sera venue, et voir se dérouler devant nous la suite de ses tableaux désolants.

Dans les premiers siècles du Christianisme, l'horizon, par un contraste extraordinaire, au

lieu de se dégager devient plus sombre, et comme s'il n'était pas donné à la nature humaine de pouvoir mettre en pratique une grande idée dans le temps même où elle a été conçue, nous allons entrer dans une période où la guerre continue ses ravages avec une fureur nouvelle; tout l'ancien monde va en être ébranlé.

Peu de temps après la naissance de Jésus, Rome achève ses vastes conquêtes; puis bientôt, ivre de ses succès militaires autant que de ses dépravations et de ses vices, elle est brisée à son tour par les Barbares. Ces hordes, encore à demi sauvages, se répandent sur l'Europe comme un torrent débordé, renversant tout sur leur passage, poussées peut-être par le destin, pour apporter un élément nouveau et vivace, le levain des civilisations futures, rajeunies par ces grandes migrations qui ne sont pas, à proprement parler, des guerres, et qu'il est permis de comparer plutôt à ce que fait le laboureur, lorsqu'il change la semence épuisée de son champ contre une autre plus jeune, venue d'un pays lointain [1].

[1] M. Guizot constate que l'invasion des barbares a placé dans le berceau des sociétés modernes un sentiment nou-

Pour un long temps, tout sera ténèbres, confusion, brutalité, ignorance, et la civilisation devra recommencer son œuvre lentement, à l'aide de quelques notions échappées du naufrage, et pareilles aux plantes qui repoussent dans une terre surchargée de débris, abandonnée et sans culture.

Ces bouleversements prodigieux qui secouent l'ancien monde jusque dans les fondations et vont le faire périr, sont, pour l'humanité, le prologue d'un nouveau drame sanglant, le moyen âge, où, plus que jamais, la force règne partout en cherchant à dominer la justice; elle l'aurait vaincue, si la justice pouvait périr! Mais, après bien des années d'une lutte nouvelle et incessante, nous la verrons reprendre sa place, la première [1], et, comme pour lui rendre hommage, dans la suite, la guerre elle-même ne sera plus entreprise sans qu'on ait invoqué son nom.

veau, celui de la personnalité, de la spontanéité humaine, qui s'est développé plus tard.

Voy. l'*Histoire de la civilisation en Europe,* 2e leçon.

[1] « La justice, c'est la vie. »

LAMENNAIS, *Paroles d'un croyant*, chap. VI.

CHAPITRE III.

DU MOYEN AGE A LA RÉFORME.

Au milieu des agitations et des secousses formidables auxquelles l'Europe était en proie, l'idée contraire à la guerre ne pouvait se montrer que difficilement; on a de la peine à la démêler et à la suivre; elle s'était conservée, cependant, et on en retrouve quelques traces.

A la fin du quatrième siècle, saint Ambroise refuse l'entrée du Concile œcuménique, qui se tint à Constantinople en 381, à l'empereur Théodose, à cause du massacre de Thessalo-

nique [1]. Au cinquième siècle, la force, personnifiée dans Attila, s'arrête devant le pape saint Léon, dont l'intervention courageuse représente la justice en même temps que la charité; ce pontife parle le nouveau langage, celui de la tendresse et de la douceur, et obtient ainsi du conquérant, par la seule puissance de son langage, plus que n'avaient pu faire des armées nombreuses envoyées à sa rencontre.

Quand le régime de la féodalité fut établi, les foyers de la guerre, les causes de lutte et de violence, se trouvèrent encore augmentés, par la raison qu'il n'existait pas de pouvoir supérieur pour régulariser l'action du droit.

Le plus souvent, le souverain, comme les suzerains, n'avaient qu'une autorité purement nominale, et quand ils voulaient être obéis, il leur fallait prendre les armes; c'était d'ailleurs un usage général et partout reconnu.

Les divisions n'existaient plus seulement de nation à nation, de province à province, mais aussi de fief à fief, de château à château; chaque masure avait sa tour pour combattre, et

[1] M. A. Viollet-Le-Duc, art. sur les conciles, *Journal des Débats*, du 26 octobre 1869.

tous les barons, tous les seigneurs ne vivaient guère autrement que de rapines [1]. Ce n'est plus partout et toujours qu'une longue suite de massacres, d'exterminations, de pillages, qui inspire un dégoût profond. Toutefois, avant de détourner les yeux de ces champs de carnage si vastes qu'ils couvraient le monde, il convient de rapporter quelques exemples des scènes lamentables qui s'accomplissaient chaque jour, dans le but salutaire d'en faire ressentir l'horreur.

Les lieutenants de Charlemagne ayant été battus, en son absence, par les Saxons, « la honte de cet échec irrita tellement le Roy, qu'il ne voulust point pardonner, à moins que le pays ne lui livrast quatre mille des mutins, à tous lesquels il fit trancher la teste. *Une si rude saignée* n'empescha pas que, l'année d'après, ils ne se soulevassent encore [2]. » Il en est toujours ainsi, le sang versé fait lever la vengeance.

Voilà ce qui se passait sous un prince puissant, éclairé, instruit, auquel on doit la créa-

[1] Voy. LAVALLÉE, *Hist. des Français*, t. Ier, p. 257, 263, 269, etc.

[2] MEZERAY, *Histoire de France*, Éd. de 1682, t. Ier, p. 237.

tion de la grande Université de Paris, et qui était animé du désir de faire régner l'ordre et la justice dans son immense empire, comme le prouve l'institution des *Missi dominici* (envoyés du maître), qui s'étaient chargés de parcourir et d'inspecter les provinces en redressant les torts, ou en avertissant l'empereur des abus qu'ils voyaient et dont ils n'avaient point obtenu réparation.

Qu'on juge par là des mœurs de l'époque, alors qu'on pouvait racheter le meurtre même d'un évêque, pour huit cents sols d'or! un simple prêtre n'en coûtait que quatre cents [1]. « Il est vrai, —ajoute notre historien,—que la licence des guerres avoit nourri la plupart des François au meurtre et à la rapine, quelques-uns même à la fausse monnoie. » Ces derniers étaient traités plus durement que les autres criminels. « En ce temps-là, l'ivrognerie régnoit fort dans les armées.... La loy permettant à chacun de venger son injure, si mieux n'aimoit prendre de l'argent, suivant les réparations taxées par la loy; les meurtres étoient très-fréquents [2]. »

[1] MEZERAY, *ut supra*, p. 279.
[2] *Id.*, *ut supra*, p. 279.

Comme on le voit, la vie humaine alors comptait pour peu de chose, et l'emploi de la force était passé tellement dans les habitudes, qu'on en vint à l'appliquer à tout; il fut le mode ordinaire de vider non-seulement les querelles particulières, mais encore les plus simples contestations civiles, aussi bien que de réparer les dommages ou les crimes. En un mot, le duel judiciaire a été presque jusqu'à la fin du moyen âge, la seule manière, non pas de juger, bien entendu, mais de décider les procès, et chacun, dédaignant la justice, s'en remettait à la force ou à l'adresse de son bras[1].

Les seigneurs, les évêques, les moines ou abbés, tous les gens d'Église ayant des vassaux suivaient la coutume; ils guerroyaient eux-mêmes ou par leurs vidames, pour les moindres démêlés qu'ils avaient entre eux ou avec leurs voisins. La guerre allumée, on dévastait les propriétés : arrachant les vignes, détrui-

[1] « C'est un proverbe et commun ris,
Qu'à la coustume de Lorris,
Quoiqu'on ayt juste demande :
Le battu paye l'amende. »
DOM MORIN, *Histoire du Gâtinois*, chap. VI, p. 166.

sant les maisons, emmenant les troupeaux. Les roturiers et les vilains ne comptaient guère ; seulement ils étaient tués, brûlés ou pillés par les combattants, comme des fourmis qu'on écrase en marchant, sans qu'on s'en aperçoive; et si, par hasard, ils avaient la vie sauve, on ne s'inquiétait pas de ce qu'ils pouvaient devenir sur le champ qu'ils cultivaient avec tant de peine, et maintenant ravagé !

Les villes et les bourgs non assujettis au servage usaient aussi des armes de la même façon. Au fond, les peuples jeunes qui avaient en partie absorbé les anciennes races en se mêlant à elles et en les dominant, étaient encore tout près de la barbarie, et ne suivaient que leur instinct brutal, qui est presque la seule règle à laquelle obéissent, même à présent, ce qui reste des tribus sauvages.

La coutume voulait, à la vérité, que, pour en appeler au combat, le crime fût capital et méritât la peine de mort ; mais comment le savoir, s'il n'y avait ni information, ni preuve, ni débat régulier ? On se bornait à prétendre que le fait était tel, quand on voulait user de la force.

Il y avait bien une justice réglée, dépendant du seigneur supérieur de la contrée, et à laquelle il pouvait renvoyer, dans le cas où l'une des parties réclamait l'*assurement;* mais on n'y avait pas recours d'ordinaire et l'on aimait mieux batailler, peut-être parce que cette justice réglée, comme l'appelle l'historien Velly [1], était encore plus à craindre que le résultat du combat.

Dans les duels judiciaires, tous les parents des champions, jusqu'au septième degré, étaient tenus de prendre part à la querelle ; plus tard, seulement jusqu'au quatrième degré, — sauf les gens d'Église, qui étaient exemptés. —Ceux de la lignée pouvaient, à la rigueur et en certains cas, se faire excuser de ne pas se mêler de la querelle, mais la coutume ne le voulait pas et ils auraient passé pour *couards*. La Bruyère a exprimé son opinion sur ces combats. « Cette folie (le duel) a décidé de l'innocence des hommes, des accusations fausses ou véritables sur des crimes capitaux [2]. »

Montesquieu blâme aussi cette coutume :

[1] Tome V, p. 227 et suiv.
[2] *De la Mode*.

« C'est une manière de décider assez mal imaginée; car de ce qu'un homme était plus adroit ou plus fort qu'un autre, il ne s'ensuivait pas qu'il eût de meilleures raisons [1]. »

Les guerres particulières et les duels étaient entrés si avant dans les mœurs, favorisés par les rois de la première race qui approuvaient ce mode de justice, que les monarques les plus puissants, depuis Charlemagne jusqu'à saint Louis, n'ont pas pu les empêcher, malgré les édits qu'ils portèrent dans le but d'y mettre fin.

C'est seulement sous Louis XI, — qui, étant Dauphin, les avait supprimés dans son gouvernement, — qu'elles furent complétement abolies, quand commença l'abaissement de la noblesse et l'émancipation des communes.

Vers le dixième siècle, le grand mouvement d'invasion était achevé au Nord, pendant que les Arabes se fixent dans le Midi de l'Europe, et il n'y avait plus à subir que les expéditions maritimes des Normands. Aussitôt qu'un peu de paix fut rendue au monde et qu'il n'eut

[1] *Lettres Persanes*, XC.

plus à craindre l'agitation de ces flots humains qui le remuaient en tous sens et à chaque instant, l'abus des violences locales, de ces longues tueries qui régnaient partout, fit naître un sentiment de lassitude générale, d'où sortit une des plus imposantes tentatives dans le sens de la Paix : *la Trêve de Dieu.*

En ce temps, les champs restaient déserts et incultes. La misère était telle et les famines si affreuses, « qu'il semblait que ce fût un usage consacré que de *manger de la chair humaine*[1]. » C'est alors que les évêques d'Aquitaine prirent l'initiative des assemblées où l'on chercha les moyens de rétablir la paix. Il fut défendu à tous de sortir avec des armes, et on décréta des peines contre les voleurs de tous rangs. Le peuple se réjouit fort et l'on criait partout : « La paix!... La paix[2]! »

Un si beau résultat ne pouvait pas être atteint tout d'un coup, aussi ne fut-il pas de longue durée. Bientôt, la paix de Dieu fut changée en trêve, et une loi nouvelle fixa

[1] *Chron. de* RAOUL GLABER, livre IV, ch. IV.
[2] *Id.,* livre V, ch. I.

le temps des combats : toute attaque fut défendue depuis le jeudi jusqu'au lundi matin de chaque semaine, et, en y comprenant les grandes fêtes, il ne resta plus que soixante à quatre-vingts jours par année, où l'on put recourir aux armes : « Les églises, les cimetières, les femmes, les pèlerins, les marchands, les laboureurs avec leurs outils et leurs bestiaux, ceux même qui se réfugiaient près des charrues, furent mis sous la sauvegarde perpétuelle de la trêve de Dieu[1]. »

Depuis la fin des sociétés antiques, c'est le plus grand effort qui ait été entrepris, non pour détruire la guerre, car c'est le moment des luttes contre les Albigeois, et celui où commencent les croisades, mais pour la limiter et restreindre son application aux causes générales, aux intérêts communs de toute une nation. La trêve de Dieu fut adoptée dans la plupart des pays chrétiens, où elle resta en vigueur pendant près de deux cents ans. Le duel judiciaire, avec ses conséquences, ne fut néanmoins définitivement aboli que par saint

[1] LAVALLÉE, *Hist. des Français*, t. Ier, p. 270.

Louis : « Sachez, dit-il, que, par délibération de notre conseil, nous avons prohibé toute guerre dans notre royaume, tout incendie, tout empêchement donné aux charrues. . . . Qui prouvait par bataille, prouvera par témoins ou par chartes[1]. »

Aussitôt qu'un peu de calme fut rendu à l'Europe, les lettres, les arts et les sciences ne tardèrent pas à se montrer, ce qui prouve, — pour le dire en passant, — qu'on doit détester la violence, non-seulement pour le mal qu'elle fait, mais aussi pour le retard qu'elle apporte au bien, pour l'obstacle qu'elle élève contre le progrès, en l'empêchant de se produire ; l'action de l'esprit, qui reprenait son influence, paraît d'abord insensible, mais, peu à peu, nous la verrons porter ses fruits pour l'apaisement des luttes farouches auxquelles les hommes étaient depuis si longtemps accoutumés.

L'ascendant de la pensée opprimée par tant de bouleversements et pour ainsi dire anéantie, en reprenant son cours, prépare le grand mouvement de la Renaissance, comparable à une

[1] *Recueil des ordonnances de* SAINT LOUIS, t. Ier, p. 86.

seconde vie intellectuelle qui s'ouvre pour l'humanité à la suite de la restauration des connaissances de l'antiquité. A l'exemple de Charlemagne, le goût pour les manuscrits commençait à se répandre et l'on s'occupait de les rassembler. Les écrits d'Aristote, apportés en Europe vers le milieu du onzième siècle, par les Arabes, peuvent être considérés comme un des premiers flambeaux qui percèrent les ténèbres. Ce fut le signal des recherches de la science et de la philosophie.

Abailard, dont le génie devança sans doute l'idée de la réforme, puisa dans les études nouvelles, les doctrines de la raison et de l'examen dont il se fit l'interprète [1]. Il est donc avec nous, puisqu'il use déjà des arguments qui nous servent à combattre la guerre; alors, de telles hardiesses ne pouvaient pas être tolérées : Aristote fut condamné par l'Église, et Abailard contraint de garder le silence sur ces matières. Mais peut-on jamais éteindre complétement le bruit d'une voix une fois qu'elle s'est fait entendre pour dire une vérité?

[1] « Nul ne peut croire sans avoir compris. » ABAILARD, *Introduction à la théologie*, vers 1120.

En reparaissant, l'esprit de justice et de raison amène des conséquences pratiques, et ce furent des légistes (*baillis royaux*) qui remplacèrent les barons pour rendre la justice; peu après, fut institué, à Paris, le premier Parlement[1], comme « *Cour du Roy,* » où l'on pouvait appeler de la première sentence.

Ces réformes, à leur tour, font naître l'institution des États-Généraux, tenus en 1302, dans l'église de Notre-Dame de Paris, et où furent appelés, avec les nobles et les évêques, les députés des universités et des communes. C'était une chose bien nouvelle et surprenante que de voir des manants assis à côté de leurs seigneurs et prenant part, avec eux, aux délibérations relatives aux affaires de l'État.

L'émancipation des communes venait de s'accomplir; les bourgeois et les artisans avaient juré en commun « de se donner les uns aux autres foi, force et ayde, » contre les barons qui les opprimaient. De ce serment était venue la constitution de la commune,

[1] Vers 1256.

qui assura la liberté et la sécurité matérielle aux habitants. Ils purent désormais augmenter leurs propriétés et les transmettre à leurs enfants, choses pour lesquelles ils n'avaient eu jusqu'alors aucune garantie : « Les intelligences ne concevaient alors rien de plus élevé, rien de plus désirable dans les conditions humaines, et l'on se dévouait pour obtenir, à force de peines, ce qui dans l'Europe actuelle constitue la vie commune, ce que la simple police des États modernes assure à toutes les classes de sujets, sans qu'il y ait besoin pour cela de chartes et de constitutions libres [1]. »

Dès qu'on fut engagé sur le terrain de la discussion, du droit et de la pensée, le moyen âge, délaissant l'obscurité et la force sous lesquels il avait vécu, était bien près de finir. C'est le temps où fut composée l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui contient une maxime favorable à la paix, en ce sens qu'elle contredit tous les préjugés reçus et en vertu desquels on n'était grand que par les armes : « *Ille vero magnus est, qui magnam caritatem habet.*

[1] Aug. Thierry, *Lettre* XIV[e], *sur l'Histoire de France.*

Celui-là est vraiment grand, qui a une grande charité [1]. »

Est-ce une réponse aux Chevaliers de Malte institués à la suite des croisades (d'abord sous le nom de Saint-Jean de Jérusalem, puis de Rhodes), qui avaient une façon particulière et bien étrange de comprendre le noble sentiment de la charité, eux qui, en entrant dans l'ordre, « faisaient vœu de tuer des Musulmans ou de les réduire en esclavage, *pour la gloire de Dieu?* » Le vent soufflait à l'extermination des infidèles, et, de plus, il faut se rappeler que, bien plus tard encore, le pape Jules II portait l'épée, commandait lui-même ses troupes, et qu'il monta à l'assaut à la prise de la Mirandole.

Il était réservé à la nation qui avait autrefois atteint un des plus hauts degrés de la civilisation, en Occident, de retrouver, la première, les voies qui allaient s'ouvrir afin de donner passage aux aspirations modernes. L'Italie n'a-

[1] « .... L'on tient cette maxime auguste,
Que jamais on n'est grand qu'autant que l'on est juste. »
BOILEAU, Sat. XI.

vait, pour ainsi dire, qu'à secouer la poussière de son sol, où dormaient ensevelis tant de glorieux ancêtres, pour en faire jaillir la nouvelle étincelle qui donnerait une seconde fois la lumière au reste de l'Europe. Tandis que la France, l'Allemagne et les autres pays à demi barbares n'étaient encore occupés que de guerres, elle les devançait en dédaignant les instincts grossiers, ou du moins, si elle en subissait l'influence, elle se livrait en même temps à des travaux intellectuels qui firent sa gloire.

Les arts ont eu l'honneur et l'heureuse fortune de lui fournir l'occasion de renouer la chaîne des connaissances humaines, rompue depuis le naufrage des sociétés antiques : on sait que la grande École de la Peinture italienne, la première et la plus noble entre toutes les autres, a eu pour point de départ la mosaïque byzantine, et certains ouvrages exécutés par des artistes grecs du Bas-Empire, appelés à Venise et à Florence.

Cimabue [1] s'inspirant de cette trace affai-

[1] Né à Florence, 1246-1310.

blie où s'était conservée la tradition plutôt matérielle que vivante des œuvres de l'antiquité, fut comme le précurseur de cette longue suite de Maîtres qui resteront illustres tant que le sentiment du beau sera tenu digne de respect parmi les hommes. Il était tout à la fois peintre, architecte, ingénieur, comme le furent, après lui, Léonard de Vinci, Michel-Ange et Raphaël, ces artistes incomparables, complets dans la plus large acception du mot. Giotto, son élève, va plus loin que lui, et, — ceci n'est pas son moindre destin, — il fut l'ami de Dante, ce génie prodigieux qui apporta le livre annonçant, en quelque sorte, les destinées de l'Italie.

La Divine Comédie contient l'indication, le levain, si l'on peut ainsi parler, de tout le mouvement philosophique qui va s'épanouir à dater de la Renaissance; elle est, pour ainsi dire, l'idéal de la justice entrevu à cette époque, et frappe de son châtiment, au nom de la raison représentée par Virgile, toutes les trahisons, toutes les forfaitures, et aussi toutes les fausses grandeurs, à l'égal des vices et des crimes. Elle place parmi les damnés enfoncés dans le sang

Alexandre, traité aussi très-durement par Boileau [1]; Denys de Syracuse, Pyrrhus, Attila et beaucoup d'autres conquérants, des guerriers et des tyrans cruels [2].

Quelle audace pour ces temps de ténèbres où la force était triomphante, et aussi quelle joie et quelle reconnaissance elle jette dans le cœur de tous ceux qui ont la foi de la Paix!

En se sentant soutenus par de tels génies, ils reprennent confiance dans la tâche entreprise « pour l'amour de l'humanité [3], » selon l'expression dont Molière, un des premiers, a fait usage, et ils chassent le découragement qu'inspire parfois l'indifférence des hommes pour leur propre cause.

L'influence de la Divine Comédie a été immense, et il est permis de la compter parmi les signes avant-coureurs de la Réforme. On dirait

[1] « . . . .
Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre,
Cherche parmi l'horreur, le tumulte et la guerre?
Possédé d'un ennui qu'il ne pouvait dompter,
Il craint d'être à soi-même et songe à s'éviter. »
Épître v^e^, voir aussi la Satire xi.

[2] « Ici est Alexandre et le cruel Denys, etc. »
DANTE, *Enfer*, chant xie.

[3] *Don Juan*, A. III, sc. iie.

que Michel-Ange l'a eue pour modèle, quand son libre génie a composé le Jugement dernier, cette page immortelle écrite sur la muraille de la chapelle Sixtine, comme une éloquente leçon.

Ce n'était pas assez encore, et il semble que pour répandre la connaissance de ce monument prodigieux et le rendre accessible à tous, l'Imprimerie, un de nos plus puissants auxiliaires, devait venir bientôt, et comme à point, pour lui donner des ailes !

Remarquons en passant le singulier destin de cette invention fameuse : elle sort d'un jeu, d'un passe-temps frivole, des cartes, en un mot. On les fit d'abord à la main, c'étaient des dessins grossièrement enluminés; puis pour l'amusement d'un roi en démence [1], on les perfectionna; on trouva le moyen de les obtenir à l'aide de la gravure sur bois, parce que leur usage devenait plus général.

De là vint la première imagerie [2], et, à la

[1] CHARLES VI.

[2] Le premier livre orné de gravures sur bois fut publié à Rome en 1467, bien que l'invention de cet art paraisse appartenir aux Allemands.

DEFER, *Catalogue général, Estampes,* tome I[er], page 328.— PASSAVANT, I, 126.

suite de recherches et de travaux faits dans ce sens, est née l'*Imprimerie* [1].

Elle va faire revivre les chefs-d'œuvre du passé, et solliciter en même temps de nouveaux efforts; elle les divulgue, elle les jette au vent dans toutes les directions. Mais ce n'est pas tout de porter, de répandre au loin la pensée, ce n'est rien, tant qu'elle ne sera point affranchie de la domination théocratique qui a pesé sur le moyen âge; l'imprimerie, étant trouvée, devient son instrument matériel, et la Réforme lui apportera un trésor bien autrement précieux, la Liberté. Nous n'aurions garde d'oublier que nous lui devons de pouvoir solliciter les convictions en faveur de la Paix.

[1] 1436, GUTENBERG, FAUST, SCHŒFFER. On croit qu'elle était connue des Chinois depuis cinq siècles.

CHAPITRE IV.

DE LA RENAISSANCE AU XVIIIe SIÈCLE.

Les allures guerrières de la papauté brillaient encore, lorsque Luther introduisit la lutte dans le domaine des idées. La révolte de ce moine équivaut à la déclaration d'indépendance de l'esprit humain, qui veut réaliser l'aspiration d'Abailard : comprendre pour croire. C'est le triomphe définitif de ce besoin de la raison qui avait suscité déjà bien des tentatives infructueuses, et même de grandes agitations sans produire des résultats complets, depuis Arius, qui s'éloigna de l'Église primitive au troisième siècle, jusqu'à Jean Huss, brûlé à Constance pour cause d'hérésie, cent deux

années avant les célèbres *Propositions* de Luther [1].

Avec ce dernier, le libre examen, proscrit depuis l'antiquité, prenait enfin son droit de cité dans le monde ; l'histoire, la philosophie, aussi bien que le vaste champ de la science, lui furent ouverts. Luther, à la vérité, n'avait pas été seul à fomenter ce grand mouvement, et si les esprits étaient mûrs pour la Réforme, d'autres écrivains éminents avaient contribué à ce résultat.

Au premier rang parmi eux, il convient de placer Érasme [2], qui, dans son livre de l'*Éloge de la Folie*, parle des rois et des papes avec une liberté d'allures qui n'a pas été dépassée. Sans toucher à la partie politique de cet ouvrage, nous devons citer ici le passage relatif à la guerre, où la Folie parle ainsi :

« Pour vous faire voir que tout ce qu'il y a parmi les hommes d'éclatant, d'illustre et d'estimé, vient de moi, commençons *par la Guerre*. On ne saurait disconvenir que ce grand art ne soit la source des actions les

[1] En 1517.
[2] 1467-1536.

plus renommées : *ce n'est pourtant qu'une folie.*

« Deux partis se battent, Dieu sait pour quelles raisons, et tous les deux remportent bien plus de mal que du bien de leur animosité. Quoi de plus absurde! Quoi de plus fou! Ceux qui périssent à la guerre, on les compte pour rien. De plus, lorsque les armées sont en ordre de bataille, et que l'air retentit du bruit des trompettes et des tambours, dites-moi, je vous prie, quel service peuvent rendre alors ces sages [1] qui, épuisés par l'étude et la méditation, jouissent à peine d'une vie que leur sang dénué de sucs nourriciers rend infirme et languissante? Ce sont ces hommes épais et matériels, robustes et hardis, mais peu spirituels, ce sont eux qu'il faut pour le combat; ne faisait-il pas beau voir Démosthène sous le harnais? Dès qu'il aperçut l'ennemi, il jeta son bouclier et s'enfuit à toutes jambes; aussi lâche soldat qu'il était excellent orateur.

« Mais la guerre, direz-vous, exige une

[1] Suivant ARISTOTE, un sang épais produit la force, un sang subtil produit l'esprit et la faiblesse du corps.

extrême prudence. Oui, dans les généraux ; encore est-ce une prudence particulière au métier des armes, et qui n'a rien de commun avec la sagesse philosophique. A cela près, les parasites, ceux qui trafiquent des attraits du sexe, les voleurs, les meurtriers, les banqueroutiers et généralement tous ceux qu'on nomme la lie du genre humain, peuvent s'immortaliser par la valeur ; ce qui ne convient nullement aux hommes appliqués aux sciences [1]. »

Machiavel, qui vivait à la même époque, se prononce à la manière habituelle des politiques, c'est-à-dire en raison des circonstances, tantôt pour et tantôt contre la guerre. Dans le *Traité de la République*, il se montre partisan des milices nationales [2], ce qui était alors une nouveauté, surtout en Italie, où les armées n'étaient composées ordinairement que de mercenaires. Il conseille aussi de faire la guerre rapidement pour empêcher le ravage des terres, et dit que « la république romaine, en terminant promptement chaque campagne,

[1] Érasme, *Éloge de la Folie*, édit. de 1757, p. 44.
[2] Chap. xviii.

augmenta sa richesse et sa puissance [1]; » et plus loin, « la prolongation du régime militaire fit perdre à Rome sa liberté, et entraîna avec le temps la perte de cette République [2]. » Dans cet ouvrage, il semble opposé à la guerre; mais, dans le livre intitulé *le Prince*, nous le trouvons en contradiction, peut-être plus apparente que réelle, avec l'idée qu'il a soutenue d'abord; en disant que « les princes doivent faire de l'art de la guerre leur unique étude et leur seule occupation [3], » il est permis de supposer qu'il a voulu constater seulement que ceux qui gouvernent, emploient surtout le moyen des armes, car il est difficile d'admettre qu'un esprit aussi fin se déclarât, en principe, le partisan de la violence.

Rabelais, en maint endroit, manifeste beaucoup plus franchement le sentiment d'ironie qu'il éprouve pour la guerre : « Que prétendez-vous par ces belles conquêtes? Quel sera la fin de tant de travaux et traverses?—Sera, dit Picrochole, que nous retournés, reposerons à

[1] Chap. LIII.
[2] Chap. LXXXV.
[3] *Du Prince*, chap. X.

nos aises. — Et si, par cas, n'en retournez? Car le voyage est long et périlleux. N'est-ce mieux que dès maintenant nous reposions sans nous mettre en ces hasards [1]? » N'est-ce pas dire : Refaites la paix avant d'entrer en campagne et mettez-vous d'accord tout de suite, car, après les coups, il faudra bien revenir à une entente et vous aurez souffert une foule de maux? « Homère, en son *Iliade*, les bons princes et les grands roys appelle *ornateurs de peuples*.... nous enseignant que les termes, frontières et annexes des royaumes, convient en paix, amitié, débonnaireté, garder et régir, sans ses mains souiller de sang et pillerie [2]. »

Les exemples que nous venons de donner montrent que le sens du mouvement littéraire le plus élevé de l'époque, est déjà opposé à la force ; elle peut encore inspirer de la crainte, mais on n'y croit plus comme principe, et on l'attaque par la raillerie, forme qui précède celle de la discussion sérieuse.

Dans la science, la méthode expérimentale

[1] GARGANTUA, chap. XXXIII.
[2] PANTAGRUEL, liv. III, chap. Ier.

de Bacon, les travaux de Galilée, d'Harvey, de Descartes et de tant d'autres hommes illustres qui se sont succédé dans la recherche de la vérité, sans tenir compte des idées toutes faites imposées par la routine ou par la tradition, ont aussi leur point de départ dans le souffle nouveau inspiré par la Réforme.

Son action eût été encore plus grande et plus complète, si elle avait possédé le sentiment des arts, cette fleur exquise dont le parfum charme la vie; mais Luther a enveloppé dans sa colère les splendeurs de Rome avec les excès de la papauté. Il n'a pas compris les œuvres merveilleuses des maîtres; et ses sectateurs, en haine du luxe et des pompes du culte catholique, se firent iconoclastes, par piété, comme de simples barbares; on doit donc les blâmer, quand on déteste tous les genres de violence, au nom du goût outragé, et du regret qu'inspire la destruction d'une foule de monuments précieux.

La guerre, sans trouver un aliment nouveau pour elle dans les controverses religieuses qui lui avaient fourni dans tous les temps l'occasion d'accomplir son œuvre terrible, a été

ravivée en Europe par cette cause, et pendant bien longtemps. La raison philosophique de l'histoire, ne peut-on pas dire la tolérance? — cette vertu moderne si favorable à la Paix, — ne s'est dégagée que plus tard, comme une conséquence de la critique libre, aussi bien que la libre opinion qui allait s'étendre désormais sur toutes choses.

On sait les agitations qui suivirent la Réforme; elles mirent des deux côtés les armes dans les mains, et il est à remarquer que les guerres religieuses soulèvent d'ordinaire plus de passion que les autres luttes, à cause du fanatisme, — une sorte de folie, — qui anime les combattants et augmente leur fureur. Mais puisqu'elles ont disparu sous l'influence de la raison et de la philosophie, ces discordes sanglantes sont elles-mêmes un argument en faveur de notre cause : elles fournissent la preuve que les hommes, après s'être égorgés pendant si longtemps à l'occasion de leur foi, et en croyant être agréables à Dieu, ont su enfin écarter d'eux cette source de violence et peuvent vivre désormais côte à côte sans se tuer, sans même se haïr, à propos

de questions qui touchent à la liberté de conscience.

Nous avons vu avec joie des hommes éminents, réunis au nom de l'amour de la paix, se prêter un mutuel concours, quoiqu'ils fussent de croyances différentes, et donner l'exemple salutaire de la concorde afin de repousser la guerre, l'ennemi commun de l'humanité [1]. Il n'y aura donc plus de sang versé par suite des querelles religieuses, au moins en Europe, et c'est un point capital, une grande conquête pour notre idée, quand on considère l'importance qu'elles ont eue dans les dissensions qui ont troublé la Paix.

Sans vouloir évoquer des souvenirs pénibles et irritants, comme la Saint-Barthélemy, par exemple, notre devoir nous commande, pour présenter les faits avec quelque exactitude dans cette revue sommaire, de signaler une partie des dures violences qui furent exercées contre l'hérésie nouvelle dans les temps qui suivirent son apparition.

L'Église, tant persécutée à son berceau, em-

[1] Voir le compte rendu de la deuxième assemblée générale de la Ligue de la Paix, le 24 juin 1869.

ploie à son tour les armes, et il est triste de penser qu'à l'époque où vivait Bossuet, les dragons eurent plus de part au triomphe du Catholicisme que la voix éloquente du grand prélat. Après les massacres accomplis dans les Cévennes, où cent mille hommes avaient péri, dont « le dixième par le feu, la corde ou la roue[1], » il annonce à Louis XIV que l'unité de la religion était rétablie dans son royaume. L'Église, par la bienveillance du roi, ou plutôt, — pourquoi ne pas le dire? — par celle de madame de Maintenon, avait tout en mains, et les armées étaient à son service; il fallait bien rendre grâces au maître qui avait prêté ses dragons pour ramener au bercail les brebis égarées!

Écoutons, en gémissant, les flatteries de Bossuet à cette occasion; elles témoignent que les mauvaises causes ne peuvent inspirer qu'un langage servile, encore qu'il soit revêtu des apparences de la grandeur : « Publions ce miracle de nos jours; faisons-en passer le récit aux siècles futurs! Prenez vos plumes sacrées, vous qui composez les

[1] Le comte DE BOULAINVILLIERS.

annales de l'Église... hâtez-vous de mettre Louis avec les Constantin et les Théodose. L'univers étonné voit dans un événement si nouveau la marque la plus assurée comme le plus bel usage de l'autorité, et le mérite du prince plus reconnu et plus révéré que son autorité même. Touchés de tant de merveilles, épanchons nos cœurs sur la piété de Louis.

« Poussons jusqu'au ciel nos acclamations; et disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les six cent trente pères dirent autrefois dans le concile de Chalcédoine : « Vous avez affermi la foi, vous avez « exterminé les hérétiques : c'est le digne ou« vrage de votre règne; c'en est le propre ca« ractère. Par vous l'hérésie n'est plus : Dieu « seul a pu faire cette merveille. Roi du ciel, « conservez le Roi de la terre; c'est le vœu des « Églises, c'est le vœu des Évêques[1]! »

Quelle douleur de trouver si peu de cœur et tant de basse flatterie sous ces phrases sonores! A la vérité, Bossuet jugeait autrement

[1] Oraison funèbre de Michel Le Tellier.

la guerre, avec sa conscience d'historien, et quand il était désintéressé, car il dit également :

« C'est en vain que Dieu défendit, aussitôt après le déluge, de verser le sang humain. Ce fut après le déluge que parurent ces ravageurs de provinces que l'on a nommés conquérants, qui, poussés par la seule gloire du commandement, ont exterminé tant d'innocents. . . . .

« Depuis ce temps, l'ambition s'est jouée sans aucune borne de la vie des hommes. Ils en sont venus à ce point de s'entre-tuer sans se haïr : le comble de la gloire et le plus beau de tous les arts, a été de se tuer les uns les autres [1]. »

Comment concilier ces deux opinions si extrêmes, si opposées ? Nous voudrions pouvoir affirmer que Bossuet avait plus de penchant pour la seconde que pour la première, mais nous ne l'osons pas. Il n'est pas le seul d'ailleurs, parmi les catholiques zélés, qui ait soutenu des doctrines favorables à la guerre ; nous les retrouvons notamment dans les écrits de Joseph de Maistre.

Elles viennent du philosophe anglais Hob-

[1] *Discours sur l'Hist. universelle*, IIe partie, § 1er.

bes, qui ne reconnaît que la force, et soumet tout au Prince qui en dispose. M. de Maistre est aussi dur en ses jugements, aussi faux, en dehors de la charité chrétienne, et pour tout dire, dans la méchanceté, à force d'aveuglement. Perdu dans des arguties d'école, il n'a plus aucune notion de la nature ni de ses lois : Il veut « que la guerre soit divine [1], » et cela ne lui suffit pas encore, il faut « que la terre entière soit continuellement imbibée de sang ; elle n'est qu'un immense autel où tout ce qui vit doit être immolé sans fin [2]. »

Quel triste raisonnement, si l'on peut donner ce nom à une divagation cruelle, et combien l'idée religieuse tourne facilement en passion pour obscurcir la vérité en voulant justifier, au moyen de l'intervention divine, les actes les plus barbares ! L'auteur de cette théorie qui excuse le sang versé, n'a pas compris que la nature a seule la mission d'accomplir son œuvre, et que si l'homme veut s'en charger, il va contre la loi qui régit l'univers.

[1] *Soirées de Saint-Pétersbourg*, T. II, p. 33.
[2] *Id.*, *id.*

Nous n'entreprendrons pas la réfutation d'une pareille doctrine, après ce qui en a été dit par le R. P. Ch. Perraud [1]. Elle est condamnée par la morale comme par la religion, et ne saurait plus se relever jamais dans l'esprit des hommes de cœur. Pour plus de sûreté, nous conseillons à ceux qui conserveraient quelque doute, de revoir, dans Montaigne, ce qu'il pense de la guerre civile, qui désolait la France, de son temps. Son argumentation peut s'appliquer à la guerre en général, car le théâtre du carnage a beau être parfois chez l'ennemi, c'est toujours chez quelqu'un, et les effets n'en sont pas moins déplorables.

Nous aurons aussi pour auxiliaire un des premiers écrivains de la même époque, Michel Cervantès, que nous avons déjà trouvé parmi les adversaires de l'esclavage [2]. Dans son drame de *Numance*, il dit : « Le monde est mené par la destinée, et la guerre est la servante de la destinée; derrière elle, marchent la faim, squelette pâle, et la maladie qui se

[1] Voir l'*Évangile de la Paix*, p. 15 et suivantes.
[2] Voir p. 50.

traîne sur des béquilles; plus loin sont la fureur et la rage qui se dévorent elles-mêmes....

« Tourne les yeux de ce côté, et tu verras brûler les toits élevés des villes. Écoute les gémissements qui sortent de toutes les poitrines; entends la voix et le lamentable tumulte de ces belles femmes, qui, à demi mortes sous la cendre et le feu, oublient père, ami, amour et prière... etc. » Le poète qui expose de telles scènes, n'a-t-il point pour but de les faire haïr? Autrement quelle raison le porterait à mettre devant les yeux du public ces actes horribles de meurtre et de carnage? le cœur de l'artiste[1] ne saurait s'y complaire, et sa plume se refuserait à les écrire.

Si nous interrogeons Shakespeare, dont le génie a soulevé en passant une foule de

[1] Ce mot nous rappelle les nobles pensées exprimées par P.-P. RUBENS, lorsqu'il était ambassadeur : « Malgré le plaisir que me fait éprouver la naissance de notre prince d'Espagne, je dois avouer que la nouvelle de notre trêve ou paix m'en ferait éprouver beaucoup plus que toutes les affaires du monde... »

Lettre à Gevaërts, 23 nov. 1639, citée dans l'*Histoire des plus Célèbres Amateurs*, par J. DUMESNIL, T. V, p. 312.

problèmes philosophiques, parfois crûment, mais avec une hardiesse étrange, il répondra, plein d'ironie : « Nous marchons pour conquérir un bout de territoire, dont l'acquisition nous donnera de la gloire sans profit. — Je ne le prendrais pas à ferme pour cinq ducats; et si on venait à le vendre, la Norwége ou la Pologne n'en retireraient pas davantage. — Deux mille âmes et vingt mille ducats ne suffiront pas pour trancher cette question futile [1].... »

Mais pour être tout à fait certains d'avoir un défenseur convaincu de notre cause, et chez lequel on sente le cœur, interrogeons Fénelon : « Lorsque tout est en feu par la guerre, les lois, l'agriculture, les arts languissent. Les meilleurs princes même, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolérer la licence et de se servir des méchants. Combien y a-t-il de scélérats, qu'on punirait pendant la paix, et dont on a besoin de récompenser l'audace dans le désordre de la guerre! Jamais aucun peuple n'a eu

[1] HAMLET, A. IV, sc. IV.

un roi conquérant, sans avoir beaucoup souffert de son ambition. Un conquérant enivré de sa gloire ruine presque autant la nation victorieuse que les nations vaincues [1]. »

Ne peut-on pas dire que ces deux dernières phrases s'appliquent aussi bien à Napoléon Ier qu'à Louis XIV, dont la gloire militaire a été si fatale à la France ? Pour être plus explicite encore contre la violence, Fénelon ajoute ces belles paroles : « La paix est plus douce que tous les fruits.... Nous avons horreur de cette brutalité qui, sous les beaux noms d'ambition et de gloire, va follement ravager les provinces, et répand le sang des hommes qui sont tous frères. Ce que nous estimons, c'est la santé, la frugalité, la liberté, la vigueur de corps et d'esprit ; c'est l'amour de la vertu ;... le courage pour dire toujours hardiment la vérité, l'horreur de la flatterie [2]. »

Nous avons dit que l'élément religieux, à notre époque, ne fournissant plus de contingent à la guerre, c'est une cause de moins pour les conflits qui surgissent entre les hom-

[1] TÉLÉMAQUE, liv. V.
[2] *Id.*, liv. X.

mes. Il y en a une autre encore presque aussi importante à noter : elle vient de l'unité territoriale accomplie dans les monarchies européennes, depuis que les Rois, dominant la féodalité, ont concentré dans leurs mains un pouvoir appliqué à de grands États, au détriment de la noblesse, qui autrefois en avait sa part ; telle fut, pour prendre un exemple, l'œuvre de Richelieu.

Lorsque le sceptre fut assez puissant pour commander à tous, on ne vit plus, comme au moyen âge, la guerre exister de château en château, d'une ville à l'autre, de province à province. Elle entre alors dans la période où elle abandonne les conditions de son existence ancienne ; le Roi et la nation peuvent seuls prendre les armes, et cette faculté est interdite aux plus grands seigneurs ; ceux qui oseraient y recourir se mettraient en état de révolte contre la couronne.

Par ce fait, la Paix gagne du terrain et devient possible dans l'ensemble d'un État, d'une nation, et nous la trouvons établie, dans notre pays, depuis les Flandres jusqu'à la Provence, quand même la France est en hostilité

avec ses voisins. C'est là un large espace perdu pour la guerre, ou plutôt, pour parler un langage presque géométrique et qu'on souhaiterait de rendre aussi exact que celui de la science, les causes multiples qui pouvaient la faire naître dans cent lieues carrées se réduisent à une unité; si bien qu'un grand nombre de centres qui lui étaient ouverts autrefois, à chaque instant, n'existent plus pour elle.

Nous pouvons donc mesurer ici le progrès sensible accompli en principe par l'idée de la Paix sur le chemin parcouru, et qui doit la conduire finalement à la suppression des combats. Si vastes que soient encore les champs de la guerre, elle n'est déjà plus le fait de l'individu, mais bien celui d'un peuple qui en use comme sanction du droit, — au moins on le lui dit, — et ne souffre plus que des centaines d'incendies particuliers soient allumés sur son territoire.

Il ne reste plus qu'à se demander si ce mode nouveau de restreindre l'emploi de la force, possible sur une surface donnée, ne pourrait pas être appliqué à une plus grande étendue? Pour nous, le problème n'est pas douteux, en

vertu de cet axiome qui veut qu'un calcul vrai dans chacune de ses parties, de ses détails, implique nécessairement l'exactitude de l'opération générale. L'exécution seule reste douteuse, par suite des difficultés que présente toute œuvre humaine; celle-ci surtout, qui touche à tant d'intérêts, de passions, de vanités qui ne s'éteindront jamais. Nous espérons seulement qu'elles se placeront ailleurs que dans la guerre.

On objectera les différences de race, de langage, de nationalité, mot fort à la mode présentement ; la réponse est facile : Ces conditions sont différentes chez un Alsacien et chez un habitant de la Gascogne; pourtant, tous les deux sont Français à présent, citoyens de la même patrie [1] et soumis aux mêmes lois, quelles que soient d'ailleurs leurs coutumes particulières. Il ne convient pas, d'après cela, d'accorder trop d'importance à ces objections,

[1] L'un des deux ne l'est plus aujourd'hui, au moins de fait, mais toujours de cœur. La force victorieuse doit se contenter des apparences, car son action ne s'étend pas sur la volonté, sur les sentiments; elle possède seulement le corps, non pas l'âme.

Note écrite après la guerre avec la Prusse.

tout en reconnaissant qu'il existe certaines affinités, et des répulsions marquées, comme entre les Italiens et les Allemands ; comme les tronçons de la Pologne brisée, qui se révoltent périodiquement contre la Russie et ne veulent pas consentir à n'être plus un peuple.

La guerre, quoique restreinte dans ses causes, n'en a pas moins de terribles effets, et il est triste de penser qu'elle peut être déchaînée par la seule volonté d'une douzaine de personnes qui dirigent les affaires de l'Europe, sans que, le plus souvent, les peuples aient été consultés. Sur ce point nous ne pouvons exprimer qu'un regret, sans discuter les systèmes politiques en présence, car nous serions entraînés à exposer des vues qui ne rentrent pas dans le cadre de ce travail. Faisons d'abord détester la guerre, et, si l'opinion entre dans cette voie, les moyens d'empêcher la suprématie des « héros sonores[1] » ne manqueront pas ; tâchons de persuader aux nations, selon le dire de Cyrano Bergerac, « qu'un « honnête homme est citoyen du monde et « que sa patrie est partout, » sorte de para-

[1] VICTOR HUGO, *Shakespeare*.

phrase du mot célèbre de Cicéron : « J'ai « deux patries, Rome et l'Univers ! »

N'est-ce pas reconnaître et appeler les rapports égaux, la fraternité entre les hommes et, par suite, l'apaisement des discordes qui les agitent ? Dieu a-t-il marqué des frontières entre eux ?

. . . .

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse ;
« Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
« D'un globe étroit divisez mieux l'espace ;
« Chacun de vous aura place au soleil.

. . . .

« Chez vos voisins vous portez l'incendie ;
« L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés ;
« Et quand la terre est enfin refroidie,
« Le sol languit sous des bras mutilés.
« Près de la borne où chaque État commence,
« Aucun épi n'est pur de sang humain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main [1]. »

Trois hommes supérieurs avaient déjà été, autrefois, les interprètes de ce besoin de rapprocher les nations et de leur éviter les maux de la guerre : Sully, le premier, avait pressenti

[1] BÉRANGER.

une sorte de confédération universelle; l'abbé de Saint-Pierre fit un projet complet pour assurer la Paix générale; et Kant, un essai philosophique sur la Paix perpétuelle. Auparavant, Leibnitz avait déjà tenté, de concert avec Bossuet, de réunir les cultes Catholique et Protestant, de même qu'il avait voulu créer une langue universelle pour la facilité des relations internationales. Ces idées n'étaient que le développement de certains axiomes du Droit des gens, dont Grotius avait posé les bases, afin de diminuer les dévastations de la guerre [1]. C'est un nouveau pas de fait dans le champ étroit de la raison.

Il n'était pas donné à ceux qui les premiers ont flétri la guerre, d'apercevoir le but vers lequel nous marchons sous leurs auspices; il se trouvait placé trop loin de leur vue, et comme perdu dans un nuage qu'aucun œil humain ne pouvait encore percer. Ce n'est qu'à partir de la seconde moitié du dix-septième siècle que le voile qui couvrait la grande figure idéale de la Paix commence à tomber.

[1] *De Jure belli et pacis*, 1624. — *Mare liberum*, 1608.

La littérature de cette époque, presque tout entière, exprime son horreur pour l'effusion du sang; et il faudrait citer un grand nombre d'auteurs pour avoir une appréciation juste de l'opposition qu'ils firent à la guerre, au moins en théorie. Sans donner tous les extraits de leurs écrits qui rentreraient dans notre sujet, nous ne pouvons pas refuser d'écouter Corneille et quelques autres des plus grands, parmi ses contemporains :

« Les fleuves teints de sang, et rendus plus rapides
« Par le débordement de tant de parricides,
« Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
« Sur ces champs empestés confusément épars;
« Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes
« Que la nature force à se venger eux-mêmes,
« Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
« De quoi faire la guerre au reste des vivants,
« Sont les titres affreux dont le droit de l'épée
« Justifiant César a condamné Pompée [1]. »

Racine était animé des mêmes sentiments, et son fils a pris soin de nous les faire connaître :

[1] CORNEILLE, *la Mort de Pompée*, A. Ier, sc. 1re.

« Mme de Maintenon l'entretenait un jour de la misère du peuple ; il répondit qu'elle était une suite ordinaire des longues guerres, mais qu'elle pourrait être soulagée par ceux qui étaient dans les premières places, si on avait lieu de la leur faire connaître. Il s'anima sur cette réflexion. Mme de Maintenon lui dit qu'il devait méditer ses observations et les lui donner par écrit. Il remit à Mme de Maintenon un mémoire aussi solidement raisonné que bien écrit[1]. »

C'est ce mémoire qui fut la cause de la disgrâce de Racine, et dont il prit un si profond chagrin que sa santé, déjà ébranlée, ne s'en releva pas. Le roi parut désapprouver qu'un homme de lettres se mêlât de choses qui ne le regardaient pas. Il ajouta même, non sans quelque air de mécontentement : « Parce qu'il « sait faire parfaitement des vers, croit-il tout « savoir ? Et, parce qu'il est grand poëte, veut-il « être ministre[2] ? » Telle est l'opinion de Louis XIV, le protecteur des lettres, qu'il ne considérait peut-être au fond que comme un

[1] RACINE fils, *Mémoires sur la vie de J. Racine.*
[2] *Id., ut supra.*

magnifique ornement de plus dans les splendeurs de sa cour.

De leur côté, les rimeurs en usaient parfois bien librement avec les porteurs de couronnes, témoin Boileau, que nous citerons encore, afin de lui conserver sa place au milieu de ses pairs :

« Rassemblez à la fois Mithridate et Sylla ;
« Joignez-y Tamerlan, Genséric, Attila :
« Tous ces fiers conquérants, rois, princes, capitaines,
« Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois d'Athè-
« Qui sut pour tous exploits, doux, modéré, frugal, [nes[1]
« Toujours vers la justice aller d'un pas égal[2]. »

L'auteur des *Provinciales* est encore plus net, si c'est possible, dans son ironie souveraine : « Se peut-il rien de plus plaisant qu'un homme ait droit de me tuer parce qu'il demeure au-delà de l'eau, et que son prince a querelle avec le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui ?

— Pourquoi me tuez-vous ?

— Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de

[1] SOCRATE.
[2] Satire XI[e].

l'autre côté de l'eau? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, cela serait injuste de vous tuer de la sorte, mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste [1]. » Cette phrase est admirable, elle résume en quelques mots à peu près tout ce qu'on peut dire de la guerre, et la vérité qu'elle porte est hors de l'atteinte de tous les canons de la terre,

« D'une pernicieuse et maudite science
« Fille du Styx, et mère des héros [2]. »

On le voit, tous les grands génies se rencontrent dans un égal sentiment de répulsion contre la force ; à leur insu, ils subissent une influence qui, pour être latente, n'en est pas moins vigoureuse, et, formés par la nature pour tenir le flambeau qui éclaire, pour marcher en tête des autres hommes, ils obéissent à ce courant de la Raison qui se créait des défenseurs. Chaque jour ils deviennent plus nombreux, parce qu'après sa période d'incubation, l'idée

[1] Pascal, *Pensées*, Art. VI, 9, et IX, 3.
[2] La Fontaine, liv. X, f. 1re.

de la concorde prend sa place à la lumière.

Ceux qui osent ainsi se déclarer en sa faveur se nomment La Bruyère [1], Molière [2], Fontenelle [3] et bien d'autres qu'il faudrait ajouter à la liste des orateurs de cette noble cause. Mais il faut se borner ; aussi bien, nous arrivons au dix-huitième siècle, qui est comme la moisson des épis excellents semés dans le cours des siècles précédents; les gerbes seront plus abondantes, partant, chacun y trouvera plus facilement cette nourriture de l'esprit, aussi nécessaire à l'humanité que les aliments du corps, et plus fortifiante quand elle est saine.

[1] Voyez les *Caractères*. Éd. Didot, 1813, p. 147 et suiv.
[2] *Le Bourgeois gentilhomme*, Sc. II[e].
[3] *Pluralité des mondes*, III[e] Soirée.

CHAPITRE V.

DU XVIII[e] SIÈCLE A LA FIN DE NAPOLÉON I[er].

Dans la recherche éternelle de la vérité, les forts se servent du passé à la manière des lutteurs qui se reposent un instant contre une colonne, afin de mieux s'élancer en avant. Il importe peu que leur pensée, plus hâtive que celle de leurs contemporains, comme on voit, sur un arbre, certaines fleurs paraître avant toutes les autres, ne soit pas appliquée, et parfois pas même comprise de leur vivant; si elle est bonne, elle aura son heure, car le temps arrive toujours.

Cette remarque nous est suggérée par le spectacle du mouvement philosophique qui

s'est produit, à partir de Montesquieu, alors que la plupart des écrivains français mettent la belle forme acquise par notre langue au service des idées nouvelles, pour les propager, et attirer les regards vers un horizon encore lointain, mais qui commence à s'éclairer; c'est une époque singulière d'élégance, de plaisirs, de grâces, de courtoisie dont la guerre voulait prendre sa part, cherchant à cacher sous des parfums [1] son odeur de cadavre [2], tandis que la pensée agitait les plus graves problèmes dans les salons, au milieu de femmes élégantes, et préparait des révolutions jusque dans les petits soupers galants des grands seigneurs.

Peu d'années après la mort de Louis XIV, quand le siècle prend, pour ainsi dire, possession de lui-même, la génération des nouveaux écrivains débute par une œuvre de merveilleuse raillerie, les Lettres Persanes [3],

[1] A la bataille de Fontenoy, le comte d'Auteroche, s'adressant aux Anglais, aurait dit : « A vous, Messieurs, le premier feu. » Ce mot a été souvent attribué, tantôt au maréchal de Saxe, tantôt au duc de Richelieu.

[2] Il y avait un parfum à la mode pour chaque campagne, on la faisait à l'iris ou à la marjolaine.

[3] Publiées en 1723.

où Montesquieu attaque, non-seulement les travers de son temps, mais où il traite aussi les questions les plus sérieuses : « Il faut voir si celui à qui on déclare la guerre mérite la mort. Car, faire la guerre à quelqu'un, c'est vouloir le punir de mort. . . . .

« Il n'y a point de justice de faire la guerre pour les querelles particulières des princes. On dirait qu'il y a deux justices toutes différentes.... l'une qui règle les affaires des particuliers, qui règne dans le droit civil ; l'autre qui règle les différends qui surviennent de peuple à peuple, qui tyrannise dans le droit public ; comme si le droit public n'était pas lui-même un droit civil, non pas à la vérité d'un pays particulier, mais du monde. » Ce qui veut dire que la politique ne tient pas compte du droit, nous ne le savons que trop : « Vous tuez un homme, on vous guillotine. Mais, avec une conviction gouvernementale quelconque, vous tuez cinq cents hommes, on respecte le crime politique[1]. »

Tout l'esprit français du siècle dernier gravite entre Montesquieu et Voltaire ; ils résu-

[1] BALZAC, *la Haute Banque*, p. 61.

ment le clavier entier de la pensée, depuis l'ironie subtile, l'esprit le plus fin, jusqu'aux conceptions intellectuelles les plus hautes, et quelle que soit la formule de chacun, la conclusion reste invariablement la même : l'émancipation des hommes, l'apaisement de leurs discordes et l'amélioration de leur sort, qui laisse encore tant à désirer.

« .... Nous ne connaissons rien que d'hier; mais dans cet hier, tout est horreur. On s'est égorgé d'un bout de la terre à l'autre, et on a été assez imbécile pour donner le nom de grands hommes, de héros, de demi-Dieux, de Dieux même, à ceux qui ont fait assassiner le plus grand nombre des hommes, leurs semblables [1]..... Les puissants traitent les faibles comme des troupeaux dont on vend la laine et la chair. Un million d'assassins enrégimentés, courant d'un bout de l'Europe à l'autre, exerce le meurtre et le brigandage avec discipline, pour gagner son pain, parce qu'il n'a pas de métier plus honnête [2].

« Savez-vous bien par exemple qu'à l'heure

[1] Voltaire, *Contes*, *Jenni*, Éd. Didot, p. 134.
[2] *Id.*, *Candide*, p. 259.

que je vous parle, il y a cent mille fous de notre espèce, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'uu turban, ou qui sont massacrés par eux, et que presque par toute la terre, c'est ainsi qu'on en use de temps immémorial[1] ? »

Plût à Dieu que la suppression de la guerre fût seulement une affaire de costume, et qu'il suffît de donner aux soldats des différentes nations le même chapeau ou le même turban ! On serait, à la vérité, assez embarrassé pour distinguer ceux qu'on nomme les ennemis, pour les reconnaître et les combattre, si les choses se passaient de la sorte ; d'ordinaire, en effet, on vise ou l'on perce de sa baïonnette l'habit rouge ou l'habit gris, et si tous étaient de la même nuance, cela gênerait fort dans les batailles, car les positions des adversaires sont indiquées justement par la couleur des bataillons, et si l'on suppose une mêlée d'hommes vêtus pareillement, où frapper ? il devient difficile de savoir quel est l'ami, quel est l'ennemi.

Il y a dans les lettres de Voltaire et dans ses autres ouvrages, bien des endroits qu'il

[1] VOLTAIRE, *Micromégas*, p. 174.

faut relire sur le sujet de la guerre. Mais croit-il qu'élle va cesser un jour? à cet égard sa conviction paraît douteuse, et il semble se moquer de cette folie, qui « dure de temps immémorial », comme d'une autre, parmi celles dont les hommes sont attaqués, et sans avoir la confiance qu'ils puissent en guérir.

Nous appuyant sur la belle maxime de J.-J. Rousseau : « L'homme originel s'évanouit par degrés[1], » nous dirons que nous sommes un autre être que celui qui vivait dans les premiers âges; que la civilisation, qui a bien ses maux, ne conduira sans doute pas cet être transformé à la perfection morale, puisque ses passions restent les mêmes, mais on est forcé de reconnaître qu'il a accompli certains progrès incontestables; pour en amener de nouveaux, il convient de travailler sans cesse à l'amélioration de l'individu; « c'est l'instituteur et non plus le canon qui sera désormais l'arbitre des destinées du monde[2]. » Quand les hommes seront assez instruits pour se deman-

[1] *De l'Inégalité parmi les hommes.* — Cette pensée est comme une prévision du système de Darwyn.

[2] Lord Brougham.

der pourquoi on les fait s'égorger, le plus souvent ils ne voudront plus prendre les armes [1].

La conscience alors sera autre que celle qui existe aujourd'hui, car elle est autant le résultat d'une bonne éducation que du caractère naturel ; elle tient aussi des temps, des lieux, de la civilisation où l'on vit, de même qu'elle se complète plus tard par le jugement, qui n'est lui-même que la comparaison réfléchie des faits et des idées. Il serait hardi de soutenir que la conscience est une et absolue, identique et universelle; autrement, de quelle façon expliquer ces inégalités, ces dissemblances qui se rencontrent partout dans l'appréciation de faits semblables accomplis dans le même temps ? On peut affirmer que la conscience d'un Chinois n'est pas, en tout, semblable à celle que nous avons en Europe, sauf peut-être à l'égard de certains actes, du meurtre et du dol, par exemple, parce qu'ils sont proscrits par les lois de toutes les socié-

[1] « Sommes-nous des soldats qui tuent et se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? Je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche. »

BEAUMARCHAIS. *Le Mariage de Figaro*, A. V, sc. XII.

tés, et que, sans ces lois, les sociétés ne sauraient vivre ; il est donc vrai qu'on reçoit des idées toutes faites et qu'elles pénètrent au fond de notre conscience, qui les accepte sans être choquée des contradictions qu'elles présentent. Ainsi, après avoir défendu le meurtre d'homme à homme, pourquoi la conscience n'est-elle pas révoltée par la guerre, qui n'est pas autre chose que le meurtre en grand, dont les gouvernements se sont réservé l'usage à leur profit, tout en punissant l'homicide?

On se tire d'affaire en jetant ces mots vides : « C'est une triste nécessité, » et il semble que l'on ait tout dit, tout expliqué, tandis que l'histoire, au contraire, nous montre sans cesse la nécessité d'hier devenue une erreur du lendemain. On pourrait citer bon nombre d'exemples d'où il ressort que souvent les pouvoirs se mettent au-dessus des lois les plus sages et les mieux fondées, et répriment encore d'autres actes qu'ils accomplissent sans remords.

Enfin, dernière preuve des contradictions qui obscurcissent nos opinions, nos sentiments intimes, on entend des particuliers, non plus des hommes politiques, mais bien des personnes

inoffensives et douces, dire : « Il faut une bonne guerre de temps en temps, *une bonne saignée* [1], » renouvelant ainsi le vieux mot de l'historien Mézeray, qui les remplirait d'épouvante, s'il l'appliquait à eux.

Nous nous bornerons à demander à ces braves gens, doués généralement d'une humeur pacifique, s'ils se trouvent de trop sur la terre, eux, leurs fils ou leurs proches, et s'ils consentent à être retranchés du nombre des vivants ? Mais non ; ils semblent croire seulement que la destruction, effroyable pour eux-mêmes, est tout à fait naturelle quand il s'agit des autres ; ils ajoutent : « L'homme périt un jour ou l'autre; que ce soit dans son lit, ou sur un champ de bataille pour devenir de l'engrais, il importe peu. » Si ceux qui parlent ainsi avaient raison, si la vie ne méritait pas d'être sacrée, pourquoi ne souffrirait-on pas librement le meurtre et l'assassinat jusque dans les rues des villes?

Ne restons pas davantage en face de ces erreurs ; laissons agir la nature, elle donne la vie et la retire, selon des lois immuables, et accomplit une œuvre que l'homme ne doit

1 Voir p. 83.

point troubler. « Les arts dont l'objet est de nous conserver, sont-ils aussi avancés, aussi connus que les arts destructeurs enfantés par la guerre? Il semble que, de tout temps, l'homme ait fait moins de réflexions sur le bien que de recherches pour le mal. Toute société est mêlée de l'un et de l'autre : et comme de tous les sentiments qui affectent la multitude, la crainte est le plus puissant, les grands talents dans l'art de faire du mal ont été les premiers qui aient frappé l'esprit de l'homme; ensuite ceux qui l'ont amusé ont occupé son cœur : et ce n'est qu'après un trop long usage de ces deux moyens de faux honneur et de plaisir stérile, qu'enfin il a reconnu que sa vraie gloire est la Science, et la Paix son vrai bonheur [1]. »

Tous nos efforts suffisent à peine pour pénétrer quelques-uns des secrets de la nature, ou plutôt, pour connaître l'action de certains corps qu'elle transforme sans cesse; nous ne pouvons porter la main que sur des détails, et c'est là toute notre science, mais la marche générale des fonctions et l'ordre qui règne

[1] BUFFON, *Époques de la Nature.*

dans les choses, comme le mouvement des astres qui amène le renouvellement des saisons, restent en dehors de notre atteinte.

Devons-nous, après cela, nous enorgueillir du seul acte dont nous soyons les maîtres à l'égard de la vie, celui de la briser, de nous donner la mort entre nous, quand les animaux de la même espèce se montrent moins féroces que n'est l'homme pour son frère[1]? Anéantir une vie, c'est éteindre un foyer d'intelligence et de pensée, de cette force invisible, impondérable, qui spécule, invente, fait agir et fran-

[1] « Si vous voyez deux chiens qui s'aboient, qui s'affrontent, qui se mordent et se déchirent, vous dites : Voilà de sots animaux ; et vous prenez un bâton pour les séparer. Que si l'on vous disait que les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur saoul ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres, et ont joué ensemble de la dent et de la griffe; que de cette mêlée il est resté de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur ; ne diriez-vous pas : Voilà le plus abominable sabbat dont on ait jamais ouï parler? Et si les loups en faisaient de même, quels hurlements ! quelle boucherie ! Et si les uns ou les autres vous disaient *qu'ils aiment la gloire*, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi et à anéantir leur propre espèce ? »

La Bruyère. *Des Jugements.*

chit les espaces de même qu'elle cherche la vérité ; elle mesure le ciel et les mondes, trouve les lois qui les régissent et imagine les arts ; enfin elle nous relève de notre faiblesse, de nos misères, et paraît en nous comme une étincelle de la puissance incōnnne qui mène l'univers : ψυχή.

Ceux qui ne sont pas convaincus qu'on doit respecter la vie, n'ont qu'à écouter Mirabeau, parlant contre la guerre, à la tribune de l'Assemblée nationale. « La longue suite des maux les plus cruels serait-elle donc un titre pour la prolonger indéfiniment? Représentants des Français, asseyez sur l'éternelle et inébranlable base de l'intérêt de l'humanité l'alliance des deux premiers peuples de l'Europe, et qu'ils commandent désormais la Paix au monde entier, au lieu de l'ensanglanter en s'entre-déchirant....

« Répandez en même temps sur tous les climats l'influence régénératrice de la Paix et de la liberté, et que les restaurateurs de la France affranchissent tous les mondes [1]. »

Ce n'est pas seulement en Europe qu'on

[1] Mirabeau, T. V, p. 125.

parle ce langage; Franklin le faisait entendre aussi à la jeune Amérique, en exprimant l'horreur que lui inspirait la guerre. Une de ses lettres contient un récit, où il suppose qu'un Ange envoyé vers la terre assiste, des régions du ciel, à un combat naval; il dit à son guide : « Me conduis-tu vers l'enfer? Assurément, tu t'es trompé de route! » On connaît d'ailleurs son amour de la Paix, et l'influence qu'a exercée sur ses concitoyens l'exemple d'une vie entièrement consacrée au bien de l'humanité et à l'indépendance de sa patrie.

A cette époque, les idées philosophiques qui avaient été, pour ainsi dire, le pain quotidien du XVIIIe siècle, étaient comme répandues dans l'air; c'était plus qu'un besoin, une passion presque irrésistible poussait les esprits vers les réformes et la recherche d'un nouvel équilibre pour la vie sociale. La Révolution française, — je ne parle pas des excès postérieurs à 1791, — est la conséquence logique et la mise en œuvre de ce grand mouvement général, et d'après l'opinion de Mirabeau, que nous avons rapportée, on peut croire que la

République n'aurait pas fait la guerre, si elle ne lui avait pas été imposée ; cela était dans son rôle comme dans ses croyances ; son principe et ses tendances étaient en faveur de la Paix ; en y restant, elle aurait donné un exemple admirable, et peut-être aussi fertile en résultats, qu'en tirant l'épée.

Goëthe résume l'impression produite à l'Étranger par la Révolution et l'apprécie en ces termes : « Qui pourrait nier qu'au premier rayon du nouveau soleil montant sur l'horizon, lorsqu'on entendit parler des droits communs à tous les hommes, de la liberté vivifiante et de l'égalité chérie, qui pourrait nier qu'il n'ait senti son cœur s'élever et frapper de mouvements plus vitaux son sein plus libre ? Tous les Peuples civilisés ne tournaient-ils pas leurs regards vers la capitale du Monde ? Chacun sentit renaître en soi le courage, l'âme et la parole[1]. »

En présence de ces dispositions, nous devons regretter l'emploi de la force, que nous ne saurions jamais approuver d'où qu'il vienne. La France a pour excuse, d'avoir pris les armes

[1] HERMANN et DOROTHÉE, Chap. VI.

non en vue de conquêtes, qu'elle ne cherchait pas[1], mais plutôt dans le but de répandre la liberté et de protéger l'émancipation des Peuples.

Si, au moins, ces luttes avaient été les dernières! Elles n'étaient, hélas! que le prélude des batailles sans fin que Napoléon allait livrer à toute l'Europe. Ce génie étonnant par ses aptitudes militaires, qui envahirent, à la fin de sa carrière, toutes ses facultés au point de le rendre monomane de la guerre, a commencé pourtant par manifester sa répulsion pour le sang versé. Ce sentiment était-il sincère, tenait-il à son éducation républicaine et aux opinions libérales qu'il a montrées tout d'abord, ou simplement à une sensibilité[2] de parade en harmonie avec la mode du temps? Il est difficile d'avoir une certitude à cet égard; quoi qu'il en soit, on peut affirmer que, s'il a eu vraiment de l'horreur pour le

[1] Volney voulait que « la nation française s'interdît d'entreprendre aucune guerre tendant à accroître son territoire... que la révolution *déclarât la paix* à l'Europe. » *Discours sur la paix et la guerre.*

[2] On en trouve l'empreinte dans ses lettres à Joséphine.

carnage, pendant sa jeunesse, ce sentiment a été bien vite éteint par l'habitude qu'il a contractée de vivre au milieu des scènes de mort, et remplacé par une complète indifférence.

Ailleurs que sur le terrain militaire, ses vues, non-seulement manquaient de grandeur, mais elles étaient courtes, et sa politique à coups de sabre est justement appréciée par M. Littré, dont je me borne à rapporter les paroles : « Celui que je n'appellerai pas un nouvel Alexandre, car Alexandre n'a pas fini deux fois captif de Darius, au lieu de consolider et de fonder le nouvel ordre de choses, qui était la Paix et la Liberté, comme malheureusement le coup d'État lui avait remis une puissance illimitée, il obéit sans contrôle à son esprit profondément rétrograde, qui lui inspira la guerre et le pouvoir absolu ; inspiration la plus antipathique à la situation, la plus funeste à l'Europe, y compris la France, la plus ruineuse à lui-même ; l'événement l'a fait voir amplement. . . . . Dans ces conflits aussi affreux que rétrogrades, la cause de la civilisation passa tout entière du côté de ceux qui dé-

fendaient les indépendances nationales, *qui voulaient la Paix* pour issue, et qui, pour consacrer leur drapeau, relevaient quelques-unes des idées libérales du XVIIIe siècle et de la Révolution. . . . Moins que jamais nous devons célébrer Napoléon Ier, car la concorde des Peuples est parmi les idées qui l'ont renversé [1]. »

M. Littré, on le voit, est partisan de la Paix, il l'annonce avec certitude dans l'avenir, et croit qu'après notre époque de transition, « une Confédération républicaine ayant uni l'Occident, il n'y aura plus lieu à aucun conflit les armes à la main. . . . La politique réelle, par l'intervention sérieuse des Peuples, amènera un tout autre ordre de faits : en place de la guerre, la Paix; en place de l'ambition conquérante, le travail rénovateur [2]. » C'est ce que pense aussi M. Michel Chevalier.

Ce ne sont pas seulement les écrivains actuels qui parlent ainsi, dégagés qu'ils sont des

[1] Centième anniversaire de la naissance de Napoléon Ier. *Revue positiviste,* septembre 1869.

[2] *Conservation, Révolution, Positivisme.*

préjugés du temps ou des circonstances, qui parfois pèsent sur les contemporains et les empêchent ou de bien voir ou d'émettre toute leur pensée. Les quelques hommes éminents qui vivaient sous le premier Empire, en ayant gardé fidèlement la tradition presque perdue de l'indépendance intellectuelle, ont jugé l'Empereur à peu près de la même façon..

Tout le monde connaît les opinions de Benjamin Constant, de Chateaubriand et de M[me] de Staël qui ont été exilés pour n'avoir pas approuvé tous les faits et gestes de celui qui ne pouvait supporter aucune contradiction, et qui voulait étendre sa domination jusque sur la pensée ; il ne souffrait pas qu'on s'occupât de la politique, et disait à propos de M[me] de Staël : « Bah ! de la politique, n'en fait-on pas en parlant de morale, de littérature, de tout au monde[1] ? » On ne voit pas trop, d'après cela, les sujets qu'il était permis de traiter alors, et en face de ce « despotisme sur les volontés, de l'abaissement du caractère dans l'état social, qui étaient les principes et les appuis de son pouvoir[2], » il ne

[1] VILLEMAIN, 61[e] leçon de littérature.

[2] *Id.*, ut supra.

restait que la ressource du silence, et le héros aurait souhaité qu'en en usât; estimant qu'une mèche de canon toujours allumée éclairait suffisamment la discussion et avait réponse à tout.

Malgré cet argument dangereux, Benjamin Constant osait dire à ce victorieux, à ce conquérant au faîte de la puissance : « La guerre est un moyen de s'approprier ce dont on a besoin, par la force[1]; » ce qui signifie, je crois, prendre de force, voler, car ces mots : « ce dont on a besoin, » s'appliquent à tout, même aux fantaisies, et peuvent souvent être remplacés par « ce que l'on désire, » attendu que souvent le besoin et le désir se confondent; dans le cas du joueur, par exemple, auquel il faut de l'argent pour satisfaire sa passion, et qui, à l'aide de cet argument, voudra se l'approprier par la force.

En somme, c'est le vol, il n'y a pas d'autre nom à donner à cet acte, et il est impossible d'apercevoir la différence morale qui existe entre le fait de prendre à son voisin un chou, ou celui de s'emparer d'une province; au fond il n'y en a pas devant le principe de la justice,

[1] *De l'Esprit de Conquête et de l'Usurpation.*

ce n'est qu'une question de quantité. S'il y a simple délit dans le premier cas, il y a crime dans le second ; le morceau est plus gros, le spoliateur un homme puissant, mais l'action reste la même et consiste à dérober le bien d'autrui. Comment se fait-il donc que le preneur de choux s'expose à la prison, et le voilà deshonoré ; tandis que le conquérant, même lorsqu'il ne s'empare pas d'une province, détruit tout sur son passage, crevant les murailles, coupant les arbres, brûlant les maisons, parfois même tout le village, et extermine les habitants si cela lui plaît, sans qu'on y trouve rien à reprendre ?.... Car la *raison politique* est là qui le protége, et c'est un brave, il se couvre de gloire ; bien plus, elle lui tresse des couronnes, ou lui élève des statues. O Justice ! Place devant tes yeux les plateaux de ta balance !

Si seulement il ne s'agissait que de choses matérielles, passe encore ; mais, dans ces drames affreux, la vie des hommes est comptée presque pour rien par les chefs militaires ; les milliers d'existences que composent les armées ne représentent à leurs yeux que des atomes,

des machines vivantes, des nombres formant des figures géométriques dont ils règlent les mouvements. Un bon général ne doit pas hésiter à faire tuer dix mille hommes et à sacrifier une des cartes de son jeu pour tenter le succès d'une manœuvre utile.

Sous ce rapport Napoléon Ier était sans égal, et l'on peut dire qu'il pratiquait, à l'endroit de ses peuples, le système de son contemporain Broussais pour ses malades : tirer du sang, afin, comme on disait alors, de *juguler* la maladie, et le plus souvent c'est le malade que l'on jugulait jusqu'à la mort. On faisait ainsi une consommation énorme de soldats, et il fallait les remplacer encore et toujours ! Aussi la conscription était là qui fonctionnait sans cesse pour récolter des hommes.

« Les acquittements prononcés pour des délits en matière de conscription excitaient au plus haut point son mécontentement. L'indulgence lui paraissait ici une conspiration directe et flagrante contre son pouvoir, la conscription était en effet le grand ressort de son gouvernement : « Le recrutement, écrivait-il à Berthier dès 1802, est la

première et la grande affaire de l'État [1]. »

On sait avec quelle rigueur il le fit fonctionner durant tout son règne. Pendant la seule année 1813, en France seulement, et sans parler des autres pays qui lui étaient soumis, après les épuisements antérieurs et les saignées imposées à la nation par sa fureur de la guerre, les levées ordonnées par sénatus-consulte donnent les chiffres suivants :

1er et 11 janvier	1813	350,000	hommes.
1er et 5 avril	—	180,000	—
23 et 24 août	—	30,000	—
7 octobre	—	180,000	—
13 et 15 novembre	—	300,000	—
	Total. . .	1,040,000 [2].	

En dix mois et demi, UN MILLION QUARANTE MILLE hommes furent jetés dans le gouffre pour combler les vides causés par les désastres de la campagne de Russie ; on prit tout, les infirmes, les estropiés, les adolescents !

Cette moisson, qui a duré pendant vingt an-

[1] M. LANFREY, *Histoire de Napoléon Ier*, T. III, p. 78.

[2] *Opinions, Rapports, Discours*, T. XX, Paris, A. Eymery, 1822.

nées, enlevant en masse la fleur de la jeunesse française, jusqu'à l'épuisement complet des ressources de la patrie, explique la pauvreté littéraire du premier Empire, qui, sauf les écrivains cités plus haut, et dont la vie s'est écoulée loin de leur pays, n'a rien produit de grand.

Et ce n'est pas un des moindres malheurs de la guerre, celui de priver le monde des esprits privilégiés qui auraient pu briller dans les lettres, les sciences ou les arts ; trouver des inventions nouvelles, faire des découvertes, avancer enfin les connaissances humaines de quelques degrés en ajoutant des anneaux à la chaîne sans fin qui se déroule dans les siècles.

Au lieu de leur laisser accomplir l'œuvre à laquelle ils sont destinés par la nature, par le sens de leurs facultés, une main brutale s'empare de ces unités exceptionnelles, les jette dans le flot armé et en fait des machines à tuer ou à être tuées. Qui sait ce qu'il y avait dans ces jeunes têtes, quels progrès elles auraient fait faire à la civilisation, les beaux ouvrages qu'elles auraient pu mettre au jour[1] ?.....

[1] La mort du peintre Regnault, tué à Buzenval, peut être citée comme un exemple.

Et tout cela, en fin de compte, pour que le Despote, celui qui

« Fatiguait la victoire à le suivre[1], »

s'en aille mourir captif sur un rocher lointain et sauvage après avoir amoindri la France!

En face de cette existence extraordinaire remplie de tant de gloire stérile, « cette espèce de joie fondée sur l'amour qu'on a de soi-même, » — c'est un jugement de Descartes[2], — on peut répéter avec le poëte :

« La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
« Que les fameux exploits du premier des Césars[3]? »

Le torrent armé qui roulait sur l'Europe en grondant, n'a pas pu submerger entièrement l'idée favorable à la Paix; des protestations éloquentes s'élevaient contre ces guerres continuelles. Goëthe, d'abord partisan déclaré de la Révolution française, les condamna et devint notre adversaire après avoir vu les malheurs de sa patrie, et, avec le sens philosophique

[1] Béranger.
[2] *Des Passions*, Art. 204.
[3] La Fontaine, liv. VII, f. 18.

qu'il puisait dans tous les événements, au lieu de faire entendre sa grande voix seulement en faveur des Allemands qui avaient à souffrir des invasions, il a écrit une page admirable que lui a inspirée son horreur pour toute guerre, et où il fait le tableau à la fois simple et émouvant de la fuite de « ces bonnes gens chassés de leurs foyers par l'invasion. La multitude se foulant en désordre et en tumulte s'avançait dans le chemin poudreux. Là s'élevaient confusément les clameurs des femmes et des enfants froissés, le mugissement des animaux, le vacarme des chiens aboyants, et les voix lamentables des vieillards, des malades assis sur des lits et vacillants au haut d'un chariot lourd et surchargé. . . . . les autres passent devant eux avec rapidité, ne s'occupant que de leur propre sort, et entraînés par le torrent de la foule [1]. . . . .

« Vraiment, pour être insensible à la misère humaine, à la détresse des exilés, il faut n'avoir pas même un cœur et avoir une poitrine d'airain. . . . . Ce qu'aujourd'hui j'ai vu et entendu a pénétré mon âme ; je suis sorti de la

[1] HERMANN et DOROTHÉE, Chap. Ier.

maison, j'ai porté mes regards sur le paysage admirable, étendu, qu'embrassent autour de nous des coteaux fertiles; sur les épis dorés qui déjà se penchent en gerbes au-devant de la moisson, sur les riches fruits qui promettent de remplir nos greniers : mais, hélas! que l'ennemi est près de nous [1] ! » — L'ennemi, c'était nous, c'était notre armée, alors victorieuse, envahissant l'Allemagne ; depuis, les rôles ont changé, à cause de l'abus même de la guerre, et à notre tour, nous avons subi l'invasion ! Nous avons connu les tortures et le sens de ce mot terrible, chargé de haine, qui allume des torches pour la vengeance nouvelle et fait rouler les Peuples dans un cercle de férocité sans issue.

En France cependant, tous les esprits ne subissaient pas le prestige exercé par nos succès militaires sur le vulgaire, et aux noms que nous avons cités plus haut, il faut ajouter ceux de Saint-Simon et de Fourier. Au milieu des nombreuses idées de réformes énoncées par le premier, on trouve ce passage : « Tant qu'il y « aura des armées, il n'y aura pas de liberté. » Quant à Fourier, toutes ses publications sont

[1] HERMANN et DOROTHÉE, Chap. IV.

contraires à la guerre. Je note en passant, que plus tard, sous le règne du roi Louis-Philippe, à un banquet du phalanstère, le maréchal Bugeaud, étant au nombre des convives, porta un toast à « l'abolition de la guerre, à la création des armées industrielles ». On sait que le maréchal était grand ami du travail et de l'agriculture, et que, le premier, pendant son administration en Algérie, il a essayé de coloniser en fondant des villages et en protégeant les cultivateurs.

Il n'est d'ailleurs pas le seul parmi les militaires qui ait manifesté des sentiments pacifiques : Vauban, à cet égard, avait donné l'exemple. Vauvenargues, dégoûté de la guerre, avait quitté le service après la retraite de Prague; Saint-Simon a combattu pour l'indépendance de l'Amérique; P.-L. Courier a été soldat, avant de dire dans une langue admirable son dédain pour la force, « il prend la guerre en « mépris dès qu'il la voit de près[1]. » On connaît aussi les *Souvenirs de grandeurs et servitudes militaires*, d'Alfred de Vigny.

[1] Voir ses lettres, et l'*Essai sur sa vie et ses écrits*, par ARMAND CARREL.

Enfin, s'il est permis de rapprocher ici les travaux des peintres de ceux des littérateurs, — le pinceau étant un mode très-élevé, très-saisissant d'écrire la pensée, — on peut croire que Gros, dans son tableau de la bataille d'Eylau, a voulu laisser paraître son sentiment, son appréciation personnelle, en représentant l'Empereur, si accoutumé au spectacle de la mort et aux scènes de carnage, avec une physionomie sombre et presque découragée. Une impression de tristesse profonde se dégage de toute cette grande page, et il semble qu'elle veuille nous dire : « Voilà l'œuvre des conquérants ! »

Puisque nous sommes avec les artistes, il est bon de rappeler en passant que : « L'amour et l'étude de l'art élèvent l'âme, la soutiennent par l'idéal, à la source des sentiments vrais et désintéressés, loin des vils désirs que font naître l'ambition et l'amour des richesses, ces deux grands mobiles qui dirigent la plupart des hommes [1]. »

Aussi, les artistes sont-ils non-seulement supérieurs au vulgaire, mais encore on doit les

[1] M. J. Dumesnil, *Histoire des plus Célèbres Amateurs français*, p. 306.

mettre bien au-dessus des conquérants. Quel guerrier, parmi les plus fameux, oserait-on comparer à Homère? Tous ensemble, d'ailleurs, ne sauraient égaler un Phidias, un Raphaël, un Mozart, dont les œuvres exquises ont été et seront le charme et l'émotion d'une longue suite de générations :

« Recevant d'âge en âge une nouvelle vie[1]. »

En face de ces merveilleux ouvrages, les soldats ne pourraient rien placer, sinon en rassemblant les restes de leurs victimes, pour en élever une pyramide immense et monstrueuse composée de la poussière humaine de tous ceux qu'ils ont fait périr !

Callot a composé une série de peintures sur les misères de la guerre[2]. Charlet, dont le crayon a si bien rendu les types de la grande armée, a fait un album dont le titre illustré a pour légende : « *Vainqueurs et vaincus*, *tout est fricot pour le diable.* » M. Meissonnier a peint un Napoléon (*Campagne de France*, 1814[3]),

[1] A. DE MUSSET.
[2] Elle est à Rome, au palais Corsini.
[3] Salon de 1864.

soucieux et abattu, d'un aspect saisissant ; on le reconnaît, c'est bien lui, mais la coupe des splendeurs est tarie, plus de victoires ! plus de prestige ! Tout à l'heure, il va rouler au fond de l'abîme que lui-même a creusé sous ses pas, sous les pas de la France qu'il entraîne, surmenée, à bout de forces, et dont la chute épouvantable va le broyer :

« Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille
Et du coup te cassa les reins[1]. »

[1] M. A. Barbier, *Iambes, l'Idole.*

CHAPITRE VI.

DU PREMIER EMPIRE AU TEMPS PRÉSENT.

Il est temps de quitter l'épopée impériale si funeste à la France, ce foyer de fer et de sang qui renaîtra encore, après de longues années de Paix, pour amener les mêmes malheurs : la perte de la liberté, l'arbitraire, le caprice, la guerre, le sort du pays livré de nouveau au hasard, et pour appeler, une fois de plus, l'étranger sur notre terre féconde.

Après 1815, l'opposition, tout en se croyant libérale, se servit d'un levier puissant tout à fait contraire à son principe, celui des souvenirs de la gloire de nos armes, et elle en fit usage uniquement dans le but de combattre le gouver-

nement des Bourbons; cependant le cours des idées et de l'opinion avait changé et il n'était plus porté vers la guerre. Si nous n'entrons pas encore « dans le siècle à venir, où la haine sera moindre. . . où le mal de la division sera redouté comme la mort, où le crime de la guerre sera jugé et condamné, et où la liberté, jusqu'ici dévorée dans la lutte, sera enfin possible dans l'univers[1] », au moins une longue période de Paix commence enfin pour la grande famille européenne.

Elle reprend son énergie, ses travaux interrompus depuis tant d'années, et une sorte de Renaissance se manifeste partout. La science appliquée à la production fait apparaître l'industrie moderne; les arts et les lettres cherchent des voies libres et nouvelles; la tribune est relevée par l'éloquence, et la philosophie elle-même, renonçant à certaines traditions surannées, devient éclectique et expérimentale; en sorte que, dans le vaste champ où se meut l'activité humaine, la raison est en progrès et s'appuie sur l'observation pour la recherche de la vérité.

Il semble « qu'il est temps d'introduire la

[1] Le P. Gratry, *Discours de réception à l'Académie.*

raison dans le gouvernement des hommes [1]. » Autant dire que nous arrivons à la préface de l'ère de la Paix, à une époque de transition qui prépare son règne, car puisqu'il n'y a pas eu de conflit sérieux en Europe depuis 1815 jusqu'à l'avénement de Napoléon III, et qu'on a pu vivre ainsi pendant près de quarante années sans le secours du canon, — ce qui représente la vie d'une génération entière, — il est démontré qu'on peut se passer de la guerre.

Durant ce temps, c'est l'idée de la Paix qui a fait des conquêtes ; la parole comme les lettres, les romans et les discours, la presse et le théâtre même [2], toutes les formes, tous les modes de manifester la pensée lui servent d'organe, de véhicule, et ceux qui la répandent n'excitent plus que l'étonnement du vulgaire ; déjà ils ne sont plus considérés absolument comme des rêveurs, comme des fous caressant une illusion, ce qui avait eu lieu à l'égard de l'abbé de Saint-Pierre. Il est vrai que leurs rangs ont grossi et qu'on trouve

[1] Le P. GRATRY, *Discours de réception à l'Académie.*

[2] SEDAINE, le premier, a commencé cette propagande sur la scène ; voy. *le Philosophe sans le savoir.*

parmi eux les esprits les plus éclairés, les caractères les plus honorables, les positions les plus éminentes; ils sont si nombreux que nous ne pouvons plus les suivre, c'est la légion invincible qui sème un grain nouveau pour l'avenir.

Quand se fera la moisson, et ne sera-t-elle pas retardée ? Nul ne le sait; mais le sillon de la Paix s'est élargi, et on peut affirmer que la gerbe, une fois mûre, sera récoltée à son heure et servira d'aliment aux sociétés transformées. On ne comprendra plus, dans ces jours heureux, qu'on ait pu se tuer à propos de la politique, de tel ou tel régime; et, de même qu'il nous semble étrange, à nous qui jouissons de la liberté de conscience, qu'on se soit massacré autrefois entre Catholiques et Huguenots, on n'admettra plus alors qu'on ait recours aux armes pour des questions d'administration, car la politique doit être et sera réduite à ce rôle, elle ne comportera plus que l'expédition des affaires.

La tolérance, cette fille douce et sage de la philosophie, si dédaignée, à laquelle on a fermé la porte pendant si longtemps et qui excite encore la colère de quelques fanatiques, étend au-

jourd'hui sa protection sur toutes les croyances; il ne reste plus qu'à lui donner accès également dans le domaine de la politique, qui ne soulève pas plus de passions de nos jours que la foi religieuse n'en excitait il y a deux siècles[1]. De cette façon, si nous n'évitons pas encore les guerres étrangères, il pourrait ne plus y avoir de causes aux guerres civiles; elles disparaîtraient, et, le cercle de la tolérance étant élargi, son action deviendrait plus puissante et un pas en plus serait fait dans le chemin de la concorde qui doit conduire le monde vers la Paix.

On n'osera plus ériger en principe et inscrire sur son drapeau, à l'occasion des conflits qui s'élèvent entre les peuples, une ancienne maxime inique et barbare : « La force prime le droit, » — ce qui est vrai en politique seulement, dans l'organisation actuelle des sociétés, et de là viennent leurs plus grands malheurs, comme on le voit à chaque page de l'histoire. — Si le fait de la violence existe et s'impose, cela n'empêche pas le fait d'être justiciable du droit, de rester subordonné à la

[1] Les dragonnades dans les Cévennes, sous Louis XIV, en sont la preuve.

justice et dominé par la morale, sans pouvoir rien contre elles : « La force est une puissance physique; je ne vois point quelle moralité peut résulter de ses effets. Céder à la force est un acte de nécessité, non de volonté[1]. » Si le fait pouvait peser autrement que d'une façon matérielle sur la morale et sur les autres puissances supérieures et indiscutables de l'ordre intellectuel, au lieu de rester des principes éternels, elles auraient cessé d'exister depuis le jour où la force a pu vaincre; le loup aurait raison et l'agneau aurait tort, ou plutôt, il n'y aurait plus ni tort ni raison dans le monde; tout serait confusion, et la violence en serait la seule souveraine.

Mais, au contraire, être fort ou faible, ne prouve rien, quant aux actes que l'on peut commettre, et ne saurait constituer aucun droit. Que dirait-on d'un hercule de tréteau qui tuerait des enfants à journée faite, parce qu'il est fort? Bien vite les honnêtes gens le conduiraient devant le juge, qui le condamnerait pour avoir abusé de sa force.

On en use ainsi pour les particuliers, mais

[1] J.-J. Rousseau, *Contrat social*, Ch. III.

ce n'est pas encore de mode de gouvernement à gouvernement, et il faut répéter avec Montesquieu, qu'il y a « deux justices toutes différentes, l'une qui règle les affaires des particuliers, l'autre, qui règle les différends qui surviennent de peuple à peuple, qui tyrannise dans le droit public[1]. »

Nous voyons en effet que dans la partie du droit public, qu'on nomme plus communément la politique, il n'est tenu aucun compte de la justice. Les faits sont tout : qu'ils naissent des hasards ou de la force, et souvent de ces deux éléments combinés, on les respecte tant qu'on y a un intérêt ou qu'on y est obligé par la nécessité ; puis, au gré de la fortune, et suivant le rôle que tiennent les puissants, les habiles du jour, selon qu'ils trouvent bon de ne plus les maintenir, et quand ils peuvent les détruire, des faits nouveaux sont substitués aux anciens et amènent d'autres systèmes politiques sans qu'on s'occupe du juste ou de l'injuste. On appelle à son aide la ruse[2], l'es-

[1] *Lettres Persanes*. Voy. p. 129.

[2] Dolus an virtus, quis in hoste requirat?
VIRGILE, *Æn.*, l. II.

pionnage, l'achat des consciences, la surprise et une foule d'autres moyens auxquels, dans ce cas, on donne les noms d'adresse ou de prudence, mais dont l'emploi est flétri partout ailleurs. Il en est de même pour la guerre : être prêt avant l'ennemi, mettre sur pied des armées supérieures en nombre, bien exercées, et dont on cache l'existence ; posséder un matériel perfectionné, — et de là vient cette course folle à fabriquer continuellement de nouveaux engins de destruction, — telles sont les conditions premières de ce qu'on nomme habileté dans l'art militaire ; puis après, cacher la marche des troupes et surtout les plans de campagne, de façon à surprendre l'armée adverse avec des forces plus considérables pour l'écraser dans un lieu propice, voilà à quoi se résume, en général, le procédé des plus grands hommes de guerre.

Il peut y avoir du génie à bien faire tout cela, et il est permis d'admirer les combinaisons, la rapidité des mouvements, la sûreté de coup d'œil du capitaine; mais il ne faut pas regarder le fond des choses, ni les soumettre à une analyse exacte, parce qu'on verrait trop

souvent les plus savantes manœuvres, une fois dépouillées du prestige de la gloire, ressembler, quant aux résultats, à ce que dans d'autres conditions on nommerait un guet-apens. Le plus fort ou le mieux avisé massacre le plus faible, sans hésitation, sans remords, avec joie, avec profit, avec gloire, et on est fou de ne pas l'admirer!

Il y aurait de quoi être accablé à la vue de tant de sottises et de cette débauche des actions humaines, si, en manière de compensation, l'esprit philosophique n'avait pas placé en regard, à notre honneur, quelques axiomes simples et irréfutables; par exemple, comme la réponse de ce sage, peut-être mal doué quant aux muscles, à un despote qui est la force, sinon par lui-même, au moins par ses soldats, et non le droit; il était menacé de mort et il dit : « Tu peux me faire trancher la tête; mais vois combien ton autorité est petite : tu ne peux pas faire seulement qu'il soit dans ma volonté de me couper la barbe [1]! »

Les faits ne résultant pas d'un principe n'ont rien de stable; ils se modifient avec le

[1] ÉPICTÈTE.

temps, les coutumes, et changent sans cesse, tandis que, selon la saine doctrine des légistes, « on ne prescrit pas contre le droit, » parce que la morale est immuable, comme la vérité.

Une injustice est-elle commise? Que voyons-nous? L'opinion s'émeut, les protestations s'élèvent de toutes parts, et aussi longtemps qu'elle n'est pas réparée, le sentiment public s'agite. Dans la politique, il n'en est pas de même, et cela tient à ce qu'elle ne repose pas, ainsi que nous l'avons vu, sur la notion du juste ou de l'injuste, mais seulement sur la force, qui amène une suite de faits variables, incohérents, bizarres, opposés, qu'il est bon d'admirer un jour, sauf à les punir le lendemain, ou réciproquement, selon que les événements ont tourné; tout comme le vent, lorsqu'il passe du nord au sud en une minute, et qu'il ramène le vaisseau sur sa route. Étrange destinée!

Il n'en est pas de même, heureusement, des lois de l'honnêteté privée; elles sont fixes, non flottantes, et toutes les subtilités des casuistes politiques n'y sauraient rien changer; partant, elles devraient servir d'exemple et de guide;

mais non, il semble qu'on n'en ait pas besoin en ces matières, elles demeurent dédaignées. Tout cela est si simple, si connu, qu'on s'étonne d'être obligé de le redire. Pourquoi donc ces maximes ne sont-elles pas encore en usage dans la pratique gouvernementale?

A la vérité, les gouvernements recommandent l'honnêteté aux hommes, ils leur défendent de se battre entre eux, comme des animaux, pour des querelles particulières, rien de mieux, mais il serait préférable encore de prêcher d'exemple, et d'appliquer d'abord à soi les préceptes qu'on ordonne aux autres de suivre ; punir le meurtre individuel et le commander en masse à certains moments, quelle contradiction ! « En ordonnant la guerre qui n'est pas nécessaire à la sûreté de son peuple, un prince se rend responsable de tous les maux qu'elle entraîne, et il est coupable d'autant de meurtres que la guerre fait de victimes. Combien cependant de guerres inutiles sont regardées comme justes, et entreprises sans remords, sur de frivoles motifs d'intérêt politique[1] ! »

[1] CONDORCET, *Éloge de Pascal.*

Nous en sommes encore là, et toujours « il s'agit de savoir si le monde social avancera ou rétrogradera dans sa route sans terme ; si on effacera peu à peu du code des nations ce meurtre en masse qu'on appelle la guerre ; si les hommes se gouverneront enfin comme des familles, au lieu de se parquer comme des troupeaux [1]. »

Parmi les hommes qui entrevoient et indiquent des principes nouveaux, ayant le sens pratique, et cherchant à faire admettre leurs idées par les gouvernements, Richard Cobden occupe, de notre temps, une des premières places. En prenant part au grand mouvement qui s'est produit à propos de *la Ligue des Céréales*, il propageait surtout une formule d'économie politique qu'il a résumée ainsi : « La meilleure diplomatie est celle des relations, et aucun succès militaire ne vaut la conquête d'un débouché [2]. »

[1] Lamartine, *Lettre-préface des Recueillements poétiques*, 1839.

[2] L'Angleterre, l'Irlande et l'Amérique, 1 vol., 1835.

Cette première déclaration fait bien voir son antipathie pour la guerre qui, selon lui, doit être remplacée par le système de l'échange des produits entre toutes les nations. Un tel programme, entièrement favorable à la Paix, ne peut être mis à exécution, sans qu'elle soit établie d'une façon durable; aussi, pour amener ce résultat, un groupe d'hommes d'État éminents s'est rassemblé, et l'école de Manchester a pris en main la défense de la liberté du commerce. Les doctrines nouvelles ont été vivement combattues, mais l'œuvre de la ligue a été poursuivie pendant quinze années sans relâche, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée au but.

Lorsque vint l'heure du triomphe, le 31 décembre 1849, « deux mille personnes se réunirent dans la grande salle de Manchester, cinq minutes avant minuit; la musique joua l'air populaire de la Ligue : *Le Bon Temps vient!* L'assemblée le répéta en chœur. Quand minuit sonna, le président commanda le silence : « Le Bon Temps est venu! » dit-il. D'interminables applaudissements éclatent; on entrait dans la période de

l'affranchissement du commerce des grains[1]. »

Cette scène peint au vrai le caractère et les mœurs de la nation anglaise : la persévérance, le calme jusque dans l'agitation même, qui conserve le respect de la légalité, et cette réjouissance pour un fait politique, pour une réforme économique qui était le triomphe d'une idée en faveur de laquelle avaient été livrés tant de combats pacifiques, a quelque chose de grand et d'émouvant qu'il nous faut admirer d'autant plus, nous autres Français, que nous serions incapables d'agir de même. Une bataille gagnée nous remplit d'enthousiasme, mais nous saurions à peine applaudir un grand progrès accompli sans violence.

Quand viendra *le Bon Temps* de la Paix ? Cobden a souhaité sa venue et s'en est fait l'apôtre, dans la seconde moitié de sa vie, au nom de l'humanité et des intérêts commerciaux des peuples. Il est douloureux de le dire, mais il faut être vrai, c'est dans cette voie qu'il a rencontré bien des échecs et de nombreux déboires, tandis qu'autrefois il n'avait eu que des succès. Malgré tout, il conserva

[1] L. Reybaud, *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1860.

són idée salutaire, et publia « Trois Lettres à un pasteur, sur les malheurs de la guerre, de 1793 à 1853. » L'amoindrissement de sa popularité et la perte momentanée de son siége au Parlement n'ébranlèrent pas ses convictions, qu'il soutint en toutes circonstances. A ce sujet, l'Amérique lui montra plus de sympathie que la vieille Europe.

Il faudrait qu'une grande nation tout entière prît en mains la cause de la Paix, et en poursuivît l'avénement de la même façon que l'ont fait Cobden et M. Bright, son ami et son collaborateur, en y apportant la fermeté et la constance à l'aide desquelles ils parvinrent à assurer le succès de la doctrine du Libre-Échange qui porte avec elle, non-seulement la fin des douanes, mais aussi, comme conséquence future, l'abaissement des frontières elles-mêmes.

« A la frontière où l'oiseau vole
Rien ne lui dit : Suis d'autres lois [1]. »

Demandez à l'Angleterre, qui tient tant à la liberté du commerce, si Cobden et M. Bright

[1] Béranger, *les Contrebandiers*.

sont des utopistes, des maniaques n'ayant pas le sens pratique. L'opinion générale du peuple anglais se chargera de répondre, et l'on sait que l'école de Manchester pèse déjà d'un grand poids sur la marche des affaires du gouvernement, et commence à exercer une influence prépondérante dans le sens de la politique de la paix. Chez nous, J.-B. Say, M. Michel Chevalier, F. Passy et les principaux chefs de l'école économiste représentent des idées analogues à celles des Anglais, car elles découlent, en grande partie, des préceptes émis par Adam Smith. Ils ne croient peut-être pas tous à la possibilité de la suppression de la guerre, mais au fond, ils la détestent, et répéteraient volontiers ce cri de M. Berryer à la tribune : « Tout ce qui ressemble à la guerre m'est odieux [1] ! ».

Nous avons eu plusieurs fois l'honneur d'entendre cet homme éminent exprimer son horreur pour la violence, et si jamais une ligue de la paix arbore un drapeau, elle devrait y inscrire pour devise ce mot parti

[1] Discours sur le budget, mai 1864, contre les dépenses militaires.

d'un grand cœur, d'un esprit doué des plus belles et des plus rares facultés, aux aptitudes les plus variées, les plus vastes, et qui a su toute sa vie rester fidèle à ses croyances, voulant, — et ce n'était peut-être qu'un rêve d'artiste, — allier les traditions avec le progrès, le respect du passé avec la liberté de l'avenir; bien loin, en cela, des idées de J. de Maistre, attaché aux mêmes principes politiques, mais qui soutenait que la guerre était non-seulement nécessaire, mais qu'elle était divine [1], parce que Dieu l'a envoyée.

Cette erreur grossière est une injure à la justice divine, de même que l'invocation au Dieu des armées, que tous les souverains, de croyances différentes, ont coutume de faire entendre au début de chaque guerre, ne sert qu'à couvrir leur ambition, leur bon plaisir, leur volonté. Ils jettent au monde quelques mots sonores, et le monde jusqu'à présent s'est contenté de cette monnaie; il livre son sang, sa force, son intelligence à l'idole de la destruction pour satisfaire les desseins et les caprices des princes. Oui, cette invocation est

[1] Voir p. 111.

un outrage envers le Créateur, et on ne saurait admettre qu'il se fasse le complice d'une foule de brutalités souvent ineptes.

M. de Maistre dit : Cela est, donc Dieu l'a voulu. Il a voulu aussi que les animaux carnassiers se nourrissent de chair, et a doué chaque espèce d'un instinct particulier auquel elle obéit ; si, parmi toutes, l'homme a atteint un plus haut degré de perfection que les autres, s'il est bien en avant de tout ce qui vit, c'est que la nature lui a donné, en plus de son instinct, la raison et l'intelligence pour qu'il en fasse usage et les développe sans cesse. Si donc la guerre est contraire à la raison et en même temps au sentiment humain, il faut repousser la guerre.

Ne faisons pas remonter jusqu'au Créateur les férocités des hommes [1] ; elles sont le fait de nos passions, de nos cupidités, de notre volonté, non de la sienne, sans cela il devrait compte de tout le sang innocent versé sur les champs de bataille, du carnage des villes détruites, du meurtre du laboureur paisible dans sa chaumière incendiée, et de tous les actes de

[1] Voir le discours du R. P. Perraud, *l'Évangile de la Paix*.

brutalité révoltante que renferme le nom de la guerre, qui frappent généralement des individus inconscients de la lutte, de ses causes et de la fin où elle tend.

« C'est à pareil jour que la grande bataille a été livrée sur ce sol. A cette place où nous sommes assis, où j'ai vu ce matin danser mes deux filles, où l'on vient de cueillir pour notre table les fruits de ces arbres, dont les racines sont enfoncées dans des ossements et non dans la terre. . . . . En ces lieux, dis-je, tant d'existences ont été tranchées que, je me le rappelle, après une succession de générations, un cimetière rempli a été creusé sous nos pieds. Pourtant, dans cette bataille, il ne se trouvait pas cent hommes sachant pour quelle cause ils combattaient, et, parmi les vainqueurs, il n'y avait pas cent hommes pouvant expliquer les joies insensées que fit naître en eux la victoire. Il ne s'en est pas trouvé cinquante auxquels elle ait causé profit. A cette heure, on n'en trouverait pas six d'accord sur la cause et les résultats de cette affaire. En un mot personne n'a jamais rien su de certain à ce sujet. Ceux-

là seuls l'ont appris qui ont pleuré les victimes [1]. »

« Et cela, pour des altesses
Qui, vous à peine enterrés,
Se feront des politesses
Pendant que vous pourrirez [2] ! »

Sur ces souffrances du soldat, sur ces morts horribles dans l'abandon, qui n'a lu les récits simples, vrais et parfois éloquents, de MM. Erckmann-Chatrian, ces grands ennemis de la guerre? On le voit, au point où nous en sommes arrivés, les romanciers eux-mêmes suivent les poëtes, ils défendent notre thèse et se font les auxiliaires des moralistes, des philosophes, des orateurs, des publicistes; ils élèvent la voix en faveur de la même cause; et, réunis à eux, tous ensemble ils sont les missionnaires de la Paix.

Ce grand courant de l'opinion creusé par ceux qui pensent, explique pourquoi, tout en faisant la guerre, « il n'y a pas, de nos jours, un gouvernement qui ne soit obligé d'a-

[1] CH. DICKENS, *la Bataille de la vie*, p. 21.
[2] VICTOR HUGO.

voir au moins le respect du sang versé [1]; » aussi, les discours officiels eux-mêmes sont-ils remplis de déclarations pacifiques plus ou moins sincères, et presque tous les hommes d'État chantent les louanges de la Paix, jusqu'au moment où, selon leurs vues, ils vantent la guerre, sans vergogne, afin d'y entraîner les populations, lorsqu'ils veulent l'entreprendre. Mais, jusque-là, tout en forgeant, dans un prétendu secret, des canons et des mitrailleuses, sans doute pour s'en servir un jour, on déclare que « les souverains et les peuples désirent la paix et s'occupent des progrès de la civilisation [2]. »

Cette parole n'est qu'une apparence et un leurre, autrement il serait beaucoup plus naturel de procéder au désarmement, et de renoncer à entretenir à grands frais les immenses armées qui existent en Europe et menacent à chaque instant de la couvrir de ruines, au lieu de paralyser ces milliers de bras qui pourraient être employés à des travaux utiles, « pour mettre

[1] M. JOHN LEMOINNE, *Journal des Débats*, du 18 janvier 1869.

[2] NAPOLÉON III, *Discours aux Chambres*, 29 novembre 1869.

en pratique le plus saint de nos devoirs, celui d'aimer le prochain et de faire le bien ».

« L'Europe tout entière doit avoir ces sentiments, et, au lieu de songer à faire la guerre, nous devrions tous chercher à faire triompher les véritables intérêts des peuples. La Paix, le progrès, le bien-être de tous, ce sont là les plus solides, les meilleures forteresses que les peuples et leurs gouvernements puissent avoir, et, en développant celles-là, d'autres deviendront inutiles. Nous devons regarder la vie humaine comme sacrée, ne plus permettre l'assassinat de centaines de mille hommes, et ne plus faire consister la gloire dans l'effusion du sang humain [1]. »

Quelle leçon contenue dans ces idées véritablement chrétiennes, à l'endroit de certains Catholiques farouches qui soutiennent que la guerre est sainte et sacrée, et auxquels le meurtre de l'homme, dans certains cas, ne déplaît nullement ! « L'hérésiarque, examiné et convaincu par l'Église, était livré au bras séculier et *puni de mort*. Rien ne

[1] Lettre de M. J. Dolfus, maire de Mulhouse, mai 1867.

me semble plus naturel et plus nécessaire [1]. »

Ils sont passés, ces jours de fêtes! Et on a peine à croire que cette phrase féroce ait été écrite de notre temps; d'ailleurs, comment accorder une pareille opinion avec celle exprimée par le chef de l'Église Catholique, proclamant dans la bulle d'indiction du dernier concile, qu'il y a lieu « d'examiner avec le plus grand soin et déterminer ce qu'il convient de faire. . . . . pour la Paix générale et la concorde universelle. . . . le bonheur temporel des peuples, leur véritable prospérité, le maintien de la Paix et de l'ordre, le progrès même et la solidité des sciences humaines [2]? »

Nous ne voyons rien là, j'imagine, qui excite, même en matière de foi, à verser le sang humain, et s'il n'est peut-être pas sage de se montrer plus royaliste que le roi, il est également imprudent de vouloir paraître plus orthodoxe que le Pape.

Tous les témoignages de notre temps annoncent que l'opinion se prononce dans le sens des idées pacifiques; vienne l'occasion, et la

[1] M. L. Veuillot, *l'Univers*, 26 août 1851.

[2] Pie IX, novembre 1869.

voile du navire qui porte la Paix, gonflée par un souffle favorable, l'amènera enfin dans le port. Après avoir essuyé un nombre infini de tempêtes, et parfois méconnue de ses propres amis, comme ces voyageurs lointains qu'on ne salue pas au retour, elle posera le pied sur le rivage, elle le comblera de bienfaits et fera son avénement dans le monde.

Où trouver la puissance assez audacieuse et en même temps assez intelligente, pour lui donner la première hospitalité? Cette puissance se couvrirait de vraie gloire et verrait la richesse remplacer tous les maux de la guerre; mais jusqu'à cette heure, aucune n'a osé aborder ce grand rôle, craignant d'être effacée de la liste des nations le lendemain du jour où elle n'aurait plus son armée et ses engins de guerre. Vaine crainte et folle erreur! C'est autant par leurs propres armées que par celles de leurs ennemis que les nations périssent.

A l'intérieur, le régime militaire excessif amène les séditions, les catastrophes, le Bas-Empire; au dehors, après son jour de succès, l'art militaire apprend aux vaincus les moyens

de vaincre à leur tour et prépare ainsi sa propre décadence. Presque toutes les nations ont péri de la sorte : les conquêtes d'Alexandre ont précédé de peu l'asservissement de la Grèce, et les Romains eux-mêmes ont péri par les Barbares qu'ils avaient tenus sous le joug. Aucun peuple n'a jamais essayé de se maintenir, de durer par la Paix.

Dernièrement, une occasion semblait s'offrir; à l'époque de l'Exposition universelle de 1867 : en face des merveilles accomplies par le génie humain, de tant de travail, d'activité et d'efforts, l'impression produite par un tel spectacle semblait être, qu'à l'avenir, on voulait renoncer à la destruction volontaire des œuvres humaines, et que le travail, confié d'abord aux esclaves et regardé autrefois comme vil, commençait à devenir respectable. La conséquence aurait dû être de désarmer. Si une grande puissance avait pris cette résolution, elle n'aurait pas été plus attaquée qu'au temps où elle avait un grand nombre de soldats, car c'eût été, de sa part, un gage de modération équivalant à la

force[1], et cela coupait court aux sous-entendus, aux arrière-pensées, aux réticences sur les projets ambitieux dont la diplomatie suppose souvent l'existence, afin de se donner la gloire de les deviner.

Au lieu de cela, le désarmement[2] est encore regardé comme une fiction, et chaque peuple invente incessamment et renouvelle son attirail de meurtre. Depuis le bâton, la fronde, l'arc, le javelot, le bélier, le feu grégeois, jusqu'à la poudre [3] et au canon Krupp, en passant par tous les intermédiaires, à chaque instant on perfectionne l'art de tuer,

[1] Si la guerre avait éclaté à cette époque, à la suite d'un désarmement, les résultats ne pouvaient pas être pires, pour nous, que ceux produits par le régime militaire de l'homme de Sédan.

Note écrite après la lutte avec la Prusse.

[2] Au mois d'octobre 1869, M. le docteur Wirchow, savant éminent, a fait à la chambre des députés de Prusse une motion tendant « à réduire les dépenses militaires, et à agir diplomatiquement auprès de tous les autres gouvernements en vue d'un désarmement général. »

Cette proposition a été appuyée par 99 suffrages sur 314, presque le tiers des votants.

[3] « Tu sais que, depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de places imprenables; c'est-à-dire qu'il n'y a plus d'asile sur la terre contre l'injustice. »

MONTESQUIEU, *Lett. pers.*, 105.

et il profite, le premier, des progrès de la science et de la civilisation [1]; demain, espérons-le, il deviendra plus habile encore et plus terrible par l'emploi des forces nouvelles [2]. Qui sait, par exemple, si l'électricité ou les substances chimiques [3] n'auront pas, avant

[1] « Avec vos seules mains que pouviez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête? Au lieu que vous voilà munis d'instruments commodes, qui vous servent à vous faire réciproquement de larges plaies d'où peut couler votre saug jusqu'à la dernière goutte, sans que vous puissiez craindre d'en échapper. Mais comme vous devenez d'années à autres plus raisonnables, vous avez bien enchéri sur cette vieille manière de vous exterminer; vous avez de petits globes qui vous tuent tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine; vous en avez d'autres plus pesants et plus massifs, qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent, sans compter ceux qui, tombant sur vos toits, enfoncent vos planchers, vont du grenier à la cave, en enlevant les voûtes, et font sauter en l'air, avec vos maisons, vos femmes qui sont en couche, l'enfant et la nourrice; et c'est là encore où gît la gloire; elle aime le remue-ménage, et elle est personne de grand fracas. »

La Bruyère, *Des Jugements*.

[2] « Sais-tu que les canons à vapeur sont une belle chose en matière de philanthropie? »

A. de Musset, *Fantasio*.

[3] On connaît les ravages causés par le picrate de potasse, place Sorbonne, en 1869.

peu d'années, un rôle immense comme moyens de destruction?

Au lieu de remparts, de bastions, de fossés, de forteresses sur la frontière ou à l'entour des villes, on arrivera peut-être à trouver d'autres moyens de défense en harmonie avec l'industrie moderne. Déjà on se sert de torpilles sous-marines ; on en fera de terrestres, de même que Vauban a changé le système des fortifications pratiquées de son temps, en substituant des ouvrages bas aux murailles et aux tourelles en usage avant lui; on placera dans les entrailles de la terre des engins qui, au moyen d'un simple fil conducteur de l'étincelle, seront capables de produire l'effet d'un tremblement de terre factice, d'une sorte de volcan docile sous la main de l'homme, qui bouleversera instantanément une large étendue de territoire, renversera une ville entière, et anéantira d'un seul coup des armées formidables ainsi que tout leur matériel!

Avec de pareilles méthodes à son service, Napoléon Ier aurait été capable de détruire une grande partie du genre humain! Mais, tout en étant membre de l'Institut, il n'a pas

compris la puissance et l'avenir des découvertes modernes ni le rôle réservé à l'application de la science dans l'industrie, les arts, et jusque dans la guerre. Pour en citer un exemple, il suffit de rappeler qu'il a dédaigné la force de la vapeur, et n'a nullement pressenti la révolution complète que devait amener son emploi. Pourtant, Fulton a fait marcher le premier bateau à vapeur, sur la Seine, au commencement de ce siècle, et ce nouveau mode de navigation aurait dû frapper l'esprit du conquérant, dont le rêve, alors, était d'envahir l'Angleterre.

Les progrès accomplis dans l'art militaire, depuis cette époque, si grands qu'ils soient, ne sont que le prélude du degré de perfection qu'il peut atteindre. Nous n'avons qu'à attendre le jour où il sera possible de faire sauter en l'air des lieues de pays[1], pour que le problème de la Paix soit bien près d'être résolu, — et il n'est pas impossible d'arriver là

[1] « Je tremble toujours qu'on ne parvienne, à la fin, à découvrir quelque secret qui fournisse une voie plus abrégée pour faire périr les hommes, détruire les peuples et les nations entières. »

MONTESQUIEU.

avant un siècle; — par la puissance extraordinaire et l'excès des moyens de destruction, les hommes pourront être délivrés d'un mal qui leur vient d'eux-mêmes, et qu'on a fort improprement appelé un fléau ; car un fléau est un fait dont nous sommes frappés par la nature et en dehors de notre volonté, comme la peste, l'inondation, la disette.

Il faut noter aussi que, l'action personnelle tendant à disparaître de plus en plus dans le combat, l'attrait du danger, qui surexcite le courage, n'exercera plus son empire sur les caractères ardents et chevaleresques qui aiment à briller et recherchent l'éclat. Aujourd'hui, plus de lutte directe d'homme à homme, partant plus d'héroïsme spontané. A deux lieues, des canons qu'on ne voit pas foudroient des régiments entiers, ils portent la mort que la fatalité distribue, et de courage actif il n'en est plus question ; c'est la résignation qui le remplace, l'impassibilité, à la manière des Orientaux qui attendent tout du sort plutôt que de leurs propres actes. Les moyens de combattre ne peuvent donc manquer d'amoindrir l'attrait, le charme, si l'on

peut dire ainsi, qui attire les hommes vers la guerre, et leur absence les portera plutôt à y renoncer. « L'attrait des dangers, le charme des grandes aventures, les brillantes chances d'une vie agitée ont pu séduire, peuvent séduire encore des âmes ardentes et fortes ; peu attentives aux conséquences d'un tel état du monde, s'abandonnant à l'énergique plaisir d'une activité orageuse, elles peuvent trouver la Paix insipide et le repos fatigant. Mais le monde est-il donc une vaste forêt, consacrée aux plaisirs de la chasse, et les peuples y sont-ils semés pour faire éclater l'adresse et le courage des chasseurs ? La Patrie est-elle intéressée à courir les aventures, et n'y a-t-il d'honneur pour elle que dans leurs hasards [1] ? »

Assurément, avec les armes nouvelles à longue portée, la guerre a perdu la poésie que certains tempéraments outrés croyaient trouver dans ses hasards, alors que le courage pouvait se donner carrière. On conçoit l'ardeur de la lutte entre ceux qui s'attaquaient corps à corps, comme dans l'antiquité et jus-

[1] M. Guizot, *Mélanges politiques et historiques*, 1869, p. 91, 93.

qu'à la Renaissance. L'adresse, la force et l'énergie individuelles étaient en jeu et aux prises. Il n'en est plus de même aujourd'hui, « les guerres sont moins personnelles, et la force de l'homme est comparativement insignifiante [1], » en face d'un ennemi invisible qui tue ou est tué mécaniquement, à des distances énormes. A la place de l'action qui excite et enflamme, c'est la fatalité contre laquelle on ne peut pas se défendre ; la mort aveugle passe, frappe et décime un bataillon, le chef crie : « Serrez les rangs ! » Ce n'est même plus la lutte, avec ses passions sauvages, son entrain, son ivresse : c'est l'abnégation, le sacrifice de la vie, la résistance inerte et triste devant le hasard dont l'homme se fait l'instrument !

Si l'on jette les yeux sur ce qu'il en coûte à l'humanité pour satisfaire sa folie, et que l'on cherche à établir le compte des sacrifices qu'elle s'impose, du sang qu'elle verse, des existences anéanties, des richesses détruites, les chiffres forment des nombres prodigieux,

[1] Sir Humphry Davy, *Les derniers jours d'un Philosophe.*

et généralement trop peu connus; il est bien utile de les répandre.

Commençons par les hommes : sans rencontrer dans le passé [1], dont les pertes sont incalculables, et en ne prenant qu'une courte période, de 1853 à 1866, c'est-à-dire seulement les faits accomplis sous nos yeux, nous trouvons que, dans ces treize années, la guerre a enlevé aux nations civilisées près de *un million sept cent cinquante mille hommes*[2]. A elle seule, la lutte entre le Nord et le Sud des États-Unis, en Amérique, a fait périr huit cent treize mille hommes [3], dont deux cent quatorze mille pour le Nord, et cinq cents dix-neuf mille pour le Sud. Vient ensuite la guerre de Crimée, dont les victimes sont au nombre de sept cent quatre-vingt-cinq mille. Le reste est pour l'Italie, les expéditions lointaines, la campagne des Prussiens en Autriche, etc.

Avec quelles souffrances sont morts tant de malheureux! C'est ce qu'il n'est pas donné à

[1] V. l'ouvrage de M. LARROQUE : *De la guerre et des armées permanentes,*

[2] M. P. LEROY-BEAULIEU, *Recherches sur les guerres contemporaines.*

[3] Statistique officielle, publiée par le général SHANKS.

une bouche humaine de dire! Les moins à plaindre sont ceux qui se sont endormis vite et presque sans transition dans le dernier sommeil, sans éprouver les angoisses et les tortures d'une fin abandonnée, privés de secours, sans une goutte d'eau pour calmer l'agonie, en l'absence d'une main vivante qui les soutienne, d'une parole qui les console, d'un regard qui leur porte l'adieu suprême, la plainte ou seulement l'intérêt. Non, rien! On a des parents, des amis, une femme pour qui le cœur battait, on les implore! vain appel, auquel répond le silence, l'abandon, l'épouvante.

Le blessé est là, dans la solitude du champ de bataille, où le silence a succédé au tumulte de la mêlée, au fracas des armes, aux éclats de la poudre, et n'est interrompu que par les plaintes et les gémissements; s'il a des compagnons, ils sont morts ou ils vont mourir. En tas avec eux, enchevêtré, empêtré dans une boue humaine, il n'entend que des cris, des hurlements de désespoir; il voit sur eux ce qu'il va être lui-même tout à l'heure, un cadavre effrayant

contracté par la douleur et qui semble maudire les Diéux et les hommes qui l'ont précipité dans l'abîme avant que son heure soit venue selon la loi de la nature. Hélas! je ne cherche pas ici l'exagération ni l'hyperbole; la poésie et les fictions n'ont que faire en ces récits affreux et sont dépassées par la réalité.

Elle nous dit : « Après Tracktir, des mourants imploraient leur salut et n'avaient plus la force de gémir. On ne put s'occuper d'eux que trente heures après l'affaire [1]. » — « Après Inkermann, les pauvres blessés furent entassés sous des tentes, pour y languir quelquefois huit ou dix jours, avant que l'on pût s'occuper d'eux [2]. »

« A Solferino, il fut amené dix mille deux cent douze blessés du 25 au 30 juin [3]. La bataille avait eu lieu le 24, et des soldats blessés sont restés *cinq jours* sur le champ de bataille, sans secours, sans eau et sans pain, et il faut noter que ces faits monstrueux, qui nous étonneraient déjà s'ils se produisaient

[1] Docteur CHENU.
[2] M. FAY, ancien aide de camp du général Bosquet.
[3] L'INTENDANT en chef de l'armée d'Italie.

dans des bandes barbares, mises en fuite et se sauvant à travers un pays ennemi, au temps d'Attila, se sont passés il y a dix ans, dans une armée qu'on dit la première du monde[1].... »

La convention de Genève relative à la *Société internationale de secours aux blessés*, fondée en 1864 et étendue en 1868 à la marine[2], n'était pas encore en vigueur au moment où ces *faits monstrueux* étaient accomplis. Elle a cherché noblement depuis à remplir sa mission d'humanité, à atténuer, autant qu'il était en elle, les maux de la guerre ; mais, malgré ses efforts et le dévouement admirable de beaucoup de ses membres, il faut l'estimer plus encore en raison de la tendance qu'elle doit avoir, de la pensée généreuse qui l'inspire, que pour ses actes.

En cherchant à soulager les misères du champ de bataille, elle montre surtout, qu'en principe, elle est opposée aux conflits homicides qui sont la source des scènes lamentables que nous venons de rapporter, et dont la vérité horrible ne saurait être mise en doute, car les

[1] M. Max. Du Camp, *Journal des Débats*, 18 septembre 1869.

[2] Voir les publications de MM. Palesciano, G. Moynier, Arrault, de Cazenove et de Bicquilly, relatives à ce sujet.

couleurs sombres du tableau sont fournies par l'histoire.

Ce qui est une fiction, c'est ce qu'on voit dans les parades, en temps de paix, alors que l'armée n'est pas en action : c'est une pompe et un éclat, « les boucliers sont luisants, » — le mot est de Xénophon [1]; — tout brille, tout resplendit à l'éclat des fanfares sonores. Cette apparence vaine est bientôt effacée dès qu'on entre en campagne; les privations, les fatigues, la misère, les maladies dévorent les bataillons, plus encore que le fer et le feu. Et parmi tous les jeunes gens enlevés à leurs foyers pour les pousser à la caserne ou aux combats, n'y avait-il pas des intelligences douées pour les travaux utiles, et qui auraient rendu plus de services à la société par leurs aptitudes diverses, qu'en portant le mousquet?

Supposons, et cela a dû arriver, que la guerre ait fait périr un Gutenberg, un Newton, un Pascal, un Michel-Ange; qu'en serait-il advenu? — Voilà le progrès retardé peut-être pour des siècles, et la cause de sa lenteur peut

[1] ANABASE, liv. Ier.

tenir, en partie, à la mort anticipée d'immenses quantités d'hommes jeunes, dont quelques-uns, s'ils avaient vécu, auraient apporté leur tribut à l'œuvre universelle du genre humain et accéléré sa marche.

A côté de ces existences anéanties, il faut placer les richesses perdues, les fruits de l'effort et du labeur détruits sans retour. Depuis la maison de chaume du laboureur paisible jusqu'au palais des souverains, aux édifices des villes, tout s'écroule sous le poids de la guerre, et les monuments les plus précieux de l'antiquité ont disparu, moins sous l'action du temps, que par suite de la fureur des hommes.

On allègue parfois l'ignorance des Barbares à l'occasion des ruines anciennes, et elle leur sert d'excuse ; mais si cela peut être admis pour le passé, il n'en est pas ainsi à l'égard de nos temps civilisés où les mêmes faits de destruction se renouvellent; rien ne saurait les justifier; ils ne s'expliquent pas, sinon en ce sens que la guerre étant fille de la barbarie, elle ne peut se soustraire à son origine, qu'elle obéit à son instinct, et recom-

mence, en variant les procédés, toujours les mêmes œuvres féroces. Tout ce que le travail de plusieurs générations a pu produire lui devient une proie qu'elle dévore en un instant; elle est insatiable, et même en temps de paix, elle absorbe des sommes folles pour entretenir son organisation, semblable à un monstre dont la faim n'est jamais assouvie,

L'Europe jette dans ce gouffre près de *sept milliards et demi par an*, pour l'entretien des contingents habituels qui atteignent le chiffre de sept millions cinq cent mille hommes. Tel est l'état normal, celui de la Paix[1].

Pendant la guerre, c'est bien autre chose:

[1] « Depuis la paix de 1815 jusqu'en 1868, la Grande-Bretagne a dépensé pour ses forces de terre et de mer, ainsi que pour les intérêts de la dette nationale, la somme énorme de deux milliards cinq cent quatre-vingt-dix-sept millions de livres sterling (plus de *soixante-cinq milliards de francs*).

« Dans l'année 1868, le budget de l'armée et de la marine a été de plus de vingt-huit millions et demi de livres sterling (712,5000,000 fr.); l'intérêt de la dette nationale dépasse vingt-six millions et demi de livres sterling (662,500,000 fr.); et les dépenses pour fortifications atteignent cinq cent trente mille livres (13,250,000 fr.) : soit en tout pour une année seulement cinquante-cinq millions de livres sterling, ou 1,387,500,000 fr. — Cela revient à 152,763 livres par jour, ou 6,356 par heure, ou exactement *cent guinées par*

les dépenses sont prodigieusement augmentées, sans faire entrer les ravages et les destructions en ligne de compte. On a calculé qu'un homme arrivé à l'âge de vingt ans a coûté environ onze mille francs, en moyenne, et que la proportion des frais d'une campagne répartis entre le nombre des tués est de près de trente et un mille francs par chaque soldat disparu. Il convient d'ajouter cette somme aux onze mille francs nécessaires pour élever ce soldat, en sorte que chaque homme tué représente une perte de quarante-deux mille francs, en plus de sa personne qui ne compte pas dans ce bilan sinistre!

Ce chiffre ne comprend pas, bien entendu, l'évaluation du travail que chaque individu pourrait produire, et dont le total égalerait pro-

minute (2,500 fr.), *jour et nuit, d'un bout de l'année à l'autre,* pour dépenses de guerre, en temps de paix.

« Il reste quinze millions de livres (375,000,000 fr.) sur l'ensemble des dépenses annuelles (qui est de soixante-dix millions de livres environ, ou un milliard sept cent cinquante millions de francs); ces quinze millions suffisent pour l'administration civile et pour toutes les autres charges. Moins du quart pour les fonctions vitales, et plus des trois quarts pour les fonctions meurtrières. »

M. Frédéric Passy, *la Barbarie moderne.*

bablement celui de l'entretien du militaire sous les armes.

Il y aurait là des enseignements, si les gouvernements avaient des oreilles pour entendre ces sortes de choses; mais, loïn de là, ils feraient plutôt, comme le dit un conte : « pousser, si cela leur était possible, des baïonnettes à la place d'asperges, des sabres et des poignards à la place des épis de blé; des grenades et de la mitraille à la place des pêches et des cerises.»

Beaucoup de têtes humaines en sont encore à ce *Credo;* c'est pourquoi les nations s'épuisent pour avoir de grandes armées, plus nombreuses et meilleures que celles des voisins, qui, à leur tour, redoublent d'efforts afin de n'être pas dépassés dans cette course sans fin et stérile, en sorte que les peuples, au lieu d'utiliser les ressources dont ils disposent à des œuvres utiles et saines, dont le pauvre monde a tant besoin, roulent éternellement, comme Sisyphe, le rocher qui les écrase!

Un temps viendra cependant où l'humanité, dont la vie est déjà si ancienne que son origine se perd dans les nuages du passé, de la même façon que chacun de nous n'a pas de

souvenirs précis de ses premières années, sortira de son enfance pour entrer dans la jeunesse, dans l'âge où la raison apparaît; alors, comme l'adolescent qui se prend à réfléchir, renonce à ses jeux d'autrefois, comprend ses impressions et perçoit des pensées nouvelles en rapport avec des sentiments nouveaux, elle abandonnera les coutumes barbares reposant sur la violence, et voudra que ses actions soient réglées par la justice. En songeant à ce qui reste à faire pour atteindre ce but, il semble que la civilisation vient de naître [1], et cette opinion serait sans doute confirmée par l'examen des grandes périodes qui se partagent l'histoire.

Si l'on a comparé parfois l'âge du monde, ou plutôt de la civilisation, à la vie humaine, c'est que les diverses phases successives qu'ils ont traversées sont les mêmes, et se rapprochent tellement, qu'on a pu établir un parallèle entre les unes et les autres. En

[1] « Il y a encore des peuples sur la terre chez lesquels un singe passablement instruit pourrait vivre avec honneur; il s'y trouverait, à peu près, à la portée des autres habitants. »

MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, 106.

effet, la croyance naïve des enfants correspond à l'époque religieuse des peuples encore au berceau ; la vivacité, la brusquerie, le mouvement sont les équivalents de la force et des combats qui procèdent à l'organisation sociale :

« Cet âge est sans pitié [1] ! »

Puis les jeux et la rêverie nous conduisent à l'apparition de la poésie, mère de tous les arts, ces premiers civilisateurs, dont l'influence à été si grande pour faire sortir le genre humain du chaos. Enfin l'heure du travail a sonné pour l'enfant, il étudie, il cherche à comprendre ce qu'il voit ; de l'autre côté c'est la science qui naît ; elle observe, tâche de découvrir les lois de la nature et en fait l'application ; l'industrie vient de là. Le monde est donc parvenu à l'âge de l'étude.

Que les civilisations particulières décroissent, périssent ou se transforment, ce sont des faits partiels qui n'arrêtent pas le développement du genre humain, et c'est ce qui a permis de supposer que l'âge d'or n'est pas dans le passé, mais dans l'avenir. C'est déjà

[1] La Fontaine.

vrai, au moins en partie, pour les millions d'êtres qui auraient vécu esclaves, si la servitude antique n'avait pas été lentement renversée, ainsi que nous l'avons vu en traitant la question des changements survenus dans les assises des sociétés.

Ces changements du passé font prévoir sûrement que l'avenir en verra d'autres. « Toutes choses ont leur progrès. Du temps de Montaigne, un vilain, son seigneur le voulant tuer, s'avisa de se défendre. Châcun en fut surpris, et le seigneur surtout, qui ne s'y attendait pas, et Montaigne qui le raconte [1]. »

Nous supposerons donc un instant que l'aurore a brillé sur le jour heureux où commencera l'ère de la Paix. « Tout annonce qu'elle se prépare, et que cette fête si longtemps attendue sera solennisée, célébrée dans tous les pays, et la Paix sera bientôt le sujet d'une allégresse universelle. » C'est Gœthe qui fait cette prophétie [2], à laquelle il n'assigne pas de date, et que sans doute il ne comptait pas voir réaliser de son vivant; il en sera de

[1] P.-L. Courier, Let. 1re.
[2] Hermann et Dorothée, Ch. Ier et IXe.

même pour notre génération, mais cela n'altère en rien la croyance en elle-même, et, sous ce rapport, la Foi des premiers Chrétiens dans le triomphe de leur idée est un exemple admirable et fortifiant. Il convient donc de chercher d'avance, dans le domaine des faits, le mode de conserver la Paix entre les nations, lorsqu'elles auront la sagesse de renoncer à l'usage des armes pour vider leurs différends.

CHAPITRE VII.

LE PRÉSENT. — L'AVENIR.

Nous ne manquerons pas de guides pour avancer dans les sentiers de la Paix. Tout d'abord, « souffrez que je vous présente un moyen facile de conserver la liberté et la gloire de tous vos peuples, sans répandre le sang humain. Désormais, sous divers noms et sous divers chefs, vous ne ferez plus qu'un seul peuple. Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de toute la terre. Tous les peuples sont frères, et doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs frères qui est leur propre sang!....

« La vraie gloire ne se trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfère sa propre gloire aux sentiments de l'humanité est un monstre d'orgueil et non pas un homme.... Songez à vous rassembler de temps en temps, ô vous qui gouvernez! faites, de trois ans en trois ans, une assemblée générale pour renouveler l'alliance, pour raffermir l'amitié première et pour délibérer sur tous les intérêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez la Paix, la gloire et l'abondance [1]. » A l'accent de ces paroles généreuses, on a reconnu le cœur de Fénelon; d'ordinaire, on admire ses idées, mais sans y croire, comme si l'on était en face seulement d'une fiction qui charme, et placée si haut, qu'elle est hors de la portée des hommes.

Ce projet d'assemblée générale des peuples dont on trouve l'origine dans le conseil Amphictyonique des Grecs, a été indiqué pour la première fois, aux temps modernes, dans une brochure publiée à Paris en 1623, sans nom d'auteur [2], et intitulée *Le nouveau*

[1] Télémaque, liv. x et xi.

[2] A-t-on pensé à l'attribuer à Cyrano de Bergerac, qui devançant son époque a dit : « Un honnête monde est ci-

Cynée, ou Discours des occasions et moyens d'establir une Paix générale et la liberté du commerce pour tout le monde. L'idée reparaît en 1699, sous la plume de Fénelon ; et un peu plus tard, l'abbé de Saint-Pierre s'en fit l'apôtre en essayant de lui donner une tournure pratique [1]. Il fait remonter l'origine de ce plan à Henri IV, — c'est plutôt Sully qu'il faudrait dire, — mais ce point est resté douteux ; quoi qu'il en soit, il proposerait à tous les princes régnants de se garantir réciproquement leurs royaumes, et d'établir un congrès permanent pour juger les difficultés qui pourraient surgir entre eux. Son but était d'éviter la guerre, et comme conséquence, de diminuer les dépenses militaires, de favoriser le commerce, et de donner un grand essor aux entreprises utiles ; car il est bon de remarquer que ce prétendu rêveur est avant tout un utilitaire, comme on dit aujourd'hui, et l'ensemble de son œuvre le témoigne constam-

toyen du monde et sa patrie est partout? » — Ubi virtus ibi patria, — ou, comme disait Cicéron : « J'ai deux patries, Rome et l'univers. »

[1] *Projet de Paix perpétuelle* ; Utrecht, 1713.

ment. La force ne devait être employée que pour assurer, au besoin, l'exécution des arrêts rendus par la cour de Justice Européenne; c'était la sanction du tribunal à l'égard des contrevenants.

Sauf les voies et moyens à chercher dans le sens pratique, et à mettre en harmonie avec les besoins du temps, la conception de l'abbé de Saint-Pierre que le cardinal Dubois appelait « les rêves d'un homme de bien », servira probablement de base aux institutions à créer dans l'avenir pour assurer le maintien de la Paix, et c'est ce principe même qui a été reconnu et inscrit dans le *Traité de Paris*, en 1856 [1]. Sa croyance au progrès était inébranlable; il la résumait dans cet axiome : « Le corps humain a ses bornes d'accroissement, l'esprit humain n'en a aucune. »

On sait de quel prix furent payés une vie

[1] Tout récemment, l'Angleterre et les États-Unis viennent de faire entrer ce principe dans le domaine de l'application en soumettant les difficultés relatives à l'*Alabama*, à un tribunal suprême d'arbitrage composé du roi d'Italie, du président de la Confédération Suisse et de l'empereur du Brésil.

C'est un fait capital pour notre cause.

honnête, tant de travaux et de bonnes intentions. L'Académie française le chassa de ses rangs par un vote unanime, je crois, sauf celui de Fontenelle, qui sans doute a voulu prouver ainsi que l'auteur du projet de la Paix perpétuelle n'avait pas sa fiole dans la lune.

Volney prévoit aussi que les Peuples « soumettront à des voies civiles le jugement de leurs contestations, pour faire cesser leurs barbares usages de la guerre[1] ». « Nous serions entraînés trop loin, si nous voulions citer tous les auteurs contemporains qui partagent cette opinion. Elle est pour ainsi dire à l'état d'incubation et n'a plus qu'à franchir un degré, celui d'être admise par le public pour devenir souveraine. « Le public est une autorité morale; il juge, il apprécie, il estime; tout est de sa compétence et personne ne conteste sa juridiction [2]. »

Les amis de la Paix, dont le groupe n'est pas encore très-nombreux, — je parle de ceux qui ont la bonne volonté de servir leur conviction par des actes, — doivent donc chercher à faire

[1] *Les Ruines*, Chap. XIV.
[2] M. Saint-Marc Girardin, *Discours de février* 1869.

la conquête des esprits par la persuasion. On compte parmi eux des hommes supérieurs, de nations diverses, et de différentes religions autrefois ennemies; leur réunion seule est déjà un bon exemple donné pour la concorde, mais en outre, un lien puissant les rassemble dans un commun effort : l'amour de leurs semblables et un dévouement absolu au service de cette cause sainte.

Elle importe à tous, non-seulement par le côté moral et intellectuel, mais aussi par celui des intérêts généraux et de chacun, puisque le triomphe du principe de la Paix empêcherait de détruire, et qu'en même temps il est favorable à la production, au travail et à l'accroissement de la richesse publique. Où donc trouver un élément plus conservateur dans son essence? On s'étonne qu'il ne soit pas soutenu énergiquement par les hommes et le parti politique qui se disent les adversaires des révolutions, des réformes, des secousses opérées par la violence, et qui le plus souvent, avec la meilleure volonté du monde, amènent ou favorisent ces crises terribles en ne sachant pas réunir en un seul faisceau les aspirations nou-

velles apportées par chaque génération, et les traditions anciennes et respectables que nous tenons de nos ancêtres.

Pourquoi ne pas suivre l'exemple donné par l'application du Droit romain? La loi primitive restait fixe dans son texte, mais elle était interprétée, selon les besoins de chaque époque, par les Édits des préteurs. De même, l'alliance et la pondération des deux éléments que nous venons d'indiquer, constitue, à ce qu'il semble, l'équilibre nécessaire à la solidité de l'État. Il y aurait donc tout avantage, même au point de vue des affaires intérieures, à propager l'idée de la Paix, car on serait sûr, au moins, que ses partisans ne chercheraient pas à soulever des discordes civiles, et, en même temps, ce serait une grande preuve que la raison va progressant.

Jusqu'à une époque rapprochée de nous, il n'y avait, comme nous l'avons vu, que des esprits isolés assez hardis pour combattre la guerre, et semblables à ces bons arbres perdus dans l'immensité des forêts, qui nous ont donné les fruits excellents dont nous ignorions l'existence, ils restaient seuls, et leur pensée,

demeurant inconnue, n'était goûtée de personne; mais, une fois trouvée, la plante précieuse est facile à multiplier à l'aide d'un simple rameau, ou de la graine. Essayons donc, tous tant que nous sommes, de répandre le bon grain de la concorde que nous tenons des « principaux génies que l'esprit humain doit regarder comme ses maîtres, et à qui la Grèce eût élevé des temples, quand même elle eût été obligée, pour leur faire place, d'abattre ceux de quelques conquérants [1]. »

Quelles entreprises ne pourrait-on pas mener à bien par un autre emploi des richesses prodiguées et englouties dans l'œuvre stérile de la guerre? Quand on songe aux améliorations qu'un pays obtiendrait avec les milliards qu'on lui fait suer parfois en une année et pour les besoins d'une seule campagne, une sorte de féerie apparaît aux yeux de l'esprit.

Tout ce mirage deviendrait facilement une réalité rien qu'en supprimant une partie des dépenses militaires.

Combien de grands problèmes restés jusqu'ici sans solution seraient sans doute éclair-

[1] D'ALEMBERT, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie.*

cis ! A peine connaissons-nous complétement notre globe, dont certaines parties sont imparfaitement décrites, dont les autres n'ont pas même été explorées, comme l'Afrique centrale et les régions polaires.

Au point de vue de l'histoire du monde et de l'histoire des hommes, nous ne savons seulement pas si l'Atlantide décrite par Platon [1], avec ses villes magnifiques, donnant l'indice certain d'une civilisation avancée, est un pays réel ayant existé, — comme les immenses cités étrusques anéanties par les Romains, et dont il ne reste rien, pour ainsi dire, sinon un grand nombre de tombeaux; — nous ignorons, dis-je, si l'Atlantide est une île engloutie, un continent disparu par suite d'un des cataclysmes qui ont agité la nature, et dont les traditions ont gardé le souvenir, ou bien une fiction imaginaire, une fable inventée par quelque poëte, comme beaucoup de celles qui ont donné naissance à la Mythologie. Il serait bon d'explorer le fond de l'Océan afin de sonder ce mystère, dans l'intérêt de la vérité historique et de la science.

[1] Voy. le *Timée*, et le *Critias*.

Les hautes études réclament des instruments perfectionnés pour les observations; ils sont indispensables dans l'ordre de certaines recherches, et les découvertes nouvelles sont à ce prix. Or je crois qu'à l'heure qu'il est, la France n'a pas encore un télescope égal en puissance à celui de lord Ross[1], et depuis Buffon, on a été dans l'impossibilité de renouveler plusieurs de ses expériences, faute d'argent.

A part une faible couche de la surface de la terre et qui n'est que son épiderme, comparable à une pellicule très-mince, nous ignorons ce qui est sous nos pieds, ce qui compose les entrailles de la sphère que nous habitons. Il y a des mers à réunir, des montagnes à percer, des ponts à construire, des routes à compléter, des îles à relier aux continents afin de faciliter les communications internationales. Cent millions, payables en cinq ans, ont été promis pour achever, chez nous, les chemins vicinaux ; en une année on pourrait en faire le double.

[1] Cet instrument a sept mètres de foyer, un mètre trente-trois centimètres de diamètre; il grossit six mille fois, pèse dix mille quatre cents kilogrammes, et a coûté douze mille livres sterling (trois cent mille francs).

Serait-il impossible de souder l'Angleterre à la terre ferme, lorsque les sentiments d'union auront cours entre les peuples, et que ce puissant foyer d'activité libre n'aura plus intérêt à demeurer comme une forteresse flottante au milieu de l'Océan ?

Sans suivre les poëtes emportés par leur imagination et qui voudraient que les routes où marche le voyageur fussent bordées de fleurs et de fruits, nous rappellerons très-prosaïquement, que tel pays manque d'eau, où il serait nécessaire d'en donner pour les besoins journaliers des hommes, aussi bien que pour ceux de l'agriculture, afin de rendre le sol plus fécond, de pouvoir créer des prairies, lesquelles permettent d'élever et de nourrir des bestiaux.

Ailleurs, la terre est trop mouillée et le drainage serait indispensable ; ici, ce sont des marécages à dessécher, de vastes étendues de terrains à donner à la charrue ou à planter. Chez nous-mêmes, nous avons des provinces entières à conquérir, à fertiliser, sans inquiéter nos voisins, sans leur porter ombrage. Que sont en effet la Sologne, les Landes, la Camargue ?

Des contrées presque incultes et malsaines, qui deviendraient riches et fertiles en les travaillant ; elles seraient bientôt purgées des fièvres et des autres maladies qui déciment aujourd'hui des habitants misérables ; du même coup, la durée moyenne de la vie et la production se trouveraient augmentées, et par suite, l'abondance et le bien-être qui feraient une population saine et robuste à la place d'êtres chétifs et malheureux. Que sais-je ? il me semble qu'en portant son regard sur le seul champ des améliorations matérielles, on aperçoit un horizon immense et presque sans fin pour l'activité humaine.

Mais les États songent peu à toutes ces choses, ou bien ils sont paralysés dans leur action par les tristes errements d'une politique surannée, qui, aujourd'hui encore, les porte plus volontiers aux conquêtes extérieures qu'à celles qui restent à faire sur leur propre territoire, au risque de les acheter chèrement par des guerres souvent injustes.

De temps à autre, la mère-nourrice, l'Agriculture, fait entendre sa plainte ; parfois une pétition arrive jusque vers les régions élevées

où se tient le pouvoir, et même il se trouve une voix qui ose la défendre; mais on l'écoute à peine. Ces sortes d'affaires, grandement utiles en vue des élections, ne passionnent point, elles ne sont pas amusantes comme les bruits ou la discussion politique du jour, et surtout comme les beaux combats oratoires que se livrent entre eux les premiers rôles, les grands talents de la parole, véritables athlètes de cette scène brûlante où règne l'Éloquence, et dont l'ambition constitue, presque toujours, le principal ressort. Que voulez-vous! quand il ne s'agit que des paysans, « gens de peine et de fatigue, le travail incarné, le labeur dont vit le monde[1], » on dit tout bas: — C'est bien, qu'ils labourent! — et on donne, pour les comices agricoles, des prix de cinquante francs destinés à récompenser cinquante années de services, de probité, de travail par la chaleur ou la froidure.

Cependant, depuis deux siècles, « on tient assez généralement que les paysans sont des hommes[2]. » — Le zèle du soldat est encouragé

[1] H. DE BALZAC.
[2] P.-L. COURIER, *Lett.* 1re; il fait allusion à un passage de la Bruyère.

plus grandement. — Ah! si l'on mettait dans les champs une faible partie des centaines de millions du budget de la guerre, quelles moissons à rentrer en grange, et pas une goutte de sang versé!

Dans l'ordre des choses intellectuelles, il n'y a pas moins à faire. L'instruction publique, en France, laisse presque tout à désirer, et son organisation, aux différents degrés, est déplorable. Pour ne parler que de l'Instruction secondaire, le programme est confus, beaucoup trop chargé, et peu en rapport avec les besoins de la vie actuelle. L'hygiène pratiquée est généralement mauvaise; on demande tout au cerveau [1], avec excès, et rien aux muscles; il en résulte une surexcitation nerveuse qui rompt l'équilibre et appauvrit la constitution.

Sans être tout à fait partisan des idées de J.-J. Rousseau sur ce sujet, il est permis de rappeler qu'à l'âge de la formation, du développement, où l'air et le mouvement sont

[1] L'opinion d'un chirurgien distingué des hôpitaux de Paris, que nous avons interrogé, est qu'on ne doit pas exiger beaucoup de travail des enfants jusqu'à l'âge de douze ans, le cerveau n'étant pas encore suffisamment développé avant cet âge.

le plus nécessaires, on commence par les retrancher, pour ainsi dire, de la vie de l'écolier sans souci des lois de la nature, si bien que, le temps du sommeil déduit, sur quatorze heures, l'enfant est condamné à en passer douze dans l'immobilité et le silence. N'est-ce pas cruel? On finit, à la vérité, par faire des bacheliers, à l'aide de ces procédés mécaniques; encore, tous ne savent-ils pas l'orthographe, mais d'après ce qu'a dit un ministre de l'instruction publique animé du désir de diminuer tant d'excès, on peut douter qu'on fasse ainsi *des hommes*[1].

Les maîtres ne peuvent pas supporter ces douze heures de travail continu, d'attention, d'immobilité qu'on exige des élèves, — et qui donc le pourrait? — Aussi, ils sont obligés de se succéder; ils se remplacent pour suffire à la tâche. Ce système est faux[2], et les résultats qu'il donne sont plus que médiocres; on a des apparences, rien de plus, sans compter beaucoup de santés ébranlées.

Les anciens avaient une tout autre mé-

[1] M. Duruy, Discours au concours général.
[2] Voy. M. de Laprade, l'*Éducation homicide*.

thode, dont le Portique et le gymnase représentaient les deux éléments connexes, pour le bien de l'intelligence et du corps. Nos lycées se sont contentés de garder le nom et point la chose, sans respecter la tradition si saine de l'antiquité. En Angleterre, on ne demande aux enfants que six à huit heures de travail intellectuel, par jour, et la moitié des journées du mercredi et du samedi est consacrée aux exercices corporels ; malgré le temps qu'on leur donne, l'instruction, chez les Anglais, ne semble pas être inférieure à la nôtre.

D'autres peuples, très-modernes, font différemment et mieux que nous à l'égard de l'*éducation*, et ce mot comprend tout; il y a danger à ne pas le voir, et à ne pas y porter remède alors que nous en sommes encore à apprendre à lire au suffrage universel, expression « de la souveraineté civile, qui du despotisme le plus absolu, descendant tous les degrés politiques, oligarchies, aristocratie, bourgeoisie, est enfin arrivé à sa base populaire, laquelle va s'élargissant de plus en plus[1]. »

[1] M. P. Chenavard. Extrait d'une lettre de Rome, publiée par le *Journal des Débats*, du 28 mars 1870.

Nous ferons l'étonnement de nos arrière-neveux pour le défaut d'harmonie qu'ils pourront constater entre nos institutions politiques et notre ignorance profonde, eux qui sauront probablement l'A, B, C, et posséderont sans doute, dans chaque village, une petite Bibliothèque, peut-être un Musée élémentaire complément de l'École, et où il sera loisible à tous de concevoir l'idée du beau ou de la développer par la vue de quelques reproductions d'après les chefs-d'œuvre des maîtres. L'influence des arts sur la grandeur des États n'est pas à dédaigner autant qu'on paraît le croire généralement; en élevant les idées, ils agissent sur le caractère et ont ainsi une large part sur la civilisation et même sur les destinées des peuples, puisque tous ceux dont la trace est lumineuse dans l'histoire ont laissé des monuments et des ouvrages encore dignes d'être admirés.

Beaucoup d'autres intérêts sont en souffrance, et sans soulever les questions sociales si difficiles, si complexes et peut-être si remplies d'orages, en ce qui regarde l'industrie et le demi-servage qu'elle entraîne, — les salaires,

les grèves, ainsi qu'une foule de problèmes compliqués, se pressent devant nous, et il faut remarquer, comme signe des temps, que des princes eux-mêmes s'en préoccupent et les étudient [1].

En Hollande, par exemple, il existe des établissements où les ouvriers sans travail sont toujours admis dès qu'ils se présentent, à la seule condition de se soumettre aux règlements en vigueur, à s'engager pour un temps déterminé, et à ne toucher journellement qu'une faible portion du salaire, dont le reste constitue un pécule à leur profit et qu'ils reçoivent au moment de la sortie. Cette pratique n'éteint pas le paupérisme, assurément, mais il soulage la misère accidentelle de ceux qui ont le désir de travailler; on s'en trouve bien là-bas, pourquoi ne pas l'essayer ici?

D'un autre côté, la grande agglomération des ouvriers dans les usines devra être examinée quant à ses effets sur la moralité, car le mal vient de son absence qui entraîne tous les genres de désordre. Il y aurait un avantage

[1] Voy. l'ouvrage de M. le Comte de Paris, *sur les Associations ouvrières en Angleterre*.

réel pour l'ouvrier et pour l'État à maintenir la vie de famille, si c'est possible, sans nuire à la production; dans ce but, on doit chercher à perfectionner assez l'outillage pour abandonner l'emploi des grandes machines et le remplacer par des petites, qui seraient d'une installation facile au centre de chaque foyer domestique. Les sociétés de coopération et d'assurances feront aussi des progrès dans leurs applications multiples.

Enfin, bon nombre de réformes urgentes sont à opérer dans les différentes branches des services publics, dans l'administration aux rouages si lents, si compliqués, et jusque dans le domaine de la Justice, principalement pour ce qui se rattache à la vente des biens de mineurs et aux licitations de peu de valeur, où les frais obligatoires absorbent souvent la meilleure partie, sinon tout l'actif.

Mille questions accessoires restent à étudier à la suite du sujet principal et ne sauraient être renfermées dans les limites étroites de ce travail; nous n'avons d'ailleurs aucune compétence pour les traiter, et nous ne les indiquons que pour mémoire. Tels sont, entre

autres, les vœux exprimés par les maîtres de la science nouvelle qu'on nomme l'économie politique : MM. Bastiat, H. Say, Frédéric Passy, Michel Chevalier, Laboulaye, et qui pourraient se rapporter au nouvel état des choses.

Mais au point où nous sommes arrivés, les citations, qui étaient nos meilleurs arguments, se présentent en si grande abondance, qu'il devient impossible de les reproduire, plusieurs volumes en seraient remplis; ce ne sont plus quelques auteurs, mais cent, et mille, dont il faudrait donner des extraits, parce que la question de la Paix est entrée, depuis le XVIII[e] siècle, dans le cours de la discussion générale; on l'agite dans les assemblées politiques, et chaque jour dans la presse, dans les conférences, aussi bien que dans les livres. Ce grand courant répandu dans l'opinion produira des résultats, et nous les attendons avec confiance.

Comptons aussi beaucoup sur l'action du temps, qui seul peut transformer les espérances en réalités; il procède lentement, sans secousses, mais avec sûreté; rien n'arrête son

pied boiteux, rien ne saurait le lasser, et quoiqu'il nous donne ainsi une leçon que nous ne suivons guère, nous voyons qu'il est infaillible, par la marche de notre propre vie, par la maturité de l'épi qui ne sort pas instantanément du sillon. Il n'est pas douteux qu'il n'y ait plus de différence, dans un siècle, entre notre civilisation et celle qui existera alors, que nous n'en remarquons entre l'époque de Louis XV et la nôtre, où cependant tout a changé, les idées, les mœurs, la politique, la science, et jusqu'à l'aspect extérieur qui se traduit par le costume, la tournure et les manières.

Qui oserait soutenir que nous avons encore la politesse, l'urbanité, la distinction, l'élégance, et, pour tout dire, ce charme et cette grâce qui étaient l'apanage de la société française de ce temps-là, et dont lord Chesterfield[1] parlait si souvent à son fils en lui recommandant par-dessus tout d'en essayer la conquête? Cet éclat qui a fait l'envie de l'Europe entière, a eu son heure, et quoi qu'on fasse aujourd'hui pour le ressusciter à l'aide

[1] Voy. ses *Lettres*.

du clinquant, d'un luxe faux, de peu de goût et tout superficiel, elle est passée à jamais et ne vit plus qu'au théâtre, dans le répertoire des pièces qu'on joue en poudre et en talons rouges.

Ce n'est pas un motif pour désespérer de l'avenir et pour le contempler d'un œil morose; les changements qu'on peut remarquer à chaque pas dans l'histoire, doivent plutôt fortifier, au contraire, la croyance à la fin de la guerre; elle aussi aura son heure. Quel mal y a-t-il à penser que les luttes sanglantes auront leur terme? On peut répéter à ce propos : « Les hommes à principe sont dispensés de réussir : le succès est au contraire, pour les habiles, une condition obligée[1]. »

Quoi qu'il arrive, il semble, d'après cette analyse incomplète, que nous sommes actuellement à une égale distance de l'utopie et de la réalité; chaque époque fournit son contingent au progrès, ou si l'on veut au mouvement général, qui ne s'arrête jamais; la nôtre, ainsi que nous l'avons indiqué déjà, est destinée à servir de transition entre l'ancien

[1] M. Thiers, *Hist. du Cons. et de l'Emp.*, T. XVIII.

monde qui finit, et un nouveau à peine à son aurore. » Le principe de la perfectibilité politique, dans nos sociétés modernes, n'est pas une théorie, mais un résultat de l'expérience. . . . La raison, disait Montesquieu, finit toujours par avoir raison. — Dans ce mot piquant est toute la théorie de la perfectibilité sociale; l'épreuve est quelquefois longue, mais le résultat infaillible [1]. »

Nous avons obéi à notre foi dans ce principe en essayant de suivre la marche de l'idée de la Paix dans l'histoire, et d'en reconnaître, à peu près, la source. Nous avons vu la goutte d'eau, à peine formée au début, grossir, prendre un cours, recevoir des affluents et devenir un fleuve. Puisse ce fleuve grandir encore, et semblable au vieux Nil, nourricier de l'Égypte, déborder, et répandre les idées bienfaisantes de l'apaisement et de la concorde parmi les hommes, dans toutes les contrées, pénétrer jusque dans les chaumières, partout enfin où les larmes des mères

[1] VILLEMAIN, 61e Leçon de littérature.

ont pleuré [1] des fils morts dans les combats, et préparer au monde un avenir exempt des maux de la guerre :

« . . . . Bellaque matribus
Detestata [2], »

pour achever avec Horace ces pages commencées avec La Fontaine. Une figure de la Paix, œuvre de Raphaël, est aussi placée au seuil de cette étude parfois pénible ; elle aura du moins été accomplie en invoquant les Poètes et les Artistes, ces doux consolateurs de l'Humanité, le rêve de la raison qui sommeille encore, la tendresse et l'idéal. Toujours à la recherche du beau et du vrai, nous leur devons les premières clartés répandues sur notre cause ; ils ont soutenu nos efforts, et leurs ouvrages sont les sources de toute Paix pour

[1] Au mot de Chateaubriand : « On a vu des reines pleurer comme de simples femmes... »
Béranger répond :

« De l'œil des rois on a compté les larmes,
Les yeux du peuple en ont trop pour cela. »

Elles viennent surtout de la guerre.
[2] Liv. Ier à Mécène.

l'homme, et entre les hommes ; enfin, ils sont le charme de l'esprit qu'ils élèvent au-dessus de la réalité triste, et, pour qui sait les goûter, ils demeurent les amis fidèles, le meilleur et le plus digne cortége de la vie !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.



